BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE
à 2 fr. le volume

LAURENCE OLIPHANT

VOYAGE PITTORESQUE

D'UN ANGLAIS

EN RUSSIE

ET SUR LE LITTORAL

DE LA MER NOIRE ET DE LA MER D'AZOF

TRADUIT DE L'ANGLAIS
[illegible]

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

—

1855





VOYAGE PITTORESQUE

D'UN ANGLAIS

EN RUSSIE



PARIS. — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

LAURENCE OLIPHANT

VOYAGE PITTORESQUE

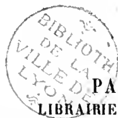
D'UN ANGLAIS

EN RUSSIE

ET SUR LE LITTORAL

DE LA MER NOIRE ET DE LA MER D'AZOF

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(Sur la 12e édition).



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1855

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR



Le livre dont nous offrons la traduction au public a le mérite de présenter un tableau vrai de la puissance russe. Les récits de Laurence Oliphant ont un caractère de naïveté qui leur donne une autorité singulière. Notre voyageur anglais n'est ni un homme d'État, ni un membre du parlement, ni un dandy touriste. C'est un homme positif qui a étudié en Russie les questions commerciales, et qui n'a voulu s'en rapporter qu'à lui-même de ce qu'il fallait penser de cet empire, appelé depuis un demi-siècle le colosse du Nord.

Il faut rendre cette justice à l'Angleterre, qu'il n'est pas rare de voir chez elle un simple particulier se vouer à l'éclaircissement d'une question, s'y acharner, y prodiguer son temps et ses ressources, et, après une laborieuse exploration, communiquer à son pays le résultat de ses recherches et de ses efforts. C'est ce qu'a fait Laurence Oliphant.

Il y a une grande variété dans son livre. Après nous avoir donné d'intéressantes descriptions de Saint-Pétersbourg et de Moscou, M. Oliphant visite successivement Nijni-Novgorod et sa foire si célèbre, Kasan et ses villages tartares, Simbirsk, Samara et les montagnes de Saratov. Il explore les bords du Volga, visite les Cosaques du Don et les pays riverains de la mer d'Azof. Le littoral de la mer Noire est ensuite l'objet de ses investigations industrielles, commerciales et politiques.

Nous avouerons qu'en lisant et en traduisant M. Oliphant, nous avons été quelquefois tenté de l'accuser d'exagération. Il a peint énergiquement les désordres de l'administration, les causes de

faiblesse de la marine, la négligence qui expose la santé et la vie des soldats russes, la corruption des fonctionnaires, la pression exercée par le despotisme impérial qui, malgré ses rigueurs, ne peut empêcher l'État d'être sérieusement compromis par l'improbité de ses agents.

De tous ces faits, M. Oliphant tire cette conclusion : que toutes les institutions de la Russie sont artificielles, et il va jusqu'à lui refuser les conditions d'une vitalité véritable.

Depuis le moment où M. Oliphant a traité si sévèrement la Russie, de grands événements se sont accomplis, la France et l'Angleterre se sont levées d'un commun accord pour la défense de l'équilibre de l'Europe. La légitimité de la guerre qu'elles ont déclarée à la Russie a été reconnue par toutes les puissances, et cette unanimité morale subsiste en dépit de considérations secondaires et de passions rétrogrades qui n'osent même pas s'avouer.

Au milieu de pareilles circonstances, quel intérêt n'y a-t-il pas pour l'Europe à connaître cette

Russie, si difficile à pénétrer dans les ressorts et les détails de sa puissance, si menaçante dans les manifestes de sa diplomatie, et peut-être si faible quand, après la menace, il faut agir et frapper.

Nous ne tranchons pas la question : nous nous contentons de la poser. Pour contribuer à l'éclaircir, nous apportons un document dont, à nos yeux, la valeur est réelle. C'est le témoignage d'un homme de sens qui a tout vu par lui-même, et qui, sans outrecuidance, sans prétention, livre ses observations et sa pensée.

La Russie est-elle, oui ou non, cette gigantesque puissance qui doit un jour peser sur le continent, le tenir sous son invincible étreinte, et réaliser les rêves de cette partie de la race slave, qui sacrifie son indépendance à l'espoir de régner sur le monde? Telle est la question que posent aujourd'hui les événements dont nous sommes les spectateurs. Plus elle est formidable, et moins la solution en est prochaine, plus il est nécessaire de ne rien négliger de ce qui peut y jeter quelque lumière. Il y a,

pour ainsi dire, une vaste enquête à instruire dans laquelle chacun, suivant sa situation et ses forces, doit apporter ses renseignements et son témoignage.

Ce n'est pas d'hier que l'Europe se demande avec anxiété ce qu'elle doit craindre de la Russie. Il y a près de trente ans qu'un écrivain libéral, M. Alphonse Rabbe, en terminant un résumé de l'histoire de Russie, au moment où l'insurrection de la Grèce éveillait si vivement l'intérêt et la sympathie de l'Europe et surtout de la France, s'exprimait ainsi :

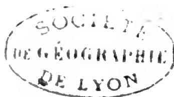
« En attendant que la fortune et la politique s'expliquent, la Russie réalise avec un succès égal à son habileté un plan d'organisation militaire dans ses États, qui n'a encore eu rien d'égal dans le monde, et dont l'accomplissement doit lui soumettre le monde, à moins que les autres puissances, par une nouvelle application du droit d'intervenir, ne lui demandent ce qu'elle veut faire de ses colonies militaires et des trois millions de soldats qu'elles lui donneront dans quinze ou vingt ans. On ne peut sans frémir envisager ce prochain redoublement de

force et de puissance, appuyé sur de si vastes bases et préparé avec toutes les combinaisons de la prudence, qui prétend à œuvre qui dure. Ainsi, tandis que notre civilisation des régions tempérées s'avance à grands pas, et que le sol entier de l'Europe, riche et éclairé, est transformé, embelli par les prodiges de l'industrie et de la science, on est réduit à se dire : Mais pour qui tant d'opulence est-elle amassée? pour qui tant de grandes choses seront-elles accomplies? Et telle est alors la tristesse amère des réflexions qui se présentent en foule, que l'on se sent heureux d'avoir vécu dans nos temps d'orages et de dissensions civiles, parce que l'on aura du moins achevé de vivre, parce que l'on ne sera plus qu'une tranquille poussière lorsque viendront les jours de catastrophe et de deuil qui doivent probablement livrer à la voracité des peuplades du Nord le brillant patrimoine des habitants du Midi. »

Il est curieux de rapprocher ces paroles de découragement et de tristesse échappées à un des plus courageux écrivains de l'école libérale de 1825, aux faits qui s'accomplissent sous nos yeux en 1854.

Que faut-il penser aujourd'hui de ces combinaisons de la prudence *qui prétend à œuvre qui dure*, de ce redoublement de puissance et de force sous lequel l'Europe devait fléchir? Nous ne voulons pas insister; nous ne voulons pas sortir de notre modeste rôle de traducteur. Il nous suffit d'avoir indiqué toutes les raisons qui nous ont déterminé à faire connaître à la France les récits du voyageur anglais, et nous trouverons notre récompense dans la conviction que la Russie, mieux connue, cessera d'être un épouvantail pour la civilisation du dix-neuvième siècle.

E. B.



SAINT-PÉTERSBOURG

ET

MOSCOU

CHAPITRE PREMIER

Notre première épreuve. — L'église d'Isaac. — Revue à Krasnoe-Selo. — Départ de Saint-Pétersbourg. — Un chemin de fer russe. — Chemins de fer : leurs progrès et leur influence politique. — Arrivée à Moscou. — L'église de Saint-Basile. — Le Ryädi. — Voyage à Nijni-Novgorod. — Foire annuelle. — Mouvement commercial.

En arrivant à Saint-Pétersbourg, le touriste sera dédommagé des épreuves auxquelles le voyage soumet sa patience, et qui sont trop souvent la condition d'une visite dans la capitale de l'empire russe. Qu'il se résigne donc de bonne grâce aux deux heures de station qui lui sont imposées à Cronstadt, alors que déjà lui apparaissent dans leur splendeur les dômes, les coupoles dorées, terme désiré de son voyage. Qu'il prenne son parti de rester enfermé dans la cabine du petit vapeur, en compagnie d'une douzaine d'officiers aux moustaches

épaisses, assis au milieu d'une nuageuse atmosphère de tabac, qui affichent des airs d'importance et se disposent à interroger tous les passagers, à leur demander, pour ainsi dire, leur histoire intime.

Il faut surtout se garder de paraître faire peu de cas de l'autorité exorbitante dont ces officiers sont investis, de rire de l'emphase avec laquelle ils accentuent chacune de leurs questions, ou de blâmer ces façons inquisitoriales qui ne sont que l'expression de la curiosité naturelle du gouvernement russe.

Il y a d'ailleurs quelque chose de plus insupportable : ce sont les tortures que la douane vous fait subir par ses investigations tyranniques. Mais on se console de ces misères en pensant que l'on arrive enfin à Saint-Pétersbourg. Au bout de quelques heures, en effet, à force de *générosités* et de largesses, vous êtes rendu à la liberté, avec la moitié de votre bagage, et alors commence une autre série de formalités.

Si le voyageur ne compte pas faire un long séjour dans la métropole, il doit prendre les mesures nécessaires à son départ avant même de se croire véritablement installé. Après avoir causé, par son arrivée, maintes inquiétudes au gouvernement, il devient, dès ce moment, l'objet de ses soins et de sa plus tendre sollicitude

Vraiment, on ne se lasserait pas d'errer le long des quais spacieux ou d'admirer les beautés architecturales de Saint-Pétersbourg, malgré les rudes secousses du *drosky* qui vous entraîne. Tout est neuf dans cette ville, si ce n'est le pavé et les *droskies*. Si la locomotion, sur un pareil véhicule, n'est pas agréable, elle est du moins originale. Le voyageur est assis sur un coussin derrière le

cocher, et la difficulté qu'il éprouve à se maintenir sur son siège le condamne à une sorte d'exercice violent. Nous ne parlerons pas des roues qui, de temps à autre, se détachent et ne laissent pas de compliquer la situation.

Je dois avouer ici une impression que le lecteur pourra trouver étrange, c'est que, malgré le charme que devait avoir pour moi Saint-Pétersbourg, je me trouvai obsédé par l'idée qu'en vingt-deux heures, par le chemin de fer, je pouvais atteindre Moscou. Ce fut presque à contre-cœur que je parcourus les salles somptueuses du palais d'hiver, je vis l'Ermitage pour l'acquit de ma conscience, et je jugeai qu'une seule visite à l'église d'Isaac était suffisante. J'eus tort sans doute, car l'art moderne a élevé peu d'édifices comparables à cette cathédrale, qui frappe le spectateur par une sorte de barbarie grandiose. Les monolithes de l'église d'Isaac rappellent une époque d'architecture bien antérieure à celle des chapiteaux corinthiens qui les couronnent, époque où les nations aimaient à perpétuer le souvenir de leur grandeur par des monuments plus durables, il faut en convenir, que ceux de notre âge. Pour extraire ces blocs gigantesques de pierre des marais de la Finlande, il a fallu déployer une puissance égale à celle dont l'Égypte et l'Assyrie nous ont laissé le témoignage dans les débris que retrouve aujourd'hui la science. Les autres parties de l'église d'Isaac appartiennent au style byzantin, et le coloris barbare qui les recouvre met l'édifice en une sorte d'harmonie avec le culte auquel il est consacré.

Mais ces visions du Kremlin qui avaient traversé mon esprit, s'évanouirent devant la perspective d'une grande revue à Krasnoe-Selo. Près de cent mille hommes devaient

y défiler devant l'empereur. Un camp immense se prolongeait sur une étendue de plusieurs milles, et au delà une vaste plaine devait servir de théâtre à la petite guerre. Des hauteurs qui dominent cette plaine, nous pûmes embrasser le spectacle complet des évolutions. L'armée était divisée en deux corps : le premier, fort de plus de quarante mille hommes, sous les ordres du général comte Rüdiger; le second, commandé par l'empereur en personne, et dont les régiments occupaient la plaine. La cavalerie circassienne, dont les cuirasses et les casques d'acier étincelaient au soleil du matin, ondulait sur le champ de bataille, comme un long ruban d'argent. L'artillerie à cheval s'élança bientôt vers les hauteurs et engagea contre l'ennemi une vive canonnade. Nous nous vîmes refoulés par de brillantes charges de hussards, et, tandis que nous cherchions à nous rendre compte de tous ces mouvements, l'armée de l'empereur rentra dans ses quartiers. On me dit que les juges du camp avaient déféré à l'empereur les honneurs de la journée; mais, pour moi, qui l'avais vu battre en retraite, je pensai, dans mon impartialité, que le vainqueur était le comte Rüdiger. Je ne serais pas étonné qu'il partageât cette opinion.

Dans la soirée, j'eus l'occasion de dîner avec quelques officiers, dans un club anglais où l'on ne rencontre que des Russes. Ces messieurs se rafraîchissaient en buvant du porter et du champagne, mêlés dans de larges cruches, et se délassaient, en jouant aux quilles, des fatigues de la journée. C'est à Saint-Pétersbourg un jeu aristocratique, où se perdent et se gagnent des sommes folles.

Mon ami, dont l'agréable société m'a fait bien souvent oublier les ennuis du voyage, n'était pas moins disposé

que moi à dire adieu à Saint-Pétersbourg. Nous nous rendîmes avec nos bagages à la station du chemin de fer de Moscou. Il n'y a qu'un seul train par jour, et l'heure du départ est ou doit être onze heures du matin. Le gouvernement exige que les voyageurs se trouvent à la station à dix heures précises. Seulement on est toujours exposé à s'entendre dire que le convoi est complet. Il est sans exemple que, pour répondre au nombre des voyageurs, on ait ajouté au train une voiture supplémentaire. Nous arrivâmes à l'embarcadère à dix heures moins dix minutes, afin de nous trouver parfaitement en règle. Aussitôt un soldat, un agent de police ou un facteur, car tous ces gens portent à peu près le même uniforme, s'empara de notre bagage et l'emporta, tandis que nous courions exhiber nos passeports, et prouver que nous n'avions négligé aucune des mille formalités sans lesquelles on ne peut sortir de Saint-Pétersbourg. Il nous fallut de nouveau expliquer le but de notre voyage, et, après une minutieuse inspection de nos personnes, on finit par nous faire entrer dans un dernier bureau, où nous obtînmes l'estampille de rigueur.

Nous ajoutâmes notre bulletin de voyage à la volumineuse collection de certificats qui remplissaient déjà nos poches, non sans songer aux difficultés qu'aurait entraînées la perte d'un seul d'entre eux. En Russie, les dames ne se risqueraient pas, comme en Angleterre et en France, à porter leurs billets de chemin de fer dans leurs gants. Enfin nous pûmes nous réfugier dans le salon d'attente. Il était assurément fort beau; mais le long séjour que nous dûmes y faire ne tarda pas à lasser notre admiration.

Pendant une heure, les voyageurs qui devaient prendre

place dans le convoi attendirent patiemment. Les hommes avaient la tête découverte, car les Russes regardent comme une abomination de porter même un bonnet dans les appartements. Les seules personnes en uniforme paraissaient avoir entrée sur la plate-forme qui longe la voie. A onze heures moins un quart, on nous livra passage. Il s'ensuivit une confusion générale. Nous nous précipitâmes tous à la fois, et bientôt nous fûmes témoins d'adieux aussi touchants que si le convoi nous eût emportés vers l'Australie.

Le signal du départ est le même dans tous les pays : une cloche, un coup de sifflet et une sorte de bruit perçant. Le convoi s'ébranle et nous laissons derrière nous des yeux baignés de larmes et des mouchoirs s'agitant dans l'air. Au bout de dix minutes, à notre parfaite satisfaction, nous marchions avec une vitesse de quinze milles à l'heure. A peine avons-nous franchi cet espace que nous atteignons une station. Aussitôt, chacun de descendre et d'allumer une cigarette. Pendant les dix minutes de halte, on se promène en fumant sur la terrasse. Alors seulement nous pouvons nous donner le spectacle du convoi.

Les voitures sont spacieuses. Il semble que personne ne prenne la première classe. Une voiture de *seconde* est de cinquante places. Ainsi qu'en Autriche et en Amérique, ces wagons sont traversés par une espèce de passage où va et vient sans cesse un homme en uniforme qui, de temps à autre, demande aux voyageurs leurs billets. La première fois, on peut croire que cet employé a l'intention de s'assurer que chacun a payé sa place; mais, à la fin, on dirait vraiment qu'il renouvelle son enquête par manière de

passe-temps, et pour se donner le plaisir de troubler votre sommeil.

Les hommes portent tous la barbe ; leur tenue est négligée, malpropre ; ils racontent bruyamment des histoires destinées à égayer la société ; on s'aperçoit que beaucoup d'entre eux en sont à leur premier voyage en chemin de fer. A chaque halte la même scène se reproduit. Les bouts de cigare de la dernière station ont été soigneusement conservés : on les allume de nouveau et on les fume avec délices.

Les débarcadères sont vastes et possèdent tous une immense gare cintrée. Quoiqu'il n'y ait, par jour, qu'un seul train de voyageurs, il y a trois convois de marchandises, chargés de produits du pays, de suifs, de fourrures, de thé, etc., quelquefois aussi de cotons que Saint-Pétersbourg expédie dans l'intérieur de l'empire. Il me semble peu probable que ce chemin de fer puisse faire ses frais ; mais, comme il est placé sous la direction du gouvernement, personne n'a le moyen de s'en assurer. Il n'est pas nécessaire d'avoir longtemps voyagé en Russie pour se convaincre que le gouvernement comprend aussi peu les besoins du commerce que ses intérêts propres. La politique restrictive de l'empire doit singulièrement paralyser les effets bienfaisants qui pourraient résulter de la rapidité des communications. Et il n'en saurait être autrement tant que subsisteront les entraves apportées à la liberté des transactions commerciales. Au surplus, bien que la création de chemins de fer profite toujours aux populations, ce n'est pas pour elles qu'ils ont été établis dans l'empire. Si la Russie a des chemins de fer, c'est surtout au point de vue militaire et dans le dessein de mouvoir

facilement de grandes masses. Il n'en est pas ainsi, comme on sait, dans la Grande-Bretagne, ni dans les autres pays de l'Europe.

Lorsqu'un réseau de chemin de fer reliera Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa et Varsovie, la Russie prendra, vis-à-vis de l'Europe, un aspect entièrement nouveau. Il ne faudra plus des mois entiers, mais seulement quelques jours, pour concentrer les armées du nord et du sud sur les frontières de l'Autriche ou de la Prusse. De cette partie du globe on vit, il y a des siècles, s'élancer les hordes barbares qui se répandirent comme un torrent sur l'Europe. Ce serait, en vérité, un singulier spectacle de voir les nouveaux envahisseurs de l'Occident fondre sur nous en chemins de fer.

On ne saurait refuser cependant aux nouvelles voies de communication toute influence sur les relations commerciales de l'empire russe. Non-seulement l'action civilisatrice des chemins de fer se fera sentir en Russie, mais encore elle sera d'autant plus sensible, que les pays divers qu'ils vont traverser sont plus enfoncés dans la barbarie. Une des preuves les plus frappantes de l'état stationnaire et en quelque sorte primitif du commerce russe, c'est l'existence de ces nombreuses foires qui s'ouvrent chaque année sur tous les points de l'empire, et qui ne sont en réalité que des accidents au milieu d'un pays dont l'étendue est si vaste, la population si dispersée et dénuée si complétement de moyens efficaces de communication intérieure.

Les foires jouent, en Russie, le rôle des grandes villes dans les autres pays. En effet, toute la population urbaine de l'empire ne dépasse pas cinq millions d'âmes,

à peu près le double de la population de Londres. L'établissement définitif des chemins de fer, en abrégeant les distances, en rendant les relations plus faciles, viendra effacer jusqu'au dernier vestige de la barbarie moscovite, et donner au commerce un essor inattendu. Des villes nouvelles s'élèveront de toutes parts; des marchés permanents remplaceront les foires accidentelles. Le gouvernement sera amené peu à peu à relier entre elles les différentes provinces par des routes dont personne aujourd'hui ne comprend la nécessité, et qui formeront les embranchements de la ligne principale. Notons en passant que l'absence de ces embranchements est un des plus sérieux obstacles qui s'opposent à la prospérité des chemins de fer russes.

Ç'a été la politique traditionnelle des czars de subordonner les intérêts commerciaux du pays au développement et à l'extension de son influence politique. Quel contraste avec l'Angleterre! Aussi combien furent différents, dans les deux pays, les résultats de l'introduction de la locomotion à vapeur! Les chemins de fer qui sillonnent dans tous les sens le territoire de la Grande-Bretagne, n'ont changé en rien la situation politique de cette puissance à l'égard des nations continentales. Ils ont modifié seulement ses relations commerciales et porté à un degré inouï sa prospérité.

En Russie, au contraire, le seul chemin de fer important qui existe encore, appelle l'attention de l'Europe, et l'oblige à envisager sous un jour tout nouveau l'influence politique de ce vaste empire. Combien s'écoulera-t-il de temps avant que les chemins de fer russes exercent une action même indirecte sur les relations commerciales des

autres pays? Quand la Russie verra-t-elle s'accomplir dans son régime social une révolution féconde? C'est là un problème d'une solution difficile. Nous nous bornons à l'indiquer.

Nous terminâmes notre voyage de quatre cent cinquante milles en vingt-deux heures. Le pays que nous avions traversé est uniforme et peu intéressant. Çà et là, nous avions aperçu quelques villages dont les maisons en bois offrent un coup d'œil pittoresque ; mais le chemin de fer est presque continuellement enfermé entre deux lignes de sapins. On n'y remarque pas de travaux d'art, de tunnels. On franchit seulement quelques grandes rivières sur des ponts très-élevés.

A notre arrivée à Moscou, nous fûmes presque mis en pièces par les *isvoschiks* ou conducteurs de *droskies*; l'un d'eux fit pourtant de son mieux pour nous cahoter le moins durement possible, jusqu'à l'hôtel de M. Pickersgill. Nous prîmes à peine le temps de nous rafraîchir et songeâmes à visiter la ville, le Kremlin surtout, dont on nous avait vanté les merveilles.

Du haut de la terrasse du Kremlin, et sous la cloche immense qui le surmonte, je vis se dérouler un admirable panorama. De tous côtés, nos regards rencontraient des clochers aux flèches aiguës, des dômes dorés, des coupoles parsemées d'étoiles. A nos pieds coulait lentement le fleuve, traversé par deux ponts pittoresques, et chargé de bateaux des provinces éloignées. Puis nous descendîmes au bord de l'eau, où nous attendait un autre spectacle. Appuyé sur le parapet du pont de bois, je contemplai longtemps au-dessus de ma tête la masse confuse des édifices que renferme le vieux rempart. Ce prodigieux

assemblage d'églises et de palais étonne et fascine l'imagination. On y retrouve les derniers débris d'un temple barbare, qui ont échappé à une destruction presque universelle, et qui se mêlent aux créations tourmentées d'un art moderne encore bien imparfait. Tous ces édifices, qui ne se ressemblent pas plus que le Taj et les Tuileries, sont groupés toutefois avec bonheur, et ils forment, par la diversité de leurs styles, le plus saisissant des contrastes.

Non loin des remparts, on rencontre d'abord l'église de Saint-Basile ; si les constructions du Kremlin rappellent les temples orientaux et les palais modernes, je ne sache pas qu'il y ait dans le monde entier un monument auquel on puisse comparer l'église de Saint-Basile. Au premier coup d'œil, l'aspect bizarre de cet édifice et les couleurs éclatantes dont il est revêtu me plurent médiocrement ; mais bientôt je trouvai un charme indéfinissable dans l'irrégularité même de ses formes et le raffinement de son architecture. Il me sembla que l'église de Saint-Basile avait je ne sais quel caractère de grandeur et de majesté, et je finis par lui accorder une prédilection marquée sur tous les monuments qui l'entourent.

L'intérieur du Kremlin reçut notre visite. Il y a peu d'églises grecques qui soient décorées d'ornements plus délicats et plus capricieux que l'église de l'Assomption. Quant aux grandes salles du palais, qui n'ont été terminées que l'année dernière, elles sont, sans contredit, les plus splendides de l'Europe. Le voyageur doit traverser, tête nue, le *Slass Vorota*, ou la Porte du Rédempteur, et des sentinelles sont chargées de lui imposer cette marque de respect pour les peintures suspendues sous les

arceaux. Nous nous engageâmes ensuite dans un labyrinthe inextricable de rues, où l'on se plait à errer et à se perdre au milieu de spectacles d'un intérêt si neuf et si divers pour des étrangers.

Un jour de pluie, nous nous réfugiâmes dans les passages couverts du Ryädi, bazar oriental tout garni de curieux étalages. Les marchands nous invitaient à grands cris à venir visiter leurs richesses, et ils paraissaient tout surpris de nous voir résister à leurs instances, et refuser de faire emplette de bougies coloriées, de brillantes couronnes de mariées, ou de grands tableaux aux couleurs heurtées, qui représentaient les saints favoris du peuple russe. Fatigués par ces appels incessants de « *Paschaltz!* » dont les marchands nous assourdissaient, et pour ne pas être inondés par la pluie qui, çà et là, envahissait les galeries, nous entrâmes dans une superbe boutique de thé. Le plus avenant des garçons vint prendre nos ordres et nous servit aussitôt un tabac parfumé et du thé délicieux, dont nous nous régalâmes, en compagnie d'un grand nombre d'amateurs à longue barbe. C'est là que, pour la première fois, nous fûmes initiés au mode orthodoxe de boire le thé, avec une tranche de citron en guise de lait.

Quoique les rues soient beaucoup moins belles, les *droskies* et les pavés plus exécrables encore à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg, la ville ne laisse pas d'être plus curieuse que la nouvelle métropole de l'empire. Nous prîmes la résolution de revenir à Moscou, après avoir visité la grande foire de Nijni-Novgorod, et de revoir à loisir un spectacle qui nous avait si fort intéressés. La facilité de descendre le Volga en paquebot à vapeur nous amena plus tard à changer de projet.

Le voyage de Moscou à Nijni dure deux jours et deux nuits, et se fait dans une *comfortable* diligence. La route est une chaussée macadamisée, dont les Russes vous garantissent la durée éternelle. Mais, malgré sa parfaite solidité, elle se montra perfide en un ou deux endroits. Je dis *elle*, car je ne veux pas accuser le gouvernement d'avoir laissé çà et là des fondrières, dans l'intention de troubler le sommeil des infortunés voyageurs. Le fait est que nous nous embourbâmes de la façon la plus malencontreuse un peu avant deux heures du matin. Notre contrariété ne tarda pas à se changer en indignation quand nous vîmes l'impuissance de nos efforts à dégager le lourd véhicule. Nous étions menacés d'avoir à continuer la route à pied, dans la boue, au milieu de la nuit. Fort heureusement des chevaux de poste vinrent à passer, et nous les arrêtâmes d'autorité. Enfin, à force de caresses et de jurons, tels qu'un charretier russe seul peut en proférer, et que des chevaux russes peuvent seuls en entendre, nous parvînmes à tirer notre voiture du bourbier. La nuit suivante nous étions trop profondément endormis pour nous apercevoir qu'une roue se détacha et nous fit éprouver un nouveau retard de deux heures.

Le pays que nous parcourions est des plus accidentés. Comme une voie romaine, la route suit invariablement la ligne droite, sans s'arrêter jamais devant les collines et les ravins qui lui font obstacle. Nous traversâmes d'immenses champs d'avoine, de sarrasin, des pâturages sans limites, dans lesquels paissaient de grands troupeaux épars, et qu'arrosaient de petites rivières. Nous nous engageâmes ensuite dans une vaste forêt de pins, et, après avoir franchi de nouvelles plaines, nous atteignîmes la

poste. Il faut à peu près une demi-heure pour changer de chevaux, et l'on ne saurait se plaindre de ce délai, en raison de la complication des harnais et du mode d'attelage. On peut toujours, à l'hôtel de la poste, se procurer un thé excellent; mais, en le délectant, le voyageur doit se risquer à respirer une forte odeur d'ail.

Pendant la durée de la grande foire de Nijni-Novgorod, la route ne manque pas d'animation. A une station, je ne comptai pas moins de sept voitures traînées chacune par quatre chevaux qui ressemblaient à des rats énormes. Ces petites bêtes possèdent une vigueur extraordinaire; sans cesse harcelé par les cris perçants du *yamschik* barbu, notre quadrige faisait trente-six milles en quatre heures, sans donner le moindre signe de fatigue.

Tous les huit ou dix milles, nous traversions un village, dont les maisons en bois, isolées les unes des autres, et à une petite distance de la route, se groupent le plus souvent autour d'une pittoresque église à la coupole peinte en vert. Jusque là, rien n'était venu jeter un peu de variété dans la monotonie du voyage; aussi éprouvâmes-nous une vive satisfaction, lorsque, quarante-sept heures après avoir quitté Moscou, nous aperçûmes, sur un mont éloigné, les murailles blanches de Nijni, dont les dômes étincelaient au premier rayon de soleil qui nous eût réjouis depuis près d'une semaine. Peu de temps après, nous parcourions au galop l'île sablonneuse où se tient actuellement la foire. Déserte pendant la plus grande partie de l'année, cette île, au moment de notre arrivée à Nijni, était peuplée d'une multitude d'étrangers venus de tous les pays à la foire. Notre pesante voiture ébranlait en passant les demeures improvisées de cette population nomade.

Nous descendîmes de voiture au milieu d'un assemblage confus d'hommes, de *droskies* et de ballots de marchandises.

Nous tirer de la foule et découvrir un gîte furent nos premières pensées. Nous explorâmes en vain les rues environnantes, où l'on ne recontrait que des boutiques et des entrepôts. La moitié au moins des gens au milieu desquels nous errions à l'aventure ne devait pas avoir de domicile. Tous ces hommes étaient tellement sales qu'on pouvait justement les soupçonner de n'avoir pour demeure que les ruelles et les allées de la ville. Nous ne savions pas un mot de russe, et nos *isvoschiks* ne paraissaient pas comprendre le moins du monde l'objet de nos recherches. Pour eux, d'ailleurs, rien ne devait être plus insolite que des voyageurs à la recherche d'une auberge, en arrivant à Nijni. Ils s'attendaient sans doute à nous voir ouvrir nos portemanteaux dans quelque coin inoccupé, et improviser une boutique dans la boue, pour ne pas retarder d'un instant nos opérations commerciales.

A la fin, nous rencontrâmes un brave marchand allemand, qui nous mena dans un quartier de la ville moins inhospitalier. Nous obtînmes à grand'peine une petite chambre malpropre, dans laquelle, harassés de fatigue, nous fûmes enchantés de pouvoir nous étendre à côté de nos bagages. Pendant notre séjour en ce lieu de plaisance, nous eûmes les oreilles assourdies par trois des plus bruyantes cloches qui aient jamais appelé les fidèles à l'église, l'odorat assailli par les odeurs les plus infectes que puisse jamais rêver même un Russe, et le corps dévoré par des légions de puces, dont les souvenirs réunis de tous les voyageurs qui ont visité l'Orient ne sauraient donner

une exacte idée. Et pourtant il nous fut facile de nous convaincre que peu de gens pouvaient se vanter d'être mieux logés que nous à la grande foire de Nijni-Novgorod.

CHAPITRE II

La grande foire de Nijni-Novgorod. — Hypothèse : un Russe à la foire de Greenwich et au Palais de Cristal. — Le pont de bateaux. — Scènes de la rue. — Le quartier chinois. — La foire : ses avantages commerciaux, son économie intérieure. — Restaurants. — Adoration de la Vierge. — La vieille ville.

Le mot *foire* a beaucoup de significations, et les résultats qu'en attendent les populations des différents pays du monde ne sont pas moins variés. Il est en quelque sorte impossible, à celui qui n'a jamais visité que les foires de son pays, de se faire une idée de ce qu'elles sont chez les autres peuples et du but qu'on se propose en les établissant. Aussi, avant de rappeler mes impressions de la foire de Nijni, il ne me paraît pas hors de propos de rechercher quels sentiments un Russe éprouverait sans doute en visitant ce qu'on appelle des foires en Angleterre.

Supposons, par exemple, que, dans les premiers mois de 1851, le bruit des préparatifs d'une foire du monde à Hyde-Park soit venu jusqu'à Nijni, et qu'un habitant de cette ville, se croyant bon juge de ces sortes d'exhibitions, ait informé le gouvernement russe de son désir de visiter l'Angleterre. Supposons qu'après avoir obtenu la permission nécessaire, il soit arrivé à Londres au commencement de mai. Tout d'abord, notre Russe remarque des groupes nombreux d'ouvriers et de bourgeois que les

chemins de fer et les vapeurs transportent au pied d'une colline verdoyante sur les bords de la Tamise. Par une curiosité naturelle aux étrangers, toujours désireux de voir et de connaître, le touriste de Nijni se mêle sans hésiter à la foule. Tantôt il est coudoyé par un respectable couple qui s'évertue pour atteindre un théâtre forain, où de jeunes demoiselles en maillots se trémoussent, aux sons de la musique, et entraînent sur leurs pas une multitude empressée de voir le spectacle dont une image grossière ondoie au-dessus de l'orchestre en plein vent. Tantôt on l'invite, pour la bagatelle d'un penny, à regarder le soleil à travers un télescope, à tenter la fortune à quelque jeu de hasard, ou à rouler en traîneau du haut en bas de la colline. En un mot, étonné, stupéfait, notre Russe erre de baraque en baraque, au milieu d'une foule dont les démonstrations bruyantes lui semblent presque insensées. Il se demande si telles sont les preuves de cette civilisation anglaise dont on lui a vanté les prodiges, et regrette peut-être que la barbarie de son éducation l'empêche d'apprécier tous les mérites de ces divertissements. Les costumes et le langage divers des hommes qui passent et repassent à ses côtés lui montrent combien ils diffèrent d'origine. Avec un peu d'observation, il finit par distinguer le cockney, natif de la Cité de Londres, de cette tourbe puante qui vit dans le désordre, et n'a pas plus le sentiment des droits de la propriété que les Calmoucks de son pays. Notre homme ne tarde pas à en faire à ses dépens l'expérience, et s'il revient dans Londres se plaindre d'avoir été volé, on lui répond que sa mésaventure est la conséquence naturelle d'une visite à la foire de Greenwich.

Quelques jours après, cependant, on annonce que la foire du monde va s'ouvrir dans Hyde-Park. C'est pour ce grand spectacle que le Russe que nous avons mis en scène a quitté Nijni. Il s'achemine donc vers le Palais de Cristal, non sans avoir boutonné ses poches vides, car il entend n'être plus victime des excentricités britanniques. Mais la scène a changé. A peine est-il entré dans le palais, qu'il se voit entouré des plus hautes notabilités du pays; il est subjugué par les pompes d'une cérémonie que la présence de la royauté rehausse de son éclat, et qui lui offre réunis sous un dôme de cristal les représentants de tous les pays du monde, ainsi que les chefs-d'œuvre de leurs arts et de leurs manufactures.

Enfin, cet étranger dit adieu aux merveilles de l'exposition et reprend le chemin de Nijni. En se retrouvant au milieu des steppes de son pays, il repasse dans sa mémoire les tableaux si divers du voyage qu'il vient d'accomplir. Le peuple anglais lui semble incompréhensible. Que penserait-on en Russie si l'on voyait l'empereur et la noblesse assister à l'ouverture des foires *in propriis personis*, ou si les marchands venus des contrées lointaines à ces sortes d'exhibitions prenaient leur plaisir à s'abandonner aux périls d'une descente en traîneau du sommet à la base des montagnes qui dominent le Volga?

Enfin notre Russe arrive à Nijni, et, résumant toutes ses impressions, il reconnaît que l'amour du plaisir est le principal attrait qui amène la foule à Greenwich; que le noble désir de connaître est l'inspiration du vaste congrès européen du Palais de Cristal, et que l'ardente poursuite du lucre appelle seule à Nijni les masses d'hommes qui s'y portent de tous les points de l'empire et du fond même de l'Asie.

Pour nous, étrangers, nous fûmes surtout frappés, à la foire de Nijni, du mouvement fiévreux des affaires. Tous ces gens-là, à coup sûr, n'avaient pas de temps à perdre en parties de plaisir ou devant les parades à un penny. Il fallait gagner ou perdre des fortunes dans le court espace de quelques semaines. Le riche négociant a fait transporter, à frais énormes, des contrées les plus lointaines, un assortiment de marchandises coûteuses. Succombant parfois sous le fardeau de sa petite pacotille, le pauvre piéton a, pendant de longues journées, battu de ses semelles la poussière des grands chemins. L'un et l'autre ont engagé tout leur avoir dans le succès de leurs opérations, et l'on comprend qu'ils ne soient pas d'humeur à se divertir. Il n'est jamais venu à la pensée de ces marchands que la foire fût un lieu de rendez-vous pour le plaisir ou l'instruction : l'or seul est leur but, et il faut convenir qu'aucun autre intérêt ne saurait être assez puissant pour vous engager à rendre une seconde visite à Nijni. La foire est installée sur une langue de terre sablonneuse que forme le confluent de l'Oka et du Volga, et qui est exposée, pendant l'hiver, à de continuelles inondations. Cet espace est divisé en douze rues parallèles dont les jolies maisons en briques, à deux étages, appartiennent aux plus riches négociants. Au rez-de-chaussée se trouvent placés les boutiques et les magasins que protégent d'élégantes *verandahs*. Une pagode s'élève à l'une des extrémités de chaque rue, tandis que l'autre aboutit à une place formée par la maison du gouverneur et par les établissements publics.

Ce foyer des affaires est comme assiégé de tous côtés par une multitude de huttes provisoires où s'entassent des

Tartares, des Tchouvasses, des Kirghis, des Kalmouks, dont l'aspect misérable se refuse à la description. Les paysans du voisinage circulent au milieu de cette population nomade avec des provisions, des fruits et toutes sortes de productions du pays. Un long pont de bateaux, qui traverse l'Oka, relie cette petite péninsule et la montagne sur laquelle est bâtie la ville même de Nijni, d'où l'on commande toute la scène. Les deux rivières sont couvertes de barques, de bateaux de toutes formes et de toutes grandeurs. Quelques-uns sont venus des extrémités de la mer Caspienne avec un chargement de coton écru ou filé, de châles de la Perse, de tapis de la Géorgie, de peaux de Bukharie et de fruits secs. D'une construction lourde et carrée, ces navires sont peints avec recherche et curieusement historiés. Leurs ponts supportent de petits kiosques aux toits pointus, où l'on arbore le pavillon, et dont les fenêtres sculptées laissent entrevoir de temps à autre le pur et gracieux visage de quelque jeune fille d'Orient. D'autres bâtiments, grossiers, mais solidement établis, ont descendu le Kama avec du fer de Sibérie ou du thé. Il en est enfin dont les formes plus régulières dénotent une origine occidentale, et qui ont apporté des bords de la Baltique les produits manufacturés de l'Europe. Les équipages n'offrent pas un spectacle moins curieux que les embarcations elles-mêmes. Tous ces hommes sont venus de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Midi, prendre part à ce marché de Nijni qui, — maintenant que notre grande exposition est terminée, — peut reprendre son vieux titre de foire du monde.

Notre logis était situé dans un faubourg, sur la rive opposée de l'Oka, de sorte qu'il nous fallait traverser le

pont de bateaux chaque fois que nous désirions visiter la foire. La foule était toujours plus grande sur ce point que partout ailleurs. Nous avions grand'peine à nous frayer un passage au milieu des peaux de moutons graisseuses des Russes, dont l'odeur infecte nous empestait pour le reste de notre vie. Des femmes, la taille sous la gorge et les jupons retroussés jusqu'au-dessus du genou, couraient bravement dans la boue et faisaient beaucoup plus de chemin que nous-mêmes. Un Cosaque à cheval allait et venait sur le pont pour mettre un peu d'ordre dans la marche des *droskies* qui, sans se soucier de la route tracée, se précipitaient dans toutes les directions en éclaboussant ceux qu'ils ne renversaient pas. Des hommes ivres se ruaient à chaque moment sur nous. A la fin, pourtant, nous parvenions à atteindre le bord ou plutôt la fondrière qui terminait le pont; mais, là surtout, la confusion était à son comble. Dans les parties les plus accessibles de ce cloaque, il y avait au moins deux pieds de boue, et chacun passait le gué avec des bottes fortes en cuir de Russie. Un grand nombre d'échopes étaient dressées en ce lieu, et quelques baladins y faisaient inutilement un appel à la curiosité des passants : leurs parades honteuses suffisaient pour montrer combien peu ce genre est apprécié à Nijni. Aux angles des rues qui aboutissent à cette triste promenade, se tenaient des Cosaques. Ces rudes soldats frappaient à tout moment de leurs pesants fouets de cuir les moujiks et les paysans pris en faute, sans proportionner jamais le châtiment à la nature du délit ou à la force du patient.

Si l'on pénètre dans la foire, le regard s'arrête avec plaisir sur d'autres scènes. Le riant costume des Géor-

giens vous repose des sempiternelles peaux de mouton. Nous entrâmes dans la boutique d'un marchand de Tiflis qui étala devant nous de riches dessus de table, des pantoufles brodées à miracle et les plus belles soieries du monde. Peut-être n'eussions-nous pas résisté à de pareilles séductions, si, fort heureusement pour notre bourse, nous n'avions songé à la longueur du voyage et aux innombrables bureaux de douane avec lesquels il nous faudrait compter. Dans la boutique voisine nous remarquâmes de belles fourrures et des pelleteries empilées dans tous les coins. Le maître de ces richesses se tenait gravement sur le seuil; sa robe flottante et la dignité de son maintien montraient assez l'homme de l'Orient. C'était un juif de Bukharie; il se nommait Aaron. Il se plut à nous montrer ses marchandises de prix, bien qu'il eût peu de chance de trouver en nous des acheteurs, et il finit par nous régaler d'amandes et de raisins, flatté sans doute de l'admiration que nous avions témoignée pour sa ceinture à laquelle brillait une boucle en argent massif rehaussée de turquoises. Mais il faut renoncer à décrire les costumes variés de tous ces marchands et les mille objets de luxe ou de curiosité qu'ils avaient exposés.

Le quartier des Bukhariens, des Persans et des Géorgiens est, sans contredit, le plus intéressant pour un touriste. Je retrouvai chez beaucoup de ces hommes une ressemblance frappante avec quelques vieux marchands de chevaux affghans et persans de mes amis. Vendeurs et acheteurs profitent également de cette division de la foire en quartiers consacrés chacun à l'étalage d'une seule marchandise. Le *Ketaiski-Red*, ou le quartier chinois, se reconnaît aisément à ses boîtes à thé. Toutefois, à

notre grand désappointement, aucun Chinois ne montrait sa queue de cochon dans la foule. Le précieux produit de la Chine est transbordé à Kiahta, sur la rivière Kama, qui le porte jusqu'au Volga. Dans le quartier des couteliers, je ne fus pas peu surpris de voir que les articles du pays avaient de beaucoup la prépondérance. Ceux de Sheffield, cependant, se maintiennent encore sur le marché, et l'on peut se les procurer à Nijni à plus bas prix qu'à Saint-Pétersbourg même. Il en est ainsi, au surplus, pour tous les produits anglais ou étrangers : à la foire de Nijni, les grandes facilités de débit viennent jusqu'à un certain point compenser les droits exorbitants que ces produits acquittent à leur entrée sur le territoire russe. D'ailleurs, les marchands de Saint-Pétersbourg sont obligés à maintenir toujours leurs prix à un taux élevé : quand ils ont payé deux mille roubles pour devenir membres de la corporation du premier ordre, titre qui leur donne le droit de commercer avec l'étranger; quand ils ont loué une boutique de deux ou trois mille roubles sur le cours Neuski, ils ne sauraient jamais réaliser d'importants bénéfices.

Le système russe semble fait pour entraver toutes les entreprises, pour déprimer le plus possible l'esprit du commerce chez un peuple qui en est médiocrement doué. Le développement des ressources du pays exigera de longues années, tandis que le gouvernement ne cesse d'agrandir le cercle de sa domination, sans se préoccuper de la prospérité de ses sujets. On pourrait croire qu'il protége les manufactures indigènes par les droits dont il frappe les produits étrangers; mais, en même temps, il écrase de taxes ses propres fabricants. A Nijni, le com-

merce n'a pas à lutter avec de semblables difficultés. Les avances du marchand se réduisent à la location d'une boutique ; aussi peut-il livrer les articles de l'étranger à des prix inférieurs à ceux des ports de mer qui sont plus rapprochés de sept cents milles des pays de provenance. Même, dans certains cas, les produits d'une ville russe, distante de quelques centaines de milles, coûtent moins cher à Nijni que dans le centre de leur fabrication. Ces anomalies sont les tristes conséquences de l'état économique de l'empire russe. Certes il y aurait à la foire de Nijni infiniment moins de marchandises si des avantages exceptionnels ne venaient compenser la cherté des frais de transport. Le voyageur n'a qu'à se promener dans les ruelles de la foire pour trouver des articles qu'il n'obtiendrait à aucun prix dans les plus beaux magasins de Saint-Pétersbourg et de Moscou. C'est ainsi seulement qu'il peut contracter une dette de reconnaissance envers le gouvernement russe.

La plupart des produits bruts viennent de l'Orient, soit par le Kama, soit par le Volga. Outre le thé de Chine, les barques qui descendent la rivière Kama apportent des chargements de fer, de fourrures et de peaux de Sibérie, avec de curieux coffrets en bois, recouverts de laque, qui nous parurent être fort recherchés. Nijni n'avait reçu des bords de la mer Caspienne qu'un petit nombre d'articles : de la garance, des peaux, des fruits secs, des vins du Caucase et des poissons. Pour nous, Occidentaux, c'était une source inépuisable d'intérêt d'explorer le quartier spécial consacré aux objets venus de l'Orient. Sans doute les produits de nos manufactures n'avaient pas moins d'attrait pour les Kirghis déguenillés ou les Tartares à demi

civilisés. Où se traitent de grandes affaires, les transactions les plus importantes se font d'ordinaire avec calme. A Nijni, dans l'arrière-boutique de quelque Arménien au maintien grave, au port aristocratique, on pouvait voir un petit juif de Francfort débattre les conditions d'un marché avec autant de passion que s'il avait affaire à un homme de sa croyance. Toutes les distinctions de caste et de rang disparaissent dans cette ardente chasse de l'or, que des populations entières, à travers mille difficultés et mille périls, sont venues faire à Nijni. On eût dit que les hommes des croyances les plus contraires y fraternisaient en vérité. Pour peu que le touriste veuille s'aventurer à faire une emplette, il aura la consolation de pouvoir dire qu'il a été trompé par un marchand venu, peut-être, des frontières de la Chine. Les produits asiatiques n'acquittent que des droits insignifiants pour arriver à Nijni : aussi coûtent-ils moins cher que les articles des manufactures occidentales, et la valeur de leur exportation est-elle double de celle des contrées européennes.

Parmi les articles de commerce, auxquels on accordait le plus d'attention, et qui donnent à la foire sa véritable importance aux yeux des étrangers, nous devons signaler le thé et les fourrures du Levant, les tissus de soie et de coton des nations occidentales. L'Angleterre fournit les grandes quantités d'indigo qui sont vendues annuellement à Nijni, et qui sont employées à la teinture dans toute la Russie. L'hôtel du gouverneur, auquel se rattache le bureau de la police, est un grand et bel édifice; l'étage inférieur est consacré au commerce, et forme une sorte de bazar oriental où sont étalés avec un véritable goût des milliers de châles et de tapis. Ce splendide bazar, un café

fashionable, et une musique militaire qui joue toutes les après-midi sous les fenêtres du gouverneur, attirent sans cesse un grand concours de désœuvrés qui flânent avec délices à travers les galeries de la place. C'était dans ce café que nous étions obligés de venir chaque jour prendre nos repas, car les aubergistes russes n'ont pas encore songé à s'emparer de cette spécialité lucrative. Nous fîmes sur la place de Nijni, au milieu de marchands de tous les pays du monde et aux sons discordants de deux harpes et d'un violon, quelques dîners dont le menu n'a pas de nom dans la cuisine civilisée. Nous essayâmes une fois d'un restaurant arménien, où la compagnie et la chair étaient vraiment nationales; mais nous ne fûmes pas tentés de renouveler une épreuve trop rude pour des estomacs européens.

Vers le soir, harassés de fatigue, nous prîmes un *drosky* de piteuse apparence pour traverser le pont. Depuis le matin la scène n'avait pas changé. C'était une indescriptible cohue de chevaux, de *droskies*, de piétons. On juge combien nous fûmes heureux d'arriver enfin à notre logis, si peu *comfortable* qu'il fût, et de goûter le repos que les puces voudraient bien nous laisser.

Les fenêtres de notre petite chambre donnaient sur la rue bruyante qui réunissait la foire à la ville, et nous promettaient pour le lendemain un spectacle des plus variés. Tantôt c'était un grand seigneur qui cheminait dans sa lourde voiture, traînée par six ou huit chevaux; tantôt le fringant *drosky* de quelque négociant passait comme l'éclair devant nous.

En face de nos fenêtres, dans une petite niche voisine d'une chapelle, était placée une image de la Vierge. Nous

nous amusions parfois à observer les dévotions qu'on lui rendait en passant. Les vieilles femmes ne manquaient jamais de faire de longues stations devant la sainte image. Les moujiks, avec leurs barbes aussi crasseuses que les peaux de mouton dont ils étaient couverts, se livraient à mille démonstrations bizarres, et barraient littéralement la rue pendant au moins un quart d'heure. Les jeunes femmes ne se montraient pas désireuses de prendre part aux longues cérémonies des duègnes et des moujiks, et elles se contentaient d'incliner légèrement la tête. Sans doute jugeaient-elles prudent de se concilier à tout hasard la bienveillance de l'image sacrée. Les prêtres étaient, de tous, les moins respectueux; à coup sûr, ils devaient posséder dans leurs églises des objets plus dignes de leur culte.

Du sommet de la colline le coup d'œil était ravissant. Les regards se promenaient sur les rues populeuses de la foire, sur les maisons flottantes qui couvraient les deux fleuves, sur ces essaims de créatures qui s'agitaient de tous côtés. Immédiatement au-dessous de la terrasse, s'étendait le pont de bateaux, et nous nous plaisions à voir flotter, au sommet de cent mâts, des signaux et des pavillons aux riantes couleurs. Au confluent de l'Oka et du Volga, on avait établi les grands magasins; on avait improvisé des ports, près desquels stationnaient six ou huit vapeurs de commerce et de nombreuses barques chargées. Plus de cent cinquante mille personnes étaient entassées sur le terrain de la foire et vaquaient à leurs occupations. Cette ruche humaine reçoit chaque année, pendant six semaines, la visite de populations entières.

La ville de Nijni est remarquable par sa position sur le

flanc d'une montagne, dans un pays fort peu accidenté, par son antique Kremlin et par quelques belles églises. Le temps a creusé au pied de Nijni de profonds ravins, des gorges arides qui donnent au paysage une sorte de caractère sauvage et désolé, que viennent adoucir et égayer çà et là les bouquets de bois et les jolis *cottages* des deux rives.

Quand le soleil éclairait d'un chaud rayon les flancs de la montagne, c'était pour nous une vraie jouissance de tourner le dos au tumulte et à l'agitation de la foire. Il nous semblait que cette paisible ville de Nijni devait soupirer après le jour où, débarrassée de ses hôtes, elle pourrait, jusqu'à l'année suivante, jouir en paix de sa tranquille beauté.

CHAPITRE III

La chasse aux provisions. — Nous levons l'ancre. — Une collision. — Je l'échappe belle. — Compagnie des bateaux à vapeur russes. — Improbité des employés. — Le *Samson* et son équipage. — Mackarief. — Maza. — Nous crayonnons sur les toits. — Une apparition. — *Rechirvahs*. — Commerce des céréales sur le Volga. — Machines à chevaux. — Navigation difficile. — *Pericartes*. — Visiteurs mystérieux. — Les Tchouvasses : leurs mœurs et leurs coutumes. — Les cuirasses des femmes indigènes.

Nous avions passé cinq jours à Nijni; nous savions la foire par cœur, et nous avions exploré en tous sens la vieille ville, ses rochers pittoresques et ses vallons boisés. Aussi ne fut-ce pas sans une vive satisfaction que nous nous embarquâmes à bord du *Samson*, remorqueur de la compagnie de navigation à vapeur du Volga, qui, depuis

quelques jours, était en partance pour Astrakhan, mais ne se trouvait jamais prêt à partir.

Les bateaux de voyageurs ne dépassent point Kazan; au delà de cette ville, les vapeurs que l'on rencontre sur le Volga sont de simples remorqueurs qui traînent à leur suite deux ou trois barques lourdement chargées, et le départ de ces convois dépend entièrement du bon plaisir de la police. Il est à peu près impossible de préjuger le moment où les employés de cette administration jugeront à propos de vous délivrer les papiers nécessaires au voyage. Le salaire que reçoivent ces messieurs suffit strictement à les entretenir de cigares, et, en réalité, ils doivent attendre leurs moyens d'existence des contributions qu'ils prélèvent sur le public. Comme personne ne saurait fixer le jour où la tourbe des commis se déclarera satisfaite, personne aussi ne peut prévoir le moment du départ du remorqueur.

Par suite du service spécial auquel sont destinés les vapeurs du Volga, les passagers que l'on veut bien admettre à bord sont obligés de faire eux-mêmes leurs provisions de voyage, et ce n'est pas chose facile quand on ignore le premier mot de la langue du pays. Après avoir cherché vainement à Nijni un domestique qui pût nous servir d'interprète, nous fûmes réduits, pour nos emplettes, à avoir recours au langage des signes. Toutefois, nous finîmes par nous tirer d'affaire à l'aide d'une espèce de table de multiplication que les Russes ont imaginée. Ce sont de petites boules de bois, traversées par deux tiges de fer parallèles, et qui se trouvent réunies dans un cadre. Au moyen de cet instrument, d'une invention originale, un marchand russe fait avec une rapidité étonnante les calculs les plus compliqués.

Après quelques écoles, nous fûmes passés maîtres dans l'usage du procédé russe.

Il n'entre pas dans les habitudes des marchands de Nijni de porter les marchandises à domicile. Il nous fallut employer la veille de notre départ à courir en *drosky*, par les rues boueuses, avec nos provisions de pain, de viande et de pommes de terre. Tout fut enfin déposé dans la cabine du *Samson*. Mon ami et moi représentions les passagers à bord, et l'on nous abandonna l'arrière du bateau, où nous trouvâmes un gite plus *comfortable* que la chambre de l'hôtel de Nijni. Ce changement ne nous déplut pas, et nous passâmes une charmante soirée, en compagnie de l'équipage russe.

Nous ne nous attendions pas cependant à rester toute la nuit dans les ténèbres, et nous fûmes fort désappointés d'apprendre que la lumière était interdite à bord des vapeurs de la Compagnie du Volga. Pour comble de disgrâce nous avions remis notre dîner à une heure *fashionable*, et l'instinct dût seul nous guider pendant ce triste repas. Le sommeil nous fit oublier pourtant les ennuis du voyage : bientôt, lumière, obscurité, tout nous devint indifférent.

Les délais, dont nous avions eu déjà tant à nous plaindre, semblaient ne devoir jamais finir. Le lendemain matin, si nous avions le permis de la police, les barques n'étaient pas mises à flot. A peine furent-elles dégagées des premiers bas-fonds, que surgit une autre difficulté. Le second machiniste ne se présentait pas, et l'on craignait qu'il ne fût retenu à la douane. Toutefois, sans plus tarder, on leva l'ancre, et nous descendîmes lentement au-dessous de Nijni, qui nous parut plus belle que jamais. Nous venions à peine de dépasser la langue de terre que

dessine le confluent des deux fleuves, quand nous aperçûmes le monastère de Pietcherskie, à demi caché au sein d'une vallée ombreuse, et bien fait pour inspirer l'éloignement et l'oubli du monde. Des rochers de deux cents pieds de haut, à leur base un petit village, aux cabanes éparses et pittoresquement bâties avec des troncs noueux, achevaient un tableau d'un charme imprévu.

C'est là que nous attendait une première barque, pesamment chargée de fer de Sibérie et des produits des manufactures de l'Occident, pour les marchés d'Astrakhan et de la Perse. Le *Samson* la prit à la remorque, et nous continuâmes à naviguer sans encombre, jusqu'à ce qu'un choc soudain nous avertit que le navire s'engageait sur un banc de sable. Presque aussitôt, la barque, obéissant à la vitesse acquise, passa rapidement devant nous, en heurtant le bord avec violence, tandis que la chaîne de remorquage, abandonnée à elle-même, balayait le pont du vapeur, emportait les étais de notre cheminée, et jetait parmi nous une inexprimable confusion. Les désœuvrés qui se trouvent sur le pont, en pareille occurrence, courent un danger sérieux : la corde pourrait leur briser un membre, si elle ne les tuait sur place. Dans un des précédents voyages du *Samson*, un homme avait été ainsi enlevé par dessus le bord et il s'était noyé. Au moment où le vapeur avait touché terre, l'équipage de la barque aurait dû jeter l'ancre. Heureusement, une halte de trois heures fut la seule conséquence fâcheuse de cet accident.

Ce nous fut une occasion de nous éclairer au sujet des *pericartes*, mot que je n'avais jamais entendu prononcer avant d'apprendre à mes dépens sa signification. Durant les trois semaines suivantes, les *pericartes* furent l'objet

exclusif de nos conversations, et ils mirent plus d'une fois à l'épreuve notre patience et notre philosophie. De tous les fleuves de l'Europe, je crois qu'il n'y en a pas un dont la navigation soit aussi difficile que celle du Volga. Le lit du fleuve est formé de sables mouvants, qui se déplacent sans cesse, et son cours tortueux a rarement beaucoup de profondeur. Les bas-fonds du Volga ont reçu le nom de *pericartes*, et il ne se passe pas une journée où, tantôt les barques, tantôt le remorqueur, viennent se heurter contre ces écueils. Les passes les plus dangereuses du fleuve se trouvent principalement au-dessous de Nijni, et on y voit d'ordinaire un certain nombre de barques enterrées dans le sable, sans qu'on puisse espérer de les en tirer jamais.

Notre navire était à peine à flot qu'il jeta l'ancre une seconde fois, et attendit son mécanicien. Tandis que je suivais du regard, en rêvant, les rives du fleuve que nous pouvions craindre de ne jamais parcourir, je fus distrait de mes pensées par une nouvelle secousse. C'était un bateau qui avait couru sur nous, défoncé dans le choc les tonneaux qu'il portait et failli briser notre gouvernail. Les chaînes en furent violemment agitées, et, comme je me tenais à quelques pas, j'eus la jambe prise et pressée contre le bord. Je fis ainsi l'épreuve des risques qu'entraînent les *pericartes*. Par bonheur, les boutons de ma bottine me garantirent, et ils payèrent pour mon pied, qui se tira de là sain et sauf, non sans avoir reçu un sévère avertissement. La barque avait souffert plus que nous, et tous les bras durent être employés à boucher avec des étoupes la blessure qu'elle avait reçue au flanc. A la fin de la journée, nous avions fait à peine quatorze verstes; nous

mouillâmes pour la nuit, car le Volga oppose tant d'obstacles à la navigation qu'on ne peut songer à marcher même pendant le crépuscule.

Et pourtant plus de trente bateaux à vapeur font sur le Volga un service régulier. Les compagnies les plus importantes qui ont entrepris ce service sont : la Compagnie de la navigation à vapeur du Volga, dont les directeurs et les principaux actionnaires sont Anglais, et la Compagnie du Mercure, qui est exclusivement dirigée par des Russes, ou plutôt qui n'est pas dirigée du tout.

Toute opération commerciale en Russie vient échouer devant la difficulté de réunir des employés honnêtes gens. C'est, chez les Russes, une habitude tellement invétérée de puiser à pleines mains dans la caisse du gouvernement, qu'ils ne sauraient s'en défendre quand il s'agit des poches des particuliers. Ni le rang, ni la position sociale ne sont en Russie des garanties de probité. Plus le fonctionnaire a de responsabilité, plus il lui est facile de se livrer impunément au péculat. La Compagnie à vapeur du Volga offre un exemple intéressant de ces déprédations. Lorsque les affaires de la Compagnie étaient dirigées par des agents russes demeurant à Nijni, les opérations se soldaient chaque année par un déficit important, et malgré les espérances qu'avaient conçues les spéculateurs au début de l'entreprise, il devenait évident qu'à moins d'un changement complet dans l'administration, la respectable Compagnie ferait banqueroute avant peu. Quelques Anglais furent alors délégués à Nijni et chargés d'une enquête sur un état de choses si peu satisfaisant Ces messieurs n'eurent pas de peine à découvrir que les agents russes pratiquaient le vol en grand : on eût dit qu'ils l'avaient érigé en sys-

tème. Parmi les combinaisons ingénieuses auxquelles ces estimables personnages avaient recours pour s'approprier les fonds de la Compagnie, il y en avait un fort usité : les marchands, les capitaines de remorqueurs et les employés de Nijni s'entendaient pour retarder, au delà des délais convenus, le transport des cargaisons, et ces dignes associés se partageaient l'amende à laquelle se trouvait condamnée la Compagnie. Du reste, depuis qu'elle est dirigée par des Anglais, la Compagnie commence à réparer les pertes qui avaient été la conséquence des dilapidations des employés russes.

Pendant les mois de mai et de juin, un service est organisé entre Astrakhan et Rhybinski, au delà de Yaroslaf. Les marchandises peuvent alors être transportées par eau à Saint-Pétersbourg, ou dirigées par le chemin de fer, soit sur cette cité, soit sur Moscou. La navigation du Volga est interrompue en général vers la fin du mois d'octobre, et, durant l'hiver, tout le fleuve, jusqu'à la mer Caspienne, est couvert de glaces. Dans l'intervalle d'une campagne à l'autre, les bateaux demeurent à Kriusky, près de Simbirsk, ou en d'autres lieux convenables.

La compagnie du Volga possède douze ou quinze vapeurs, qui sont employés comme remorqueurs. Aucun de ces navires ne tire plus de cinq pieds d'eau. Le *Samson*, sur lequel nous étions montés, était construit selon toutes les règles de l'art. Nous avions une *comfortable* cabine, qui mesurait vingt pieds de long sur douze de large. En somme, le seul point qui laissât quelque chose à désirer était la question des provisions. Il fallait, autant que possible, acheter ces provisions avant le départ, car les stations offraient peu de ressources. Cependant, avec un

peu de judiciaire dans notre économie domestique, nous parvînmes à nous tirer fort bien d'affaire. D'ailleurs nous n'étions pas arrivés au Volga sans nous être quelque peu familiarisés avec le régime russe.

Le lendemain matin, nous atteignîmes la seconde barque, que nous devions remorquer. Elle portait soixante ou soixante-dix marchands et voyageurs, qui revenaient de la foire; ils occupaient sur le pont un grand nombre de cabines bâties tout exprès pour leur usage. Traînant à notre suite ces deux embarrassants compagnons, nous poursuivîmes notre route sous un soleil plus brillant et des auspices plus favorables que la veille, à notre départ de Nijni. Les premiers incidents du voyage nous avaient préoccupés à tel point, que je n'avais même pas pris le temps de faire quelques observations sur la compagnie avec laquelle nous devions passer les deux ou trois semaines suivantes. Le capitaine était Hollandais; son cœur chaud, son excellente nature, formaient un heureux contraste avec les rustres dont il était entouré. Il avait pour second une sorte de lieutenant bavard, qui se vantait sans cesse d'être allé au Kamstchatka, et ne tarissait pas sur l'Amérique russe du Nord. Le capitaine nous donna malicieusement à entendre que les voyages de cet intrépide marin s'étaient bornés à deux excursions dans la Méditerranée et dans la Baltique. Puis venaient quatre robustes pilotes, avec de grandes barbes rouges, des bonnets garnis de fourrures et des jaquettes en peaux de mouton; enfin, les hommes de l'équipage, en vrai costume de moujiks. Leurs chemises rouges flottaient, contrairement à l'usage, par-dessus de larges culottes, qui disparaissaient dans de grandes bottes fortes. Une vieille femme

ratatinée, espèce de gouvernante au service du capitaine, faisait la cuisine des passagers, et complétait le personnel du *Samson*.

La rive droite du fleuve, à l'exception des quelques milles qui précèdent Vasil-Soursk, est formée par deux montagnes dont la hauteur varie de cent à trois cents pieds. En certains endroits, ces bords escarpés et dentelés de ravins semblent presque surplomber le fleuve. Le plus souvent, la rive s'élève comme par une pente insensible, et s'étage de mamelons que couronnent des arbres verdoyants. Parfois aussi, le regard découvre des groupes de cabanes épars et quelque humble église de village. La rive gauche du Volga n'a pas cet intérêt pour le touriste. Ce sont des plaines dépouillées qui se dérobent à l'infini, et dont la monotonie fatigue le regard. La largeur du fleuve est de un à deux milles, et le courant, de temps à autre, vous emporte avec une rapidité extrême. A près de dix-neuf verstes de Nijni, et presque sur le bord de l'eau, s'élève, à l'ombre d'arbres magnifiques, le monastère de Mackarief, d'un aspect imposant et sévère. Les hautes murailles de cette retraite, flanquées de quatre tours, enferment dans leur enceinte deux églises et d'autres constructions de moindre importance. C'est dans la ville de Mackarief, à quelque distance du monastère, que se tenait autrefois la grande foire qui depuis a été transférée à Nijni.

Sur la rive opposée, un grand village est assis à mi-côte d'une montagne escarpée. De longues rampes d'escaliers en bois descendent des maisons jusqu'au bord du fleuve, où sont attachés un grand nombre de bateaux. A la cime du mont, on voit, parmi les autres arbres, briller

les troncs des bouleaux, dont l'écorce blanchâtre produit un effet singulier qui ajoute au charme du paysage.

Quelques verstes au delà de Mackarief, nous arrivâmes à la première station, où nous devions renouveler notre provision de bois. Le bateau fut amarré sous un escarpement de la rive, où des souches de bouleau empilées s'élevaient en pyramide. L'opération du chargement dure d'ordinaire six ou sept heures. Si la poussière de charbon est insupportable, le bruit qui accompagne l'embarquement du bois ne l'est pas moins. Ces chargements se renouvellent d'ailleurs à des intervalles si rapprochés qu'ils sont, pour la marche du bateau, une cause de retards aussi sérieuse que les *pericartes*. Tous les deux jours, on empilait du bois dans notre cabine, sur le pont, sous l'escalier ; il n'y avait pas de recoin qui ne fût utilisé, et pourtant, au bout de quarante-huit heures, cette énorme provision avait disparu avec une rapidité merveilleuse.

A un verste du rivage, ou à peu près, se trouve, caché au milieu d'un bois de pins, le petit village de Maza. Notre soudaine apparition excita la plus grande surprise parmi les habitants primitifs de cette bourgade, et incontinent nous vîmes un essaim de jeunes filles s'armer de longues perches pour porter à bord leurs charges de bois. En traversant la petite rue de Maza, je pus observer de près le mode de construction des huttes de bois que j'avais si fréquemment remarquées sur la route. Les paysans garnissent de mousse les interstices des troncs, ce qui, tout en ajoutant au *comfort* de la demeure, lui donne un air rustique et inachevé qui forme un bizarre contraste avec les sculptures recherchées de l'entablement. L'aspect

de ces demeures ne laisse pas de se rapprocher de celui des chalets du Tyrol. L'une d'elles, qu'à sa décoration je pris pour la résidence du chef du village, ou *starista*, pouvait, sans désavantage, soutenir la comparaison avec la pittoresque habitation d'André Hofer.

Nos albums sous le bras, nous traversâmes le village, à l'extrémité duquel une vue délicieuse nous attendait. Le paysage n'eût rien laissé à désirer si quelque filet d'eau avait serpenté dans la verdure. Le Volga devait épandre à l'horizon ses nappes liquides. Mais nous n'apercevions aucun monticule, aucun arbre même qui pût nous servir de belvédère. Une maison qui se trouvait près de là parut pourtant répondre à nos désirs. Nous prîmes le parti de l'escalader, et nous grimpâmes à l'étourdie sur son toit de chaume, au risque de passer au travers et de faire irruption dans l'étable. Nos peines furent bien récompensées par la vue du Volga, dont les ondes scintillantes décrivaient au loin une courbe gracieuse.

Tandis que nous crayonnions ainsi perchés sur le toit de la cabane, un concours de voix vint distraire mon attention. Nous aperçûmes à nos pieds un groupe de paysans qui nous contemplaient avec stupéfaction et se demandaient sans doute d'où avaient pu tomber, à quelle mystérieuse occupation se livraient ces deux êtres à face humaine, attifés de costumes inconnus, sans peaux de mouton comme sans barbe. L'un d'eux, plus hardi que ses compagnons, se hasarda à nous adresser la parole. Nous comprîmes, à la déférence de son maintien, qu'il nous prenait au moins, avec nos vestes de chasse, pour de purs esprits, descendus de quelque monde meilleur pour visiter de pauvres serfs opprimés. Comment répondre à son inintelli-

gible question? En vain indiquions-nous la direction du fleuve en prononçant le mot *Volga*, le seul qui pût être commun entre nous. Ces braves gens ne paraissaient pas nous entendre, et après quelques autres interpellations aussi infructueuses que la première, ils se consultèrent un moment, puis finirent par se disperser, avec l'intime conviction, sans doute, que nous étions sortis du sein des flots ou descendus de la région des nuages pour voir ce qui se passait à Maza. Nous restâmes libres d'interpréter à notre gré leur tolérance. Était-elle inspirée par la superstition ou par cette patience habituelle aux peuples esclaves? Il est certain que dans tout autre pays notre sans-gêne nous eût attiré un plus sévère accueil.

En retournant au vapeur, nous trouvâmes une espèce de bécassine particulière à ces climats et qui se montre seulement pendant un mois, en automne, lorsque les gelées ne surviennent pas trop tôt. Il faisait une délicieuse soirée. Devant nous, sur une étendue de dix milles, le Volga déroulait ses anneaux; les rayons du soleil couchant faisaient étinceler les flots, coloraient de teintes rosées les blanches voiles de deux ou trois barques et embrasaient à l'horizon les pentes abruptes et les coteaux boisés de l'autre rive. Le chant mélodieux des bateliers, les bruits cadencés de leurs pas et de leurs manœuvres s'élevaient au-dessus des eaux et parvenaient jusqu'à nous. Parfois aussi retentissaient dans l'air par les éclats de rire perçants des jeunes filles qui, les jambes nues, portaient le bois au vapeur. La bruyante gaieté de ce gracieux essaim disait assez que ces enfants n'avaient pas conscience de l'état de servitude qui courbe leurs jeunes fronts, tandis que le chant monotone des bateliers semblait l'écho

des tristes pensées qui gonflaient leurs cœurs. C'était comme la plainte des opprimés.

A suivre les mouvements presque insensibles des barques, on eût douté qu'elles pussent jamais arriver à leur destination. Avec les longueurs d'un semblable voyage et le nombre d'hommes qu'il exige, il est à peine croyable que les commissionnaires parviennent à tirer quelques bénéfices du transport des céréales. Voici les renseignements que j'ai recueillis à ce sujet. Ces bateaux portaient du froment de Samara à Rhybinski, et le trajet entre ces deux villes, dans les circonstances les plus favorables, ne demande pas moins de deux mois. La saison est alors beaucoup trop avancée pour permettre d'aller plus loin ; le blé reste donc emmagasiné à Rhybinski jusqu'au printemps. Aussitôt que la navigation est ouverte, le blé est réembarqué, et il arrive d'ordinaire à Saint-Pétersbourg vers la fin de l'été. Quelquefois un hiver précoce, des vents contraires retiennent les bateaux pendant toute la saison, de sorte que le blé est vieux de deux ans quand il arrive à sa destination. Un grand *rechievah*, — c'est le nom de ces bateaux, — contient vingt mille *poods*, ou près de trois cent vingt tonneaux. L'équipage est dans la proportion de quatre hommes par millier de *poods*. Il ne faut donc pas moins de quatre-vingts mariniers sur un *rechievah*. La paye de chaque homme est de dix roubles ou trente-trois shillings et six pence par mois. Aussi le *pood* de blé ne coûte-t-il à Samara que trente-cinq *copeks*, tandis que son prix s'élève jusqu'à soixante copeks à Saint-Pétersbourg.

Quelquefois, à bord des *rechievahs*, l'équipage est remplacé par des chevaux ; sept ou huit barques sont alors amarrées, l'une après l'autre, à l'immense bateau qui porte

les chevaux, et cette longue file d'embarcations poursuit sa route sur le fleuve, semblable à un gigantesque monstre marin. Sur le pont du *rechievah* qui donne l'impulsion au convoi, une sorte de hangar couvert abrite de cent à cent cinquante chevaux. On voit ces pauvres bêtes circuler sans cesse autour du grand cabestan propulseur, comme dans une aire à battre le blé. Il n'y a pas moins d'hommes que de chevaux sur cette maison flottante, et des canots éclairent continuellement la route en sondant le lit du fleuve. Avec ce procédé aussi compliqué qu'incommode, on ne fait pas plus de quinze à vingt verstes par jour, et le voyage de Rhybinski dure environ six mois. La quantité de blé que portent ces espèces de trains de bateaux, peut être estimée à trois cent mille *poods*, ou à quatre mille sept cents tonneaux. Nous calculâmes un jour que la longueur du train était au moins d'un demi-mille. On se formera une idée de la grandeur de ces embarcations par celle de notre barque qui avait trois cent vingt pieds de long, et qui pouvait contenir deux cents passagers. Ajoutons que les navires destinés aux voyageurs, ou les *paschaliks*, comme on les appelle, ne ressemblent en rien aux *rechievahs*.

Nous traversâmes le théâtre d'une catastrophe récemment arrivée à un de ces convois et dans laquelle quatre barques et tous les chevaux avaient été brûlés. Il est hors de doute que ce système barbare de machines à chevaux ne pourra plus faire longtemps concurrence à la vapeur. Avec une minime augmentation de fret, un steamer peut, en vingt-trois jours, transporter à Rhybinski deux cent mille *poods* de blé qui arriveront trois semaines après à Saint-Pétersbourg.

En touriste indifférent aux affaires, j'aimais ces *rechievahs* à la poupe triangulaire et curieusement sculptée, avec leur tillac spacieux qui se projetait comme une estrade de chaque côté de l'avant, et sur lequel s'élevait une sorte de piédestal en bois peint, parfois décoré de drapeaux. A six ou huit pieds au-dessus du tillac, un mannequin botté et couvert d'une peau de mouton semblait, de cette hauteur, diriger la marche des bateaux et empiéter ainsi sur les attributions de la paire d'yeux énormes que l'on peint d'ordinaire sur l'avant et qui peut-être, en vérité, ne rendent pas moins de services que les gens du bord. Une grande voile carrée et quatre-vingts bateliers étaient les forces qui donnaient l'impulsion au beau *rechievah* que je visitai à Maza.

Le temps continuait à être beau, et la scène que nous traversions ne manquait ni de variété ni de grandeur. Si, dans quelques passages, les rives moins accidentées paraissaient monotones, les *pericartes* venaient donner un intérêt d'un autre genre à notre voyage. L'anxiété s'accroît à mesure que notre long et pesant convoi s'approche de ces bas-fonds. Deux hommes, avec de grandes perches qu'ils manient en cadence, sont incessamment occupés à sonder le fleuve. De temps à autre, des mots sacramentels parviennent jusqu'à nous. *Piatt polovinai!* (cinq et demi), *schiest!* (six), s'écrient les bateliers. Sur-le-champ le capitaine saisit un porte-voix presque aussi grand que lui, et il donne le mot d'ordre à chacune des barques à bord desquelles tout le monde paraît manœuvrer avec ardeur. Cependant cet avis tutélaire ne parvient pas sans doute à la plus grande barque : elle abandonne le droit chemin et s'ensable tout à coup. A bord du vapeur la confusion est

inexprimable. La chaîne de remorquage glisse sur le pont en grinçant et manque de renverser les hommes d'équipage. Le navire marche par soubresauts, s'arrête, monte, s'arrête encore, et permet au pilote de l'amarrer solidement.

A tout ce tumulte succède un calme parfait. La barque qui n'est pas ensablée abandonne sa compagne à son sort et se livre tranquillement aux flots. Nous passons une heure à réfléchir sur la situation, puis nous allons mouiller juste au-dessus de la barque en détresse. Le capitaine se rend à bord. Une autre heure se passe à contempler le bâtiment qui s'enfonce de plus en plus. Alors commence une série de manœuvres qui, après huit ou dix heures d'efforts infructueux, finissent par tirer la barque d'affaire. Nous rejoignons la seconde qui a continué à marcher à la grâce de Dieu, et reprenons notre route jusqu'au prochain *pericarte*, où la même scène se reproduit, sauf quelques variantes. Une fois la chaîne de remorquage se rompit, et, venant frapper sur le tillac la fenêtre de notre cabine, elle fit voler le verre en éclats. Je venais heureusement de quitter une chaise placée près de là, mais mon ami fut légèrement blessé.

Le soir du quatrième jour, après notre départ de Nijni, — nous avions éprouvé un retard de huit heures sur un *pericarte*, — nous arrivâmes à notre seconde station de bois. La rive du fleuve était basse et marécageuse ; le froid piquant de la nuit se faisait sentir : nous jugeâmes à propos de rester dans notre cabine, grommelant à chacun des coups qui résonnaient au-dessus de nos têtes, tandis qu'on déchargeait le bois sur le pont. Il était inutile de songer à dormir. En désespoir de cause,

j'abandonnai la cabine, et je ne tardai pas à me féliciter du désagrément qui m'avait amené sur le pont pour y être témoin d'une scène des plus singulières. Étais-je éveillé? Naviguions-nous sur le Volga, au centre de la Russie? J'en doutai quelques instants.

Des hommes et des femmes, dont les traits et le costume différaient complétement de tout ce que j'avais vu jusque-là dans le pays, travaillaient à porter du bois à bord. Eût-il touché quelque anneau magique, le capitaine n'aurait pas évoqué des régions inférieures des esclaves plus authentiques. Aux bords du Tigre, la scène nous eût paru naturelle. Mais, d'où ces êtres humains pouvaient-ils sortir, sur cette plage désolée du Volga? C'était pour nous une véritable énigme. L'habillement des hommes, en tout pareil à celui des femmes, se composait d'une sorte de tunique blanche, serrée au cou et aux poignets, et tombant jusqu'aux genoux. Les uns et les autres avaient les jambes emmaillotées de drap de feutre de couleur noire, et les pieds chaussés de souliers faits d'écorces d'arbres tressées. Les hommes portaient de grands chapeaux noirs, évasés aux deux extrémités, et qui ressemblaient à nos sabliers. Les touffes noires de la chevelure des femmes tombaient sur leurs épaules en écheveaux inextricables, ou pendaient derrière la tête, réunies en une seule tresse, au milieu de laquelle scintillaient des monnaies d'or. Une sorte de grand plastron d'argent, formé de semblables pièces de monnaie, de huit pouces de long et de six de large, recouvrait leur poitrine. Une demi-douzaine de vastes brasiers de souches de bouleaux éclairaient de leurs feux ces costumes bizarres et les figures basanées de ces créatures, tandis qu'elles al-

laient et venaient rapidement avec leurs charges de bois.

Les Tchouvasses, c'est le nom de la tribu à laquelle appartenaient ces êtres étranges, sont, nous a-t-on dit, un mélange des races mongole et finnoise; et leur type, à coup sûr, accuse la réunion singulière de ces deux natures si différentes. Pour moi, je croirais volontiers que le sang tartare prédomine parmi les Tchouvasses, car je n'ai retrouvé chez aucun d'eux les cheveux blonds et les yeux bleus des Finlandais. On assure toutefois qu'il existe quelques mots finnois dans leur langage. Il m'eût été difficile d'obtenir des informations un peu précises sur l'état présent de cette tribu ; mais voici ce que raconte de son passé John Bell d'Atermony : « Il y a, chez les Tchouvasses, une tradition d'après laquelle ils possédaient jadis un livre de religion. Mais comme personne ne pouvait le lire, une vache vint et l'avala. Aussi professent-ils une grande vénération pour le taureau. On ignore d'où ils viennent; mais leur complexion laisse supposer qu'ils sont originaires de l'Asie. L'agriculture les fait vivre; leur caractère paraît inoffensif. A la chasse, ils offrent toujours leur première capture en sacrifice à quelque divinité. Des esprits curieux de rapprochements ont conclu de cette pratique que les Tchouvasses devaient descendre des dix tribus juives chassées de leur pays par Salmanazar. Je donne cela comme une simple conjecture, que tous les lecteurs sont libres d'accepter ou de rejeter, selon leur plaisir. »

J'ai eu depuis d'autres renseignements sur quelques-unes des croyances et des cérémonies religieuses de ces tribus. Quand un Tchouvasse désire se marier, il charge un ami de marchander une femme. On peut en rencon-

trer de tous les prix, depuis cinquante jusqu'à deux cent cinquante roubles ; mais la plupart d'entre elles apportent une dot presque égale au prix d'achat. Lorsque la fiancée est conduite à la maison de son mari, elle reste quelque temps cachée derrière une cloison ; puis elle se montre enfin, et, d'une démarche grave et modeste, elle fait trois fois le tour de l'assistance. Au dernier tour, le mari enlève son voile et la salue. De ce moment, elle est devenue sa femme et reçoit le bonnet, signe distinctif de sa condition. Quand arrive l'heure de se rendre à la couche nuptiale, elle doit tirer les bottes de son mari, et c'est ainsi que commence sa servitude.

Les Tchouvasses n'ont pas d'idoles. Thor est le nom qu'ils donnent à l'Être suprême, et Thor-Amysch, la mère des dieux, est sa femme. Leurs prêtres s'appellent Zemmas. Ils se rapprochent beaucoup, par leurs mœurs et par leurs coutumes, des Scheremisses, autre tribu d'origine à la fois finnoise et tartare, qui habite la même partie de la Russie. Ces derniers se distinguent des Tchouvasses par les noms de leurs divinités, mais ils semblent s'accorder ensemble pour croire à l'existence d'un père et d'une mère des dieux, ainsi que d'un diable, auquel ils donnent le nom arabe de *Chaitan.* A côté des Scheremisses sont les tribus Mordvin et Votiak, toutes plus ou moins alliées entre elles, mais différant beaucoup toutefois par le langage et par la religion. A l'époque où ces tribus étaient soumises aux Tartares, elles étaient nomades ; mais, depuis leur incorporation à la Russie, elles ont abandonné leurs habitudes errantes pour vivre en paix dans le gouvernement de Kazan.

Je regrettai à peine de n'avoir entrevu les Tchouvasses

qu'au milieu de la nuit. Si je les avais observés établis dans un village comme de simples mortels, et partageant le sort commun de l'humanité, ils eussent sans doute beaucoup perdu, à mes yeux, de leur étrangeté. Je désirais vivement obtenir un de ces singuliers plastrons que portaient les femmes; mais la tentative que je fis d'en examiner un de près effaroucha tellement la belle jeune fille dont il ornait le sein, que je dus renoncer à l'espoir de voir mon ambition couronnée de succès. Je n'emportai de cette scène au clair de lune qu'un vivant souvenir, qui, depuis, m'a souvent visité.

CHAPITRE IV

Abords de Kazan. — Voyage en téléga. — Premières impressions. — Rues silencieuses. — Vue de Kazan au lever du soleil. — Déception. — Tristesse des villes russes. — Chevaux magnifiques. — Village tartare. — Origine des Tartares de Kazan : leur histoire. — La pêche du sterlet. — Navigation fluviale.

Nous étions entrés dans le royaume tartare de Kazan. La Sura, petite rivière qui vient du sud se jeter dans le Volga, était dans le principe la frontière orientale de l'empire russe, et maintenant elle sépare la province de Kazan de celle de Nijni-Novgorod. Au confluent des deux rivières, s'élève, dans un site pittoresque, la ville de Vasil-Soursk, où l'on voit encore, dit-on, les ruines d'une forteresse érigée par le célèbre prince Ivan Vasiley, débris qui rappellent aux Tartares leur ancienne indépendance. A mesure que nous approchions de Kazan, les bords du fleuve devenaient moins boisés; les pentes des collines

s'adoucissaient de plus en plus et nous paraissaient richement cultivées. Les villages se succédaient plus fréquemment. La vie reparaissait au milieu de ces vastes solitudes. Après tout, notre voyage était heureux. Nous fûmes, une fois encore, retenus pendant neuf heures sur un *pericarte;* mais la beauté du Volga, que nous admirâmes à loisir, nous fit oublier ce contre-temps. On eût dit que cette vaste nappe d'eau était un lac, si les vagues moutonneuses qui venaient bouillonner autour du *Samson* n'avaient décelé le courant. L'eau du Volga paraît bourbeuse, mais l'apparence la calomnie : nous la trouvions limpide et délicieuse. Les derniers jours avaient été chauds; seules, les nuits et les matinées présentaient de grandes variations de température. Avant déjeuner, le thermomètre descendait souvent dans notre cabine à 52°, et à midi il remontait à 72°.

Nous étions à vingt-cinq verstes (vingt milles) de Kazan, lorsqu'un doute parut s'élever dans l'esprit du capitaine sur l'utilité qu'il y aurait à s'y arrêter. Je commençais à craindre de ne pouvoir le décider à nous permettre une visite de quelques heures à cette intéressante cité, quand un *pericarte* ami vint terminer le débat; le capitaine nous donna son canot de la meilleure grâce du monde, et nous pûmes profiter d'un vent favorable et des dernières heures d'un beau jour. Tandis que le *Samson* faisait des efforts désespérés pour remorquer ses barques, nous glissâmes rapidement sur le Volga, en laissant bien loin derrière nous de magnifiques rechievahs et de lourdes machines à chevaux. Nous voguions tantôt à l'ombre des fourrés du bord et des beaux arbres qui inclinaient leurs cimes vers le fleuve; tantôt nous rasions légèrement quelque îlot sa-

blonneux. Nos matelots égayaient la route par les refrains cadencés de leurs ballades.

La ville de Kazan, qui, à distance, semble bâtie sur le bord même du Volga, en est éloignée en réalité de sept verstes. Toutefois le fleuve la visite chaque année, et les plaines qui l'entourent sont inondées pendant des mois entiers. Aussi ne parvient-on à Kazan que par d'étroits sentiers qui courent entre des marais et des fondrières; et les conducteurs de droskies, qui sont leurs propres ingénieurs, n'hésitent pas, il faut le dire, à se tracer la route la plus impraticable.

En arrivant aux quelques huttes qui servent de port d'été, nous ne trouvâmes d'autres véhicules que les télégas ou charrettes du pays. C'est, à coup sûr, le mode de transport le plus primitif, car il consiste simplement en un cadre fait avec des troncs d'arbre et placé sur quatre roues. Le contre-maître monta avec nous dans un de ces télégas; nos jambes pendaient de côté et d'autre; nous comptions, en cas d'événement, nous cramponner les uns aux autres. Rien n'égale le téléga pour l'exercice violent auquel il vous condamne. Vous partez; quelques tapes sur l'épaule stimulent votre conducteur. Les cahots se multiplient. Vous allez par sauts et par bonds. Partout où le cheval s'engage, le téléga doit le suivre, et il s'en tire le plus souvent; mais vous arrivez au but de votre course harassé, moulu, brisé jusqu'aux os.

Un peu avant d'entrer dans la ville, nous traversâmes une pièce de terre dont la surface plus unie et plus ferme me permit de donner un peu d'attention au paysage. La scène était réellement digne de toute notre admiration.

Kazan est gracieusement assise sur une éminence, au

5

milieu d'une vaste plaine. Ses toits colorés s'étagent jusqu'aux murailles du Kremlin, qui couronne la colline. Des dômes, de hautes flèches, apparaissent de tous côtés, et montrent la grandeur de cette cité jadis fameuse. De toutes les villes que j'ai visitées en Russie, Kazan est celle qui présente l'aspect le plus imposant. Elle semble l'emporter sur Moscou par le graud nombre de ses constructions pittoresques et tout à fait nationales. La nuit tombait au moment où nous entrâmes dans les rues larges et désertes de Kazan. Nous nous rendîmes au principal hôtel, et nous y arrêtâmes deux chambres, puis nous sortîmes pour explorer la ville, autant qu'il était possible aux lumières. Si nous avions mieux connu la civilisation russe, nous nous serions sans doute épargné cette peine; mais je supposais innocemment que, dans une ville de cinquante mille âmes, les rues devaient être éclairées. Il n'en était rien cependant. Nous parcourûmes dans toute sa longueur l'artère principale sans découvrir, je ne dirai pas un réverbère, mais une lueur à une fenêtre. On eût pu croire que la ville était abandonnée. Trois ou quatre passants, un ou deux droskies, donnaient seuls signe de vie au milieu du silence, et ils semblaient se hâter sournoisement vers leurs demeures, comme s'il eût été honteux de se trouver dans la rue après le crépuscule. Nous dûmes suivre cet exemple à notre grand regret, et regagner notre auberge, dont le sombre aspect répondait parfaitement à la tristesse de la ville. Bien que nous fussions descendus dans le principal hôtel de Kazan, les draps s'y trouvaient un luxe inconnu, et je m'estimai trop heureux de pouvoir m'étendre sur un cadre de bois, retraite ordinaire de millions d'insectes incommodes. Le prix de ce

lit de camp et de la chambre puante qu'il remplissait ne s'élevait pas à moins d'un rouble, trois shillings et quatre pence!

Nous étions résolus à ne pas quitter Kazan sans l'avoir explorée; et, comme le capitaine nous avait invités à nous trouver sur le pont le lendemain de bonne heure, nous fûmes debout avant le jour, et nous nous dirigions vers le Kremlin à quatre heures du matin. Nous passâmes devant un grand nombre de maisons qui avaient été récemment incendiées. De tous les côtés la ville portait les traces du feu. Le *Kazansky*, ou la rue principale, traverse, dans toute son étendue, le sommet de la colline sur laquelle Kazan est assise, et, à l'angle de chacune des rues transversales, nous pûmes jouir d'une vue différente de la ville. Après avoir suivi le Kazansky dans toute sa longueur, remarqué les belles constructions qui le décorent, et traversé la colonnade du grand bazar ou *Gastinni-Dvor*, nous atteignîmes le Kremlin, et, de la terrasse qui s'étend devant la maison du gouverneur, la plus belle perspective s'offrit à nos regards. Dans la direction du nord, nous apercevions une vaste étendue de pays, semée de villages, de flèches d'église, et, en même temps, nous dominions un panorama de la ville qui ne démentait en rien mes impressions de la soirée précédente. Au midi, les bords escarpés du Volga limitaient l'horizon, et, sur les premiers plans, des villages tartares, avec leurs mosquées pittoresques, semblaient faire un appel à notre curiosité. Le soleil surgit très à propos du sein de la steppe pour achever la scène, et dorer de ses premiers rayons les dômes et les flèches, avant d'étendre jusqu'à nous sa bienfaisante influence.

Le Kremlin de Kazan renferme trois églises, surmontées, ainsi que d'ordinaire, de vastes coupoles et de clochers. Une des tours de cet édifice est ornée d'un curieux portail, qui, de la plaine, produit un bel effet; mais on dirait qu'elle n'a été bâtie que pour la décoration. Au total, le Kremlin de Kazan, dont l'extérieur promet des merveilles, mérite peu d'être visité. Son enceinte est encombrée d'un assemblage confus de constructions disparates qui appartiennent au gouvernement, et devraient être brûlées au plus tôt.

Quelques églises ont de belles façades, et je remarquai pour la première fois en Russie de nombreuses peintures à fresque sur les murs. A l'une des extrémités du Kazansky, se trouve une grande université, en face de laquelle s'étendent parallèlement des jardins qui, si les habitants se promenaient jamais, leur offriraient un lieu de rendez-vous agréable. Seulement, à en juger par les touffes de mauvaises herbes qui les ont envahis, ces jardins sont fort négligés. En effet, il n'y a pas de ville qui soit d'une tristesse plus solennelle, et, par conséquent, plus véritablement russe que Kazan. L'absence de mouvement et de vie, habituelle à toutes les grandes villes du pays, s'y fait remarquer plus péniblement qu'ailleurs. Malgré soi, on se sentait oppressé par ce silence lugubre des rues de Kazan, ne fût-ce que par sympathie pour les infortunés habitants. Le *comfort* paraissait en tout sacrifié à l'effet, et l'aspect désolé de l'intérieur de la cité formait un contraste étrange avec la magnificence de ses toitures aux éclatantes couleurs. Kazan était pour moi le premier chapitre d'une série de désappointements qui m'apprirent peu à peu à éviter ces villes aux séduisants

dehors, quand je désirais en garder un bon souvenir.

En Russie, il n'est rien qui soutienne l'examen, et la remarque est vraie pour toutes choses, pour une métropole comme pour un simple bureau de police. Dans les deux cas, un coup d'œil suffit, et jamais les premières impressions ne sont modifiées par un examen plus sérieux. Aucun renseignement, fût-il absurde, ne saurait faire question, et aucune assertion ne saurait mériter créance, même quand on vous dit que telle diligence mène à la ville prochaine, ou qu'il y a une auberge dans la rue voisine. Cette difficulté singulière de savoir le vrai en Russie est sans doute le fait des employés subalternes, pour lesquels la fourberie semble un devoir. Leur existence d'ailleurs dépend des gratifications que vous leur concédez pour leurs informations. Quel que soit le motif de ce parti pris de mensonge, il a pour résultat de laisser planer sur tout le plus profond secret. Sans cesse on voit percer chez les Russes le désir de vous faire croire le contraire de la vérité. C'est ainsi que, voyageur trop novice en Russie, j'ai été chercher à Kazan un premier désappointement.

Cependant, lorsque, sans songer à reconnaître l'état de la civilisation russe, on ne regarde les belles églises et les rues désertes de Kazan que comme un amas de mortier et de briques, on peut s'expliquer la tristesse qu'exhale cette ville russe. Les magasins, les boutiques, tout le mouvement du commerce, sont concentrés sur une seule place, *Gastinni-Dvor*, qui sert de marché. Si cette disposition est favorable aux transactions commerciales, elle ne contribue pas peu à la monotonie de Kazan. La rue principale, sans boutiques ni trottoirs, avec ses portes closes et

ses volets fermés contre les ardeurs du soleil, ne saurait avoir qu'un aspect assez mélancolique.

Néanmoins Kazan possède des avantages dont ne jouissent pas la plupart des autres villes de l'intérieur. Capitale d'un ancien royaume, cette cité n'est pas la création d'un *fiat* impérial, l'œuvre d'une fantaisie du gouvernement; elle s'appuie sur des fondations autrement solides et depuis longtemps établies; elle doit enfin son existence et sa prospérité à sa position sur la grande route de Moscou, de Nijni à la Sibérie. Kazan est ainsi devenue l'entrepôt des productions de cette partie reculée de l'empire. D'ailleurs, elle est aussi ville manufacturière. Ses habitants sont bien connus pour exceller dans la broderie des cuirs, et leurs produits en ce genre sont recherchés dans toute l'Europe orientale. Kazan peut être regardée comme le type des villes russes, et je ne lui rendis une complète justice qu'après avoir visité quelques-unes des autres cités du Volga. La beauté des attelages qui traînaient les droskies, même les plus communs, nous rappela que les premiers maîtres de Kazan excellaient dans l'élève du cheval. Presque tous les *isvoschiks* ou conducteurs de droskies étaient Tartares, et il y avait plaisir à se précipiter, dans leurs fringants équipages, à travers les rues désertes. Les Kazanais sont très-fiers de leur pavage en bois et très-décidés à y voir une preuve de leur civilisation; à coup sûr, c'est un luxe en comparaison des exécrables chaussées des villes russes.

Notre première épreuve de la route qui descend au port nous décida à nous confier à nos propres jambes, comme à un mode moins expéditif, mais plus sûr et plus agréable, d'arriver à notre but. D'ailleurs, nous ne pouvions

résister au désir d'esquisser en chemin un ou deux villages tartares; et l'air frais du matin nous invitait à la promenade. Nous rencontrions de temps à autre de jeunes filles tartares, à la taille élancée, au gracieux costume. Des châles, aux couleurs les plus vives, étaient enroulés sur leur tête, et leur voilaient en partie le visage. Les unes venaient de puiser de l'eau à la fontaine voisine ; les autres menaient leurs troupeaux au pâturage. En passant près de nous, ces jeunes filles, avec une coquetterie naïve, nous laissaient découvrir des charmes que leur coiffure semblait destinée à cacher, et nous étions surpris de voir combien elles l'emportaient en beauté sur les demoiselles du pays. Le costume oriental et le noble maintien des hommes contrastaient encore plus avec la pauvre et triste apparence des Russes, et nous ne pouvions nous empêcher de regretter la chute de cette vieille principauté d'Orient. Le touriste doit s'estimer heureux de rencontrer quelques exemplaires de la race vaincue, car lorsque le royaume de Kazan fut conquis par la Russie, les Tartares qui l'habitaient se dispersèrent et cherchèrent leur salut dans la fuite et l'exil. Ce ne fut que plus tard, lorsqu'une tranquille possession eût désarmé la haine des Russes, que les familles des vaincus revinrent en petit nombre aux lieux qui leur étaient chers, au berceau de leur enfance, à la tombe de leurs aïeux. Ces Tartares se sont répandus dans toute la contrée que l'on nomme aujourd'hui le gouvernement de Kazan, et qui est de beaucoup plus étendue que l'ancien royaume.

Au milieu d'un vallon, non loin du village, s'élevait une petite mosquée d'une architecture pittoresque, et telle que je n'en avais pas encore vu. A côté de la mosquée, un mo-

nastère grec, dont les blanches murailles couraient jusque sur les pentes de la colline, se montrait à travers le feuillage de quelques grands arbres. Deux ou trois autres églises, assez rapprochées, tout en ajoutant beaucoup au point de vue, paraissaient effacer l'humble édifice tartare; la religion des vainqueurs régnait en maîtresse en ce lieu. Au surplus, quoique mahométans, les Tartares kazanais ne nous parurent pas de très-fidèles adorateurs du prophète. La liberté avec laquelle leurs femmes exposent leurs visages scandaliserait à coup sûr de vrais musulmans.

J'aurais pu m'aventurer peut-être à entrer dans une des cabanes tartares, mais leur extérieur n'avait rien de tentant, et il me fut impossible de satisfaire ma curiosité en regardant par les fenêtres, car les vitres s'y trouvaient remplacées par du parchemin. Les Tartares de Kazan diffèrent à tous égards des tribus qui les environnent. Ils n'ont ni le nez plat, ni les grands yeux qui distinguent les Kirghis, les Kalmouks et les autres variétés de la race mongole, ni la chevelure blonde et la belle complexion des Slaves. Suivant Heberstein, les Russes pensent qu'ils sont d'origine moabite, et certes leurs traits classiques sembleraient indiquer qu'ils viennent du midi. Les renseignements que le célèbre diplomate a donnés sur ces races, nous apprennent que le roi Bathi, dans l'année 1237, défit complétement l'armée russe, tua le grand-duc Georges et imposa un tribut aux provinces de Vladimir et de Moscovie. Les successeurs de Bathi continuèrent à envahir périodiquement les contrées avoisinantes, et ce n'est guère que vers le milieu du quatorzième siècle que leurs armes rencontrèrent une résistance sérieuse. Non-

seulement alors, le fameux duc Ivan Vasiley secoua le joug tartare, mais, en 1352, il mit le siége devant la ville de Kazan. Il eut pour adversaire le roi Scheale, qui, à son tour, envahit les provinces russes. La puissance tartare ne fut complétement ruinée que lorsque Ivan le Terrible monta sur le trône. Vers le milieu du seizième siècle, ce grand royaume oriental fut, pour me servir d'une expression moderne, annexé à l'empire de Russie.

Nous nous étions attardés dans la campagne de Kazan et nous n'arrivâmes au port que pour voir les trois cheminées du *Samson* disparaître derrière une montagne. Nous nous installâmes dans notre petit esquif, au milieu de nos provisions de pain noir et de gigots de mouton, et nous nous mîmes à la poursuite du vapeur, par un bon vent, sur un courant rapide, avec l'espérance que quelque *pericarte* nous viendrait en aide. Naturellement le *Samson*, avec un bonheur inaccoutumé, échappa à tous les obstacles, et nous ne l'atteignîmes qu'après l'avoir suivi avec persévérance pendant cinq heures.

Pendant ce trajet, nous avions admiré à loisir les belles teintes que l'automne avait répandues sur les collines boisées du rivage, et les couleurs variées et éclatantes des taillis. En quelques endroits, les rives sont roides et escarpées ; des chênes nains, des buissons de rosiers sauvages croissent seuls çà et là, d'énormes blocs de grès sont dispersés sur le rivage, au pied de rochers pittoresques.

Je ne connais rien au-dessus de l'imposante beauté du Volga. On eût dit une mer intérieure, où la forte brise qui nous poussait vers le *Samson* soulevait de courtes lames. Nombre de petits bateaux, montés chacun par deux hommes, étaient mouillés sur le fleuve ; c'étaient les

embarcations des pêcheurs de sterlet. Ce délicat poisson, qui abonde dans les rivières du sud de la Russie, est des plus estimés et mérite sa réputation. Je trouvai que c'était le meilleur poisson d'eau douce que j'eusse encore mangé. On le pêche de la manière la plus simple, en le harponnant avec un crochet lorsqu'il vient se jouer autour du bouchon de la ligne.

Nous avions dépassé le Kama, qui, à cinquante verstes environ de Kazan, se jette dans le Volga, dont il est le plus important tributaire. Il y a peu de temps encore, de vastes radeaux de bois de pin flottaient seuls sur cette large rivière ; aujourd'hui d'alertes petits vapeurs, chargés tour à tour des produits de la Sibérie et de la Chine, font le service entre Perm, Nijni et Astrakhan. Le voyage de Kazan à Perm demande huit ou dix jours. Cette dernière ville est devenue pour Kazan une rivale redoutable : c'est un nouvel entrepôt des produits de l'Orient. Au surplus, sa proximité des mines d'or lui a donné de tout temps une certaine importance.

Il est à regretter que les compagnies de bateaux à vapeur soient exposées en Russie à de grands risques, et que leur formation rencontre des difficultés presque insurmontables. C'est ainsi qu'un pays où la navigation intérieure pourrait être des plus développées, se trouve privé des avantages qui seraient le fruit d'un régime plus éclairé. Sans doute des améliorations ont été introduites dans la navigation du Volga. J'ai entendu dire qu'un Anglais, qui fait le commerce de bateaux à vapeur à Nijni, en les expédiant jusqu'à cette ville par pièces détachées, en a fait lancer quatre dans l'été de 1851, et cinq l'année suivante, pour le compte d'une seule compagnie.

Lorsqu'on cherche Perm sur la carte, et que l'on songe qu'il y a un service régulier de vapeurs sur les rivières de cette province éloignée, on est obligé de reconnaître qu'il faudrait être fanatique de progrès comme les Américains pour exiger plus, et que la Russie mérite presque des éloges pour avoir obtenu ces premiers résultats.

CHAPITRE V

Un village misérable. — Serfs : leur dénûment intellectuel. — Système d'agriculture. — Haxthausen et le servage. — Vices du système. — L'*obrok*. — Rareté des villages. — Absence de toute population urbaine. — Malheurs qui en résultent. — Économie politique russe.

Le jour suivant, comme nous approchions des amas de souches de bouleau qui annoncent une station de bois, nous rencontrâmes un des bateaux de la Compagnie qui venait d'Astrakhan. Nous fûmes bientôt amarrés côte à côte, sous la rive sablonneuse, et les capitaines s'arrêtèrent pour causer grogs et *pericartes*, jusqu'à ce que notre arrivée fût connue des paysans qui devaient charger.

Dans l'intervalle nous allâmes explorer la rive, et nous ne tardâmes pas à rencontrer tous les habitants du plus prochain village qui se hâtaient vers le théâtre de l'action. C'était dans le pays un grand jour de fête ; la population en masse se porta vers les steamers, et nous en fûmes d'autant plus satisfaits, que la rapidité de notre chargement de bois dépendait des efforts de tous ces braves gens.

La campagne était unie et portait une riche terre d'al-

luvion. Je ne fus pas peu surpris de reçonnaitre qu'on en tirait quelques avantages. Le village, situé au bord d'un petit lac, à deux milles environ du fleuve, était aussi étrange et aussi sauvage que les habitants qui en sortaient. Il se réduisait à une grande place irrégulière, que regardaient les pignons des maisons, suivant la vraie mode russe. Tout accusait en ce lieu une pauvreté extraordinaire. Aux portes des cabanes stationnaient des télégas plus misérables que de coutume. Nulle sculpture ne distinguait la résidence du starista ; nulle église n'indiquait que les besoins de l'âme fussent plus satisfaits dans ce pauvre village que ceux du corps. Des enfants d'une malpropreté révoltante barbotaient dans l'eau fangeuse du lac. Ces petits malheureux paraissaient aussi abandonnés que les rares épis qui mûrissaient à la grâce de Dieu sur l'autre bord.

Au sein d'un pays qui se vante de ses récents progrès, nous rencontrions un grand et populeux village plongé pour toujours dans l'idolâtrie la plus profonde. Peut-être aussi est-ce un bonheur pour ces pauvres paysans d'avoir échappé à la domination de quelque prêtre dissolu. Mais, si l'impuissance du gouvernement à réprimer les désordres d'un clergé avili peut en quelque sorte amnistier son peu de souci de fonder des édifices consacrés au culte, il devrait du moins s'appliquer à développer, à l'aide de l'instruction séculière, la condition intellectuelle de la population, et à mettre ainsi les paysans en état d'acquérir par eux-mêmes ces connaissances, ces lumières, dont ils resteront sans doute toujours déshérités.

Le gouvernement russe paraît avoir, à cet égard, un point de vue différent. Toutes les écoles sont défendues,

excepté dans quelques grandes villes, et ce fâcheux régime doit sérieusement retarder le développement légitime des ressources du pays, qui dépend à un égal degré des éléments moraux et matériels. Ces rapports profonds, qui unissent le monde matériel au monde moral, nous apparurent bientôt avec évidence, lorsque, laissant les enfants des serfs barboter dans la boue et croupir dans l'état d'ignorance où ils doivent vivre et mourir, nous en vînmes à considérer l'état non moins déplorable des céréales et de l'agriculture. Notre attention fut appelée sur cet objet par des monceaux de fumier, qui, à deux pas de nous, servaient à former une digue élevée au milieu du lac. Il faut dire qu'en Russie le fumier n'est pas toujours aussi utilement employé. D'ordinaire, on le porte au Volga, et on l'abandonne au premier flot qui passe. A côté de ces riches engrais, des blés inclinaient tristement leurs tiges appauvries, comme pour se plaindre du sort qui les condamnait à végéter au milieu de ce pays barbare. Et pourtant ces moissons donnaient encore de meilleures espérances que les petits enfants. Elles croisaient sous l'influence d'un sol fertile, d'un été bienfaisant, tandis que l'enfant du serf est condamné à grandir sous le bon plaisir et les duretés d'un maître despotique.

En Russie, la grande étendue des terres arables a mis en usage le mode de culture par années alternées, et les récoltes sont d'une beauté que l'on ne saurait attendre que du sol le plus magnifique. Tout le travail de l'homme se réduit à sarcler légèrement la terre avant les semailles, et je ne connais pas de pays au monde où la nature fasse plus pour un peuple qui le mérite moins.

C'est une véritable bénédiction du ciel, car il n'est pas

de contrée où les paysans travaillent dans de plus mauvaises conditions, et où le travail soit moins encouragé.

Les Russes soutiennent énergiquement que le servage est favorable à l'amélioration de l'agriculture. Suivant moi, rien, au contraire, n'est plus propre à paralyser les classes inférieures, dans leurs efforts pour introduire en Russie des procédés de culture plus rationnels. Au fond, la théorie des Russes en l'honneur du servage se réduit à un seul argument. Ils prétendent que les progrès de l'agriculture exigent la concentration des grandes propriétés dans les mains d'une aristocratie qui, seule, possède la fortune nécessaire à l'exploitation des ressources agricoles du pays. Haxthausen dit à ce sujet[1] : « Si l'existence de ces grandes propriétés est absolument nécessaire aux progrès de l'agriculture et du bien-être national, il faut naturellement conclure que le servage ne peut pas être actuellement aboli. »

On s'explique difficilement que telle soit la conséquence naturelle de l'existence des grandes propriétés en Russie: si le salaire du journalier devait être prélevé sur les produits de la terre, le propriétaire se préoccuperait beaucoup plus, sans doute, d'une exploitation fructueuse. Il est certain, d'ailleurs, que le travail forcé est bien moins productif que le travail payé. Le système russe rend le seigneur et le serf également indifférents aux produits de la terre. Le serf réserve sa peine et ses efforts pour la portion du sol qui lui est concédée, et à laquelle il demande sa subsistance dans les rares moments dont le maître lui laisse

[1] Studien über die inneren Zustände des Volkslebens, und insbesondere über die ländlichen Einrichtungen Russlands.

la libre disposition. Trop souvent les exigences de ce dernier enlèvent au serf la possibilité de cultiver le sol qui lui est échu dans les répartitions. D'ailleurs, cette terre qu'il arrose de ses sueurs ne lui appartient pas ; il ne pourra pas la transmettre en héritage à ses enfants. Comment le serf porterait-il à son champ l'amour qu'inspire le sentiment de la propriété? Aussi terres du maître, terres de l'esclave sont, les unes et les autres, fort mal cultivées, et il en sera probablement ainsi jusqu'au jour où le servage disparaîtra sous le coup de la nécessité. Peut-être ces vices profonds se font-ils plus cruellement sentir dans les provinces fertiles du Volga que dans d'autres parties plus éloignées et plus inaccessibles de l'empire, où le paysan, assure-t-on, préfère payer sa redevance au seigneur avec son travail plutôt qu'avec son argent. Amasser quelque argent en ces pays est une tâche singlièrement difficile, et l'on n'y saurait attendre d'un sol ingrat même le prix du fermage.

Si les Russes cherchaient à expliquer la servitude qui règne dans tout l'empire par l'aridité, la position inaccessible et la faible population d'un certain nombre de leurs provinces, peut-être inspireraient-ils aux nations civilisées de l'Europe plus de pitié que d'indignation. Cependant, lorsqu'on voit, dans quelques-unes des plus riches provinces de la Russie, le pauvre succombant sous le poids du servage, et le servage dépeint comme une institution libérale et progressive, il paraît difficile de concilier ce régime odieux avec les idées du peuple anglais sur les conditions de la prospérité des États, et l'on se sent porté à accuser la noblesse russe de contraindre le gouvernement à différer une réforme qui serait décisive pour la

prospérité de l'empire. On dit que l'émancipation des serfs est un des plus grands désirs de l'empereur, et des mesures récentes ont montré que le gouvernement s'efforce de rendre plus tolérable la condition des serfs qui appartiennent aux seigneurs. Le sort des serfs de la couronne semble, en effet, moins misérable. Condamnés à payer annuellement une somme de quinze roubles par homme, ils n'ont à souffrir que des extorsions des receveurs des taxes, qui, d'ordinaire, doublent l'impôt à leur profit.

En certaines circonstances, le gouvernement requiert les services des paysans de la couronne, et comme rémunération, il leur délivre des mandats sur le trésor; mais ces mandats ne sont jamais acquittés par les nobles chargés de ce département. Dans les districts éloignés, les paysans ne sont que très-rarement mis en réquisition. Quelques-uns cherchent à s'enrichir en occupant des emplois dans les villes; la plupart végètent au milieu des champs de sarrazin, dans la félicité d'une barbarie qui s'ignore.

Il faut dire pourtant qu'un grand nombre des serfs de la noblesse, dans les provinces des bords du Volga, sont placés sous le régime de l'*obrok*, qui ne contribue pas peu à améliorer leur condition. L'*obrok* est une rente à la faveur de laquelle le serf achète le privilége de travailler pour son compte. Comme le commerce de plusieurs des villes riveraines du Volga est des plus importants, et s'accroît de jour en jour, les serfs y trouvent de faciles occasions de gagner de l'argent. Aussi l'*obrok* est-il devenu d'une pratique presque générale. Seulement ces paysans, qui ont acheté une sorte de liberté, n'apportent

pas, dans la poursuite du gain, toute la passion dont ils seraient capables : ils dissimulent leurs succès et leur prospérité, comme d'autres leurs mésaventures commerciales, pour que le maître ne soit pas tenté d'augmenter la valeur de l'obrok. Cette crainte perpétuelle doit singulièrement refroidir, chez les serfs, l'ardeur de la spéculation. Ces pauvres marchands n'osent pas même se réjouir de l'heureuse solution d'une affaire.

Du penchant des paysans russes à délaisser l'agriculture pour rechercher dans les villes quelque occupation plus lucrative, on a conclu qu'une libération générale serait la ruine des grands propriétaires. Il est vrai qu'en Russie la terre a moins de valeur que le travail, et tel pourrait être, jusqu'à un certain point, le résultat de l'abolition du servage dans quelques provinces éloignées. L'agriculture continuerait cependant à rémunérer le travail de l'homme dans les provinces du Volga, où la fertilité du sol et la facilité des communications fluviales seront toujours la sauvegarde des propriétaires, quelles que puissent être les prévisions pour d'autres parties du territoire. La seule conséquence de l'affranchissement serait sans doute l'amélioration du fermage. Aujourd'hui, le paysan trouve si peu d'avantages à affermer les terres, qu'on ne doit point s'étonner de le voir préférer d'autres travaux. Jusqu'ici, il a dû cultiver pour son compte les lots divers qui lui ont été assignés selon la qualité du sol. Les uns sont à dix verstes de sa cabane, les autres à cinq verstes, ou même plus rapprochés, et il faut qu'il partage tous ces terrains avec sa famille, qui ne possède pas plus que lui le capital nécessaire à l'exploitation.

La rareté des villages est particulièrement remarqua-

ble dans le gouvernement où nous venions d'entrer. La population de la province de Simbirsk est des plus faibles, et les villages s'y trouvent situés à de grandes distances les uns des autres. Sur les rives mêmes du Volga, où nous les avions toujours rencontrés à de courts intervalles, nous parcourions quelquefois une quinzaine de milles sans trouver trace d'habitation. En vérité, je ne me souviens pas d'avoir remarqué le *moindre* hameau dans cette partie de la Russie. Non-seulement les paysans russes répugnent à vivre dans l'isolement, mais ils aiment à se réunir en grande communauté. Il est rare qu'un village contienne moins de mille habitants. Aussi, à l'époque de la moisson ou au temps des semailles, la population est obligée de se transporter en masse dans les parties les plus reculées de la province et d'y bivouaquer jusqu'à la fin des travaux. Pour obvier à ces inconvénients, on a proposé un expédient singulier. L'écrivain que nous citions tout à l'heure, M. Haxthausen, admet que, tous les trente ans, le feu détruit complétement les villages russes. et il conseille alors au gouvernement « d'exiger des habitants dont les maisons ont été consumées d'aller s'établir dans une autre partie de la province. En trente ans, par ce moyen, le nombre des villages se trouverait doublé ou triplé. » La chose est problématique. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'il serait préférable d'amener la population à se répartir d'une façon plus avantageuse en améliorant le système général d'agriculture en Russie.

Il est certain que, s'il existait plus de grandes villes disséminées sur la surface du pays, les produits agricoles augmenteraient de valeur. La Russie est en quelque sorte dépourvue d'une population urbaine. Saint-Pétersbourg,

Moscou et Odessa sont les seules villes dont la population excède cent mille âmes; encore est-il permis de douter que le nombre des habitants d'Odessa atteigne ce chiffre. On ne compte dans tout l'empire que quatre villes de plus de cinquante mille âmes, et dix-huit ou vingt dont la population dépasse vingt-cinq mille habitants. En fait, les rapports officiels ont constaté qu'on trouve seulement, par cent trente milles carrés, une ville avec une population moyenne de sept mille âmes. On peut concevoir maintenant quels doivent être les résultats d'un tel état de choses. En l'absence de tout débouché intérieur, le propriétaire, qui n'a pas les moyens de transporter ses grains à un port de mer, croit inutile d'en cultiver au delà des besoins de sa consommation, et le paysan, de son côté, se contente d'ensemencer le petit champ dont les produits suffiront à la subsistance de sa famille.

On peut objecter qu'avec une si faible population, il serait peu politique de laisser les habitants s'agglomérer dans les villes et abandonner sans culture de vastes étendues de territoire. A l'appui de cette théorie, les économistes russes rappellent les villes fondées par l'impératrice Catherine dans le but de peupler le pays, et ils regrettent d'avoir à constater qu'à l'exception de quelques-unes, elles sont précisément dans la même situation que le jour de leur établissement. « Ce fait prouve, dit l'un d'eux, que, depuis le règne de Pierre le Grand, c'est le gouvernement qui a marché à la tête de la civilisation, et qu'il est obligé de s'arrêter parfois dans ses améliorations progressives, afin de ne pas devancer, avec une précipitation dangereuse, les besoins, les idées et les mœurs du peuple. » L'idée est ingénieuse. Nous ne nous

attendions pas, en vérité, à voir accuser le gouvernement russe de suivre une politique témérairement progressive. Il semble que les paysans de l'empire n'ont aujourd'hui rien à redouter de ces prétendues tendances réformatrices, et qu'il ne leur sera pas difficile de marcher du même pas que leurs gouvernants dans les voies de la civilisation.

Pour se convaincre qu'en Russie ce n'est pas le paysan, mais le *serf*, qui est incapable de former une population urbaine, il suffit de comparer la condition des États les plus reculés de l'Amérique du Nord avec celle des provinces russes. Il y a une différence profonde entre une population d'esclaves et une population d'hommes libres. Les uns dépendent en toutes choses du bon plaisir du gouvernement, et, si on les condamne à vivre dans une ville, ils s'y trouvent privés de tous les avantages qu'ils pourraient espérer de cette situation nouvelle. Les autres ne dépendent que d'eux-mêmes; ils se sont réunis d'un commun accord; ils possèdent toutes les conditions essentielles à leur prospérité, et leur nombre s'accroît sans cesse, parce qu'ils sont actifs, heureux et fortunés.

Sans doute la création de grandes voies de communication serait, pour l'agriculture de la Russie, le stimulant le plus efficace, car elle viendrait développer ses relations avec l'étranger, et tel me paraît être le premier et le plus impérieux devoir du gouvernement. Mais, dans l'intérieur de l'empire, partout où il est impossible d'établir de faciles relations avec le littoral, je suis convaincu que la civilisation et la prospérité du pays sont attachés à une distribution plus judicieuse de la population.

Comment se flatter d'obtenir en Russie des artisans habiles quand un homme ne peut se livrer au commerce

sans payer une taxe annuelle proportionnée à ses bénéfices? Il est naturel que le serf ne cherche pas à se perfectionner dans son art pour l'unique profit de son maître, et l'on conçoit qu'il préfère mener dans les campagnes une vie de labeur et de privation qui du moins n'est pas sans une certaine indépendance. Ainsi ce sont les cordonniers, les forgerons, les charpentiers des villages, qui travaillent pour les habitants des villes, et, comme on peut se l'imaginer, leurs produits sont de l'espèce la plus grossière [1].

Tant que durera ce régime, les villes russes garderont l'aspect froid et sans vie qui les caractérise. A ce propos, un conseiller privé de l'empire a fait observer que « si l'industrie des villages n'est pas favorable à la prospérité des villes, elle a, d'un autre côté, l'avantage de préserver pour longtemps la Russie du prolétariat, ce fléau des sociétés modernes. » Le prolétariat en Russie! C'est là une des visions les plus fantasques qui aient jamais mis à la torture l'imagination d'un homme d'État russe.

[1] D'après les documents statistiques, le rapport entre les artisans et le reste de la population est d'environ un sur cent.

CHAPITRE VI

Arrivée à Simbirsk. — Station de Karamsin. — Le Jigoulee. — Samara. — Le gouvernement d'Orenbourg. — Les fanatiques du Vodka. — Justice distributive. — Monopole du gouvernement sur les spiritueux. — Les Grâces. — Montagnes de Saratov.

Une petite flotte de *rechievahs*, quelques *pashaliks* et des navires à chevaux, probablement chargés de potasse, principal article d'exportation de la province, sont mouillés sous le bord escarpé, au pied duquel on voit disséminés des cottages en bois et des magasins. Un certain mouvement commercial trahit en ce lieu la proximité d'une grande ville. Un assez large chemin monte en droite ligne du village jusqu'au sommet d'une montagne, derrière laquelle est Simbirsk, et l'ascension est si roide que bêtes et gens semblent se cramponner aux flancs du mont qu'ils gravissent péniblement. J'eus mille peines à me maintenir sur la planche portée par quatre roues, qui est la voiture du pays. Cependant le vigoureux petit cheval cosaque, qui jouait le principal rôle en cette rencontre, montait toujours et ne paraissait songer qu'à atteindre une hauteur de quatre cents pieds en autant de verges environ.

Nous entrâmes bientôt dans la principale rue de Simbirsk. Le second du vapeur, qui m'accompagnait, descendit de voiture. Il trouva sans doute qu'elle ne lui faisait pas honneur, et je revins sur mes pas au-devant de mon ami, qui avait préféré monter la côte à pied. Nous commençâmes ensemble à explorer la ville. Pour une cité de

près de vingt mille habitants, dit-on, Simbirsk offre l'aspect le plus misérable, et ne se recommande au touriste que par son admirable situation. De la terrasse, près de la maison du gouverneur, on jouit d'une vue magnifique du fleuve, qui s'épand en mille petits canaux, sur les prairies de la rive. Au sud, les hautes montagnes du Jigoulee bornent l'horizon, tandis que de tous les autres côtés on ne découvre que des steppes qui s'étendent à l'infini. Immédiatement à nos pieds s'étageaient des maisonnettes, des jardins, et, sur la rive opposée du Volga, nous distinguions quelques grands villages peu éloignés du fleuve. Les blanches voiles des *pashaliks* brillaient sur la surface unie des eaux et achevaient le paysage.

Une statue du célèbre historien russe Karamsin s'élève non loin de la terrasse du gouverneur, au centre d'une place d'où rayonnent les principales rues. Chaque année, une foire aux chevaux se tient à Simbirsk; toutefois cette ville est moins prospère que plusieurs autres des bords du Volga, dont l'exportation en céréales est importante. Les faubourgs de Simbirsk nous parurent plus misérables que d'ordinaire, et plus triste aussi la rue principale. J'y visitai pourtant deux ou trois commerçants allemands qui se montrèrent très-satisfaits de leurs affaires et d'eux-mêmes.

A environ vingt verstes au-dessous de Simbirsk, nous passâmes devant Kriusky, la station d'hiver des vapeurs de la compagnie. C'est un port excellent où les navires sont, au printemps, à l'abri de la fonte des glaces. A quelque distance de ce village, se dresse le Hadwallee, montagne pittoresque de sept ou huit cents pieds. Depuis Nijni, la rive du Volga n'avait pas atteint à cette hauteur.

Près de Simbirsk, les bords du fleuve sont nus et à peine recouverts d'une herbe courte et desséchée ; mais lorsque le *Samson* s'engagea dans le Jigoulee, nous remarquâmes une végétation plus puissante, et, pour la première fois, quelques pins, dont le vert sombre contrastait avec les teintes variées du feuillage de l'automne.

Le Jigoulee est l'ouverture, car on peut à peine lui donner le nom de gorge, par laquelle le Volga se fraye passage à travers une chaîne de montagnes d'une hauteur considérable. Le fleuve décrit en cet endroit, dans la direction de l'Orient, une courbe de cent soixante-dix mètres de longueur, autour d'une péninsule escarpée dont l'isthme n'a pas plus de douze verstes. La scène était splendide et nous ne regrettâmes pas la lenteur avec laquelle nous nous approchâmes du Jigoulee. Pour cette fois, nous pûmes nous féliciter de la prudence de notre capitaine, qui ne hasardait jamais un tour de ses roues à aubes après le crépuscule, et qui nous ménagea ainsi un merveilleux spectacle pour le lendemain matin. De son côté, il se réjouissait d'avoir, pendant cette journée, fourni une course de cent soixante verstes, sans avoir rencontré le moindre *pericarte*. Il faut dire que depuis que le Kama avait mêlé ses eaux à celles du Volga, la navigation du fleuve ne présentait plus que fort peu de difficultés.

Un fort courant nous portait vers Samara. Le fleuve, quoique large de près de deux milles, est, devant ce port, profond et rapide. Pour la première fois, la rive gauche avait changé totalement de caractère : les rochers dont elle était hérissée portaient leurs pics à une hauteur de sept ou huit cents pieds, en paraissant s'incliner vers le fleuve, et ils donnaient au paysage une grandeur inaccoutumée.

Les montagnes de la rive opposée atteignent une hauteur égale, sinon supérieure, mais elles s'abaissent jusqu'au bord de l'eau par une pente insensible. Quelquefois aussi leurs flancs déchirés se projettent en amphithéâtres, sur lesquels de pittoresques petits villages semblent isolés du reste du monde. Non loin d'un ces hameaux, nous remarquâmes un joli batelet, et tout à côté, sur le bord, une tente blanche vraiment comfortable, d'où s'échappait en spirale un nuage de fumée. On eût dit que c'était un piquenique, s'il n'eût pas été injuste d'accuser les Russes de profaner les beautés de leur grand fleuve. Il ne s'agissait que d'un poste de soldats chargés de la garde de la rive. Tout récemment encore, les vols de bateaux étaient fréquents dans ce lieu romantique. On me raconta qu'il y avait peu de temps, trois ou quatre écumeurs de rivière avaient abattu les écoutilles d'un *rechievah* de cent vingt hommes, pillé la cabine, et fait retraite avant que les mariniers stupéfaits eussent repris leurs sens et retrouvé leur courage.

En sortant du Jigoulee, dont nous avions, pendant soixante-dix verstes, d'autant plus apprécié les points de vue que nous les espérions moins, nous atteignîmes presque aussitôt Samara, où des barques et des *rechievahs* étaient amarrés en grand nombre. C'est le port le plus commerçant du Volga. Entrepôt d'un pays immense qui produit beaucoup de céréales, Samara approvisionne de blé une grande partie de la Russie. Chaque année on n'y embarque pas moins de neuf millions de poods. Une partie de ces cargaisons précieuses descend le Volga jusqu'à Astrakhan, et parvient aux bords les plus reculés de la mer Caspienne; d'autres sont transportés à dos de cha-

meau d'Orenbourg dans les contrées voisines, ou envoyées par eau à Saint-Pétersbourg.

Il est évident que l'introduction de la vapeur opérera bientôt ses miracles ordinaires au milieu de ces pays lointains. Samara, quand nous le visitâmes, commençait déjà à en ressentir les effets merveilleux. L'activité croissante du commerce et un récent incendie avaient encombré les rues d'échelles, d'échafaudages, et, de tous côtés, on entendait résonner les bruits discords du marteau et de la lime. Partout on voyait surgir des maisons en briques, grandes, aisées, d'une belle apparence. La plupart des rues étaient inoccupées, tandis que le long du bord de l'eau des baraques en bois et des hangars servaient d'entrepôts et d'habitations provisoires.

Samara compte de quinze à vingt mille habitants, mais c'est une cité trop exclusivement commerciale pour avoir quelque attrait aux yeux du touriste, et son aspect sans originalité répond tout à fait au but qu'on s'y propose. On assure néanmoins que la foire de Samara n'est pas moins curieuse que celle de Nijni. A trois cents verstes seulement de la frontière asiatique, Samara entretient des relations suivies avec les habitants des steppes de la Caspienne, et, à l'époque de la foire, ces hommes y affluent en foule. Alors toutes les tribus de l'Asie ont des représentants à Samara. C'est une variété, un luxe de costumes encore plus grand qu'à Nijni. Le rapide accroissement de la population de Samara répond à la situation prospère du gouvernement auquel ce port doit l'existence. Il n'y a pas, dans l'empire russe, de province plus favorisée que celle d'Orenbourg, et ceux des habitants des pays limitrophes, auxquels la couronne a permis d'émigrer sur cette

terre d'abondance, en ont presque doublé la population dans ces dernières années : elle excède maintenant un million et demi. La frontière du gouvernement d'Orenbourg s'étend à quelques verstes de la rive gauche du Volga, et, au point le plus oriental du cours capricieux de ce fleuve, Samara s'est élevée comme pour être le port de la ville d'Orenbourg, qui, placée sur la frontière tartare, forme le dernier anneau de la chaîne de la civilisation européenne.

En dehors de son importance topographique, Orenbourg possède un sol dont la richesse assure sa prospérité; nous y avons acquis par nous-mêmes une preuve très-satisfaisante du bas prix de tous les articles de consommation. Pour trois copecks, ou un liard la livre, nous avions une petite provision de bœuf, et une centaine d'œufs nous coûtait seulement vingt copecks ou seize sous. On trouve à Samara d'excellent *vodka* ou eau-de-vie de grain. Nous reconnûmes, à l'état de nos deux pilotes au moment du départ, que cette boisson était tout à fait de leur goût. Ces indispensables personnages étaient couchés, ivres-morts, sur l'avant du navire; nous dûmes attendre leur réveil. Depuis que nous avions quitté Nijni, chaque jour avait été signalé par de nouveaux délais. A Simbirsk, notre retard fut occasionné par la femme du capitaine, qui y résidait, et qui était trop jolie pour que nous pussions nous plaindre. A Samara, le motif était moins sentimental; il nous fallut pourtant étouffer notre colère, et nous résigner, comme toujours, à notre sort.

Mon compagnon et moi étions occupés à chercher quelque consolation dans un excellent dîner, auquel nous avait galamment invités le capitaine, lorsque nos sentiments

d'animosité envers les pilotes trouvèrent une satisfaction bien inattendue. Tout à coup, au milieu d'un éloge chaleureux d'un plat arménien très-recherché, notre digne hôte s'élança sur le pont, et bientôt nous vîmes son bras robuste, armé d'une grosse corde, s'abattre sur les épaules d'un des pilotes, qui, à son tour, étouffait sa colère, et, sans souffler mot, s'efforçait de parer les coups. Le capitaine nous revint hors d'haleine; il avait perdu l'appétit, et il nous laissa finir seuls le repas. Quelques instants après, nous entendîmes encore un certain tumulte, puis la chute d'un corps lourd. C'était l'autre pilote que le capitaine venait de lancer dans l'entre-pont.

Nous nous félicitâmes de voyager dans un pays où de tels procédés semblent tout naturels, et de n'avoir plus en perspective des *pericartes*, qui auraient pu permettre aux pilotes de se venger sur nous. Nous eûmes pourtant la satisfaction de voir Samara disparaître derrière les montagnes. Je sus plus tard que nous nous étions trop hâtés de supposer que, parce que nous étions en Russie, le capitaine était autorisé à traiter ses pilotes ivres avec cette dureté. Il paraît, au contraire, que les hommes en état d'ivresse ont, dans ce pays, un titre spécial à la protection du gouvernement, depuis que le monopole du *vodka* forme un des chapitres les plus importants du revenu. Un gentilhomme russe m'apprit que la police avait l'ordre de ne pas arrêter les gens trouvés ivres dans les rues. Le nombre des hommes qui chancellent entre deux vins, par les rues des grandes villes, m'a prouvé maintes fois l'exactitude de ce renseignement. On est d'ailleurs porté à excuser de semblables prescriptions en considérant la dégradation du paysan russe. Qu'il soit abruti par la bois-

son, ou dans son état d'imbécillité naturelle, n'est-ce pas tout un?

Mais si l'on encourage publiquement la consommation du jus de la treille, la plante odoriférante ne jouit pas des mêmes priviléges. Loin de là, une guerre énergique est faite à tous les fumeurs. L'agent de police regarde avec complaisance le moujik abêti qui se heurte à tous les passants; mais quand, par hasard, il flaire l'arome du tabac, quand il aperçoit la lueur d'un cigare au bout de quelque rue obscure, il fond sur le malheureux qui s'est imprudemment confié aux ombres de la nuit, et le condamne sans pitié à payer une amende de trois roubles. Les moujiks, de leur côté, se montrent sensibles à la protection dont on les entoure; même sous l'influence de leurs libations, ils se comportent de la façon la plus paisible, et, lorsqu'ils reviennent à leur état normal, ils ne paraissent animés que de sentiments de gratitude et de satisfaction.

Nos pilotes, le jour suivant, étaient évidemment préoccupés des vagues souvenirs de Samara, que révélaient en eux leurs meurtrissures. Le capitaine nous dit qu'ils ne quittaient jamais le navire sans revenir dans le même état. Aussi s'était-il fait une règle invariable de ne leur permettre jamais d'aller à terre; mais, en cette occasion, ils s'étaient concertés pour surprendre sa vigilance. Les autres mariniers paraissaient plus sûrs et plus souples, et, quelles que pussent être leurs habitudes à terre, ils vivaient avec une sobriété parfaite à bord du *Samson*. Chaque soir, vers cinq heures, ils avaient coutume de s'assembler autour de deux énormes marmites pleines de grains de millet bouillis dans l'huile de lin; chaque gamelle était

accompagnée d'un gros quartier de pain noir, dont ils trempaient des tranches dans cette agréable mixture, et bientôt ils avaient absorbé le tout. Ces hommes faisaient leurs prières. Les grâces duraient près de cinq minutes, et elles étaient toujours entremêlées de génuflexions et de signes de croix. Cette pratique est un des traits caractéristiques des classes pauvres en Russie.

A mi-chemin de Syzrau et de Kvaliensk, nous entrâmes dans le gouvernement de Saratov. Les montagnes avaient diminué de hauteur; leurs cimes ne dépassaient pas trois cents pieds. Elles avaient aussi changé d'aspect et se trouvaient à une certaine distance du fleuve. A en juger par les nombreux troupeaux de moutons qui paissaient sur leurs flancs, elles paraissaient offrir de bons pâturages. Çà et là, la rive gauche était jonchée, sur un espace de plusieurs centaines de yards, de pyramides de melons qui attendaient qu'on les vendît aux malheureux assez imprudents pour en manger.

CHAPITRE VII

Singulière application de la vapeur. — Volsk. — Moutons des steppes de la mer Caspienne. — Un marchand noble. — Serfs. — Importance commerciale de Saratov. — Émancipation des serfs. — Le czar et le khan d'Ayuka. — La fièvre du Volga. — Les colonies allemandes. — Stinkorosin, chef de brigands. — Nous quittons le *Samson*. — Le Volga.

A demi civilisés, à demi barbares, les Russes ne portent pas plus de respect à leur grand fleuve qu'aux nobles inventions du génie de l'homme. On ne saurait imaginer

ce qu'ils ont fait de la vapeur. Avant l'application de ce puissant moteur à la navigation, on s'expliquait l'emploi de ces grossières mais originales machines à chevaux dont nous avons cherché à donner une idée. Mais aujourd'hui, quand des steamers font un service régulier entre Astrakhan et Rhybinski, il ne pouvait entrer que dans la cervelle d'un Russe de remplacer simplement les chevaux par la vapeur. C'est ce dont nous avons pu nous convaincre la veille de notre arrivée à Saratov. Nous vîmes d'abord s'avancer un petit vapeur qui remorquait une barque chargée d'ancres et de câbles; puis, à un demi-mille plus loin, nous aperçûmes une sorte de grand bateau carré, flanqué de deux roues, et sur le pont duquel s'élevaient une cheminée de machine à vapeur, un treuil énorme, des cabines qui ressemblaient à des pavillons chinois, et des mâts décorés de banderoles. Derrière cette espèce de monstre marin, s'étendait à perte de vue une longue file de navires attachés les uns aux autres. Bientôt les gens de la barque qui se trouvait devant nous laissèrent glisser dans le fleuve une de leurs ancres; le petit vapeur, en quelques tours de roue, alla porter le câble qui la retenait au grand bateau de remorquage. Le treuil, à son tour, fut mis en mouvement par la vapeur, et tout le convoi remonta péniblement le fleuve jusqu'à l'endroit où l'ancre était plantée. Alors nouvelle halte. Le vapeur recommençait ses évolutions; l'ancre était reportée à quelques centaines de pas, et le convoi faisait ainsi de vingt à trente verstes par jour.

A mesure que nous approchions de Volsk, notre prochaine station de bois, nous découvrions une plus grande étendue de côtes. De temps en temps nous passions de-

vant l'habitation de quelque seigneur, près d'un misérable village exposé à tous les vents. Volsk nous parut charmant. Cette petite ville est coquettement assise entre deux montagnes, dont l'une atteint une hauteur d'environ quatre cents pieds; ses églises aux dômes verts et ses maisons bien bâties lui donnaient une apparence de prospérité. Au loin s'étendaient de pittoresques vallons bien cultivés; çà et là, les maisons et les champs s'étageaient en terrasses sur le flanc de la montagne.

Volsk l'emporte peut-être en beauté sur Nijni. Des collines qui dominent la ville, nous jouissions de la vue d'un vaste panorama, au milieu duquel le Volga déroulait son cours majestueux. Tandis que nous suivions une vallée ombreuse, où l'amandier nain, le tilleul et de blancs peupliers aux troncs noueux confondaient leurs rameaux, un chant discord vint jusqu'à nos oreilles : c'étaient de jeunes filles qui, les pieds nus, brisaient, en marchant en cadence, des gerbes de froment. Notre approche ne leur fit pas perdre un mot de leurs chansons.

Volsk contient environ dix mille habitants, pour lesquels le suif est le principal article de commerce. Nous rencontrâmes un immense troupeau de moutons, dont la conformation particulière permettait de penser qu'ils avaient été créés expressément pour être fondus en suif, car leur laine était de qualité très-inférieure. Ces grotesques animaux étaient dépourvus de toute espèce d'appendice qui ressemblât à une queue. Seulement la nature semblait avoir voulu compenser cette difformité en les gratifiant d'une sorte de bourrelet de graisse qu'ils portaient sur le train de derrière de la façon la plus ridicule. C'est aux bourrelets de ces moutons que Volsk doit sa

fortune; chaque année, elle expédie de grands troupeaux des steppes de la mer Caspienne aux villes du Volga.

Le propriétaire du troupeau qui avait attiré nos regards était, nous dit-on, le négociant le plus riche des rives du Volga; les innombrables millions de roubles qu'il a la réputation de posséder l'emportent de beaucoup sur les richesses de Rothschild. Nous ne fûmes pas peu surpris d'apprendre que ce millionnaire n'était autre qu'un homme aux allures grossières, vêtu d'une chemise et d'un large caleçon, qui venait de s'installer à bord, non loin de notre cabine, dans un état complet d'ivresse, avec un de ses amis non moins malade que lui. Chacun montrait la plus grande déférence envers ce personnage, surtout parce qu'il était noble, et qu'il pouvait s'enivrer avec du porter anglais, à cinq schillings la bouteille. Il semblait singulier qu'à Saratov un homme choisît précisément cette boisson pour s'enivrer; mais voici le secret d'une telle préférence: il lui fallait dépenser environ deux livres sterling par jour, ce qui l'élevait immensément dans l'estime de ses compagnons. Comme nos pilotes lui portaient envie! A l'exemple du noble millionnaire, et n'ayant de compte à rendre à personne, les passagers se livraient tous à de copieuses libations; les scènes d'immoralité et d'ivresse dont nous étions témoins à chaque station ne sauraient se décrire.

Il serait difficile de concentrer dans aucune partie du monde des êtres plus dégradés que les paysans des bords du Volga. Mais, en Russie, chaque vice a le privilége d'une protection spéciale. Tandis que le gouvernement encourage la consommation des spiritueux, le seigneur propriétaire de serfs a recours à tous les moyens pour

accroître la population. Les mariages, dans le sens russe du mot, se font dès l'adolescence, et sont arrangés par l'intendant, sans le consentement des parties; l'approbation du seigneur est seule nécessaire. Le prix d'une famille varie de vingt-cinq à quarante livres sterling. Notre capitaine avait pris sa femme pour un bail de cinq années; le loyer pour ce terme s'élevait à cinquante roubles, avec privilége de renouvellement à l'expiration.

Nos compagnons de voyage n'avaient d'autres bagages que quelques douzaines de bouteilles de porter; ils s'en régalèrent toute la nuit; enfin, vaincus par le sommeil et la boisson, ils tombèrent sur le parquet de la cabine, et ils ronflaient bruyamment lorsque notre arrivée à Saratov les réveilla dans l'état de demi-raison où ils étaient le jour précédent. Nous apprîmes, avec le plus grand plaisir, que Saratov était le terme du voyage de ce prince négociant, et cette considération seule nous aurait fait trouver le lieu charmant. Aux abords de la ville, en contemplant ses dômes et ses églises dont les flèches se miraient dans les eaux du fleuve comme dans une glace, je la trouvai digne du nom qu'on lui a donné de « reine du Volga. » Nous fûmes assez sots pour mettre pied à terre et pour aller au-devant d'un désenchantement nouveau. Quoiqu'il y ait de belles maisons à Saratov, les rues y sont désertes, les boutiques mesquines et l'ensemble fort peu attrayant. On assure pourtant que cette ville contient quarante mille âmes et qu'elle est, après Samara, la plus florissante des cités du Volga. Capitale d'une province qui renferme à peu près deux millions d'habitants, Saratov rend un revenu supérieur, toute proportion gardée, à celui des autres villes de l'empire. Les populations rive-

raines du grand fleuve de la Russie sont, pour ainsi parler, forcées de mettre en œuvre les avantages de leur position et de s'enrichir à leur corps défendant. Aussi le gouvernement de Saratov exporte-t-il annuellement presque autant de céréales que celui d'Orenbourg.

Il faut dire que dans l'Orenbourg, dont la population est aussi de deux millions d'âmes environ, il n'y a pas plus de treize serfs sur cent hommes. Propriété de la couronne, la plus grande partie des serfs d'Orenbourg a été émancipée en ces dernières années. La liberté porte ses fruits, même en Russie, et le gouvernement se trouve récompensé des vues plus éclairées dont il a récemment fait preuve. Ce qui montre jusqu'à l'évidence les bons effets de l'affranchissement, c'est que les provinces où il a été pratiqué sur une grande échelle ont déjà devancé en prospérité les autres centres de l'empire. Ne serait-ce pas un grand bien si les serfs des particuliers étaient traités avec la même faveur?

La résistance la plus difficile à vaincre vient des petits propriétaires qui possèdent vingt serfs au plus, et qui sont les plus nombreux. La proportion des hommes libres aux serfs est loin d'être la même dans les deux provinces de Saratov et d'Orenbourg. S'il en était autrement, il est certain que, par la fertilité de son sol et l'excellence de sa position, Saratov dépasserait de beaucoup la prospérité de la province voisine. Saratov exporte annuellement de grandes quantités de tabac, dont la qualité est regardée comme supérieure.

Bell raconte plaisamment une entrevue dont il fut témoin à Saratov, en 1722, entre Pierre le Grand et le khan d'Ayuka. Ce dernier, accompagné de sa femme, « âgée

de cinquante ans, et d'une humeur aussi enjouée que décente, » dîna avec l'empereur. Dans le cours de la conversation, Sa Majesté annonça au khan qu'elle méditait une expédition contre la Perse, et lui demanda une contribution de dix mille hommes. Le khan répondit que son armée tout entière était à la disposition du czar, mais qu'il jugeait cinq mille hommes suffisants, et qu'il donnerait des ordres en conséquence. L'empereur se sépara du khan complétement satisfait.

A notre retour à bord, nous trouvâmes, dans la cabine du pont où nous avions coutume de passer la journée, une société d'Arméniens. Ils avaient pris possession du parquet en s'y implantant, les jambes croisées, à la mode orientale, et il eût été imprudent de songer à les en chasser; mais ils ne nous donnèrent pas sujet d'en venir à cette extrémité. C'étaient des gens fort inoffensifs, dont nous nous plûmes à contempler les longues barbes et les robes flottantes. Ils passaient le temps à se quereller, à dormir, à fumer des chibouks, à boire du thé et à manger des melons. En les voyant si bien établis au milieu de la cabine, je souhaitais par moments que ce fruit, dont nous avions éprouvé les tristes effets, pût les incommoder à leur tour. Séduits, à Samara, par des piles de melons magnifiques, nous entrâmes dans un magasin, et nous nous rafraîchissions avec confiance quand le capitaine, survenant à propos, nous apprit qu'aucun étranger ne mange de ces fruits perfides sans gagner la fièvre du Volga. Je l'accusai d'abord de calomnier ce noble fleuve et les melons délicieux de ses rives; mais, la nuit suivante, notre pouls battit jusqu'à deux cent trente-huit pulsations par minute. Heureusement il n'y avait pas de médecin à bord,

et, malgré une chaleur étouffante, nous en fûmes quittes pour quelques jours d'indisposition.

La température s'accrut graduellement. Dans la cabine, il était rare que le thermomètre descendît au-dessous de soixante-douze degrés. Le pont n'était plus un lieu de promenade bien agréable. Les rives étaient arides, brûlées; et à cent milles au-dessus de Saratov, on aurait pu se croire sur quelque fleuve embrasé de l'Afrique. Ce qu'il y avait de plus regrettable, c'était l'impossibilité d'entrevoir les colonies allemandes, qui commencent sur la rive droite du fleuve, un peu au-dessous de Saratov, et s'étendent au sud jusqu'à Sarepta. Les colons sont la plupart de la confession luthérienne ou morave, et ils peuplent au moins cent villages, qui contiennent chacun, à peu près, un millier d'âmes. Les premiers Allemands qui s'établirent dans cette contrée y furent appelés par l'impératrice Catherine.

Kamichin est une grande ville sur la rive droite, où, vers le commencement du dernier siècle, un Anglais, le capitaine Perry, commença à creuser un canal qui devait s'étendre jusqu'à l'Ilovla, petite rivière tributaire du Don. La longueur de ce canal n'excédait pas vingt verstes. La nature du sol et la différence de niveau présentaient des difficultés jugées alors presque insurmontables. Supposé qu'il eût réussi, on peut se demander si une communication avec un aussi mince cours d'eau que l'Ilovla aurait eu une grande utilité.

Une nuit, nous mouillâmes au pied d'un roc escarpé, sur lequel était, dit-on, perché naguère le château fort du fameux voleur Stinkorosin. A défaut d'autres informations sur ce personnage, j'ai recueilli son nom sonore, dans

l'espoir que quelque voyageur pourra immortaliser un homme qui, si les noms ont une signification, mérite de passer à la postérité. Le vent avait fraîchi, et la nuit était aussi noire que les rochers suspendus sur nos têtes. Les vagues, assez hautes pour jaillir dans nos sabords et mouiller nos lits, nous inspiraient la crainte respectueuse d'une tempête sur le Volga. Le danger nous semblait petit quand nous songions quel temps délicieux c'eût été pour Stinkorosin et sa bande farouche. Descendant de leur citadelle par des passages souterrains, ils auraient sans doute abordé le *Samson* à la faveur des ténèbres, et enfermé pour toujours dans leurs cachots les malheureux passagers. Ces rives furent d'abord habitées par les Cosaques du Volga; mais, quand l'empire, vers l'année 1780, s'étendit jusqu'au fleuve, ils se retirèrent aux frontières du Caucase, et abandonnèrent la place aux populations moins belliqueuses de Pensa, de Tambov et des provinces voisines.

Le jour suivant, nous laissâmes sur la gauche un misérable village d'un nom impossible à articuler. Il ne mérite d'être signalé que par l'exportation qu'il fait annuellement de neuf millions au moins de poods de sel. Ce village est en grande partie composé de tentes, habitées probablement par les Tartares kalmoucks, qui errent sur ces vastes steppes. Nombre de bœufs immobiles près de leurs chariots semblaient indiquer un récent arrivage de sel.

Malgré l'ouragan de la nuit précédente, qui aurait dû éclaircir l'atmosphère, le temps était plus couvert que jamais. Vers le soir, l'humide chaleur de l'air était insupportable. Pour comble de misère, nous nous enfonçâmes

tout à coup dans un banc de sable, au moment où, après avoir navigué seize jours, nous éprouvions une juste impatience de quitter le *Samson*. On nous dit qu'Astrakhan ne valait pas la peine d'être visité. D'ailleurs, la fièvre et les frissons qui nous avaient abattus tous les deux, nous engageaient à prendre terre sans tarder davantage.

Ce fut donc à Dubovka que, le matin du 19 septembre, nous dîmes adieu au *Samson* et à son obligeant capitaine, qui n'avait rien épargné pour nous rendre le voyage agréable. Ce ne fut pas sans regret que je jetai un dernier coup d'œil autour de notre cabine, pour voir si nous n'y avions rien oublié, hors le restant de nos provisions, qui devait être le revenant bon de la vieille femme de charge. Si nous n'avions eu que ces provisions, nous aurions fait assez maigre chère; mais le capitaine prit en pitié notre inexpérience, et, pendant la durée du voyage, il insista pour nous faire dîner tous les soirs avec lui.

Tant qu'un service régulier de bateaux à vapeur ne sera pas établi sur le Volga pour le transport des passagers, nous n'engageons pas le touriste à visiter ses rives.

Le voyage de Nijni à Astrakhan ne devrait pas durer plus de huit jours. Il exige trois semaines. Quoi qu'il en soit, grâce aux magnificences du Volga, on peut passer à bord une vie très-agréable, surtout si l'on n'a pas négligé de s'assurer, avant le départ, un bon cuisinier et un domestique. Peu de villes, en Russie, méritent plus que Kazan les honneurs d'une visite, et le Jigoulee est le plus beau spectacle que j'aie vu de ma vie. Saratov rivalise de beauté avec Nijni. Elle doit peut-être tout son mérite à sa situation charmante, tandis que celui de Nijni consiste dans ses belles églises et ses somptueux édifices; mais

les cités, les rives du Volga, leurs collines boisées, leurs rochers arides, tout s'efface devant le grand spectacle du Volga lui-même, ce roi des fleuves de l'Europe.

CHAPITRE VIII

Dubovka. — Du Volga au Don. — Une exception à l'improbité russe. — Excès de politesse. — Les Tartares kalmoucks : leur histoire. — Un exode. — Mœurs et religion. — Une mauvaise route. — Tzaritzin. — Courrier du Caucase. — Sarepta. — Missionnaires moraves. — Manufactures et commerce de Sarepta. — Un gracieux tableau.

Dubovka, autrefois capitale du pays des Cosaques du Don, est agréablement située sur la rive droite du fleuve. C'est une place de peu d'importance, dont toutes les maisons sont construites en bois, à l'exception de quelques-unes que l'on voit, çà et là, bâties en briques rouges, et qui se mêlent aux autres de la façon la plus disgracieuse pour l'aspect général des rues de la ville. La population n'excède pas six à huit mille âmes. Le principal ornement de la ville, les habitants peuvent s'en montrer fiers, est une magnifique église. Seulement nous avions le malheur d'être logés dans son voisinage, et les grosses cloches nous fatiguaient sans cesse de leurs tintements monotones. Il ne fallait pas songer à chercher une auberge à Dubovka ; mais nous fûmes très-amicalement reçus dans une des meilleures maisons de la ville, chez M. Vodalaken, agent de la compagnie à vapeur, et, sans la dureté des lits, la chaleur, la vermine, les aboiements des chiens et mon état d'indisposition, j'aurais pu trouver notre logement plus *comfortable* que d'ordinaire. Nous eûmes quelque

peine à trouver une *tarantasse* ou voiture de voyage. Cet achat était nécessaire avant de s'engager au milieu de steppes que l'on doit traverser pour arriver à Taganrog.

Notre hôte réunissait en sa personne les deux fonctions d'agent de la compagnie à vapeur et de directeur de la route du Don. Par malheur, son absence ne me permit pas d'obtenir des renseignements complets sur la nature et l'importance du commerce de transit de Dubovka, du Volga à la mer Noire. Le fer et, en général, tous les produits de la Sibérie, les bois des provinces septentrionales, les objets manufacturés que réclame la consommation de la Russie méridionale, sont transportés par la voie du Don à Rostof et à Taganrog; tandis que la plupart des produits du littoral de la Caspienne sont débarqués à Tzaritzin, ville qui est située à cinquante milles plus loin, au sud, et, de ce point, dirigés sur le même fleuve. C'est par Dubovka que passent ceux des produits de la Turquie et du midi de l'Europe qui sont nécessaires aux besoins des provinces du Volga et qui, de la foire de Nijni, se répandent par tout l'empire.

Il est inconcevable que la Russie puisse se contenter de la route pitoyable qui réunit deux fleuves aussi importants que le Volga et le Don. La nature n'oppose cependant aucun obstacle à la formation d'un canal à travers l'isthme qui les sépare. Ce serait même une entreprise facile, car la distance n'excède pas soixante verstes, et la différence de niveau est à peu près nulle. Il suffit d'un coup d'œil sur la carte pour se convaincre qu'un canal de quarante milles, entre le Don et le Volga, réunirait la mer Noire à la Caspienne, à la Baltique, et créerait un système complet de communication à travers tout l'empire. Un gouvernement

est bien coupable de ne pas mettre à profit les avantages naturels du pays dont la prospérité lui est remise.

Pour des marchandises d'un volume encombrant, le transport par eau est toujours préférable au transport par terre. Combien ne devrait-il pas être estimé en Russie, où les principaux articles de transit sont le fer et les bois de construction! Aujourd'hui qu'en une seule année on exporte des ports de la Russie plus de blé qu'autrefois en dix ans, une jonction entre les deux fleuves devient de la plus haute importance. Si les blés de Saratov et d'Orenbourg avaient accès aux ports de la mer d'Azof, ces facilités nouvelles de communication avec le littoral exerceraient bientôt sur le commerce une influence qui se ferait sentir dans tout le sud-est de la Russie. On doit d'autant moins s'étonner que la route actuelle soit délaissée, qu'elle n'aboutit pas aux rives mêmes du Volga. Pour éviter la dépense et les ennuis du transport de la cargaison dans des chariots jusqu'à la route, beaucoup de marchands préfèrent l'ancien mode, qui consiste à transporter à la fois, à travers l'isthme, et barques et marchandises. Ces barques sont à fond plat, et tirent seulement deux ou trois pieds d'eau. Elles sont démontées en pièces séparées à Dubovka, chargées sur des voitures, et, en huit à dix jours, elles atteignent Kakalinskaia sur le Don. Là, on les rajuste avec des chevilles de fer, et elles flottent jusqu'à Rostof, où on les brise pour en faire du bois à brûler.

Nous restâmes à Dubovka deux jours, que charmèrent les soins et la bienveillance vraiment maternelle de madame Vodalaken. Nous pûmes constater dans cette ville une exception remarquable à l'improbité russe. Un doc-

teur, avec lequel nous faisions de vains efforts pour communiquer en latin, mais qui suppléait à son ignorance des langues mortes par son intelligence de la pantomime, refusa positivement de recevoir de nous des honoraires. Ce désintéressement me parut si extraordinaire, que je ne m'étonnai pas d'être guéri par les prescriptions de l'honnête docteur.

Il nous suffit d'une courte promenade pour faire connaissance avec Dubovka. Je fus surtout frappé de l'excessive politesse des habitants. Les personnes honorables de la ville ne se croisent pas dans les rues sans se tirer un coup de chapeau. Je dus penser d'abord que les habitants d'une si petite ville se connaissaient tous; mais quand nous nous vîmes l'objet des mêmes civilités, et qu'en quelques pas nous eûmes reçu six salutations, nous dûmes faire violence à nos sentiments de modestie, et attribuer à la dignité de notre maintien ces manifestations réitérées. Par un contraste étrange, les personnes des deux sexes se baignaient pêle-mêle dans le Volga, sans même songer à se couvrir du plus léger vêtement. Tel est l'esprit de la société russe : elle s'attache aux conventions les plus frivoles, et méconnait les principes les plus essentiels d'honneur et de moralité.

Après de longs pourparlers, dont un aimable petit apothicaire s'était fait l'intermédiaire officieux, nous finîmes par réussir à acheter une *tarantasse*, dont les ressorts en C paraissaient d'une perfection inquiétante. Le grand joug, en usage dans le pays, était remplacé par un timon, bien fait pour intriguer les postillons cosaques. Nous nous serions estimés heureux de nous procurer une voiture moitié moins civilisée, et nous nous réjouîmes de voir

apparaître la *tarantasse* à notre porte avec trois chevaux très-présentables.

Nous nous arrangeâmes pour partir au milieu du jour, et bientôt nous vîmes avec plaisir s'étendre devant nous les ondulations de la steppe. En quittant Dubovka, nous aperçûmes quelques petites huttes coniques, nouvelle preuve de l'émigration de ces Tartares kalmoucks, qui ont abandonné les déserts d'Astrakhan pour s'avancer vers le nord et planter leurs tentes aux portes des villes de la rive droite du Volga. Ces tentes, ou *kybitkas*, sont formées simplement d'une charpente, sur laquelle on étend un tapis de feutre; à leur sommet, une ouverture circulaire donne issue à la fumée.

De tous les habitants de l'empire, les Kalmoucks sont les plus remarquables par la singularité de leurs costumes, de leurs traits et de leurs manières. Ces hommes portent des bottes rouges, des bonnets jaunes garnis de fourrures, de longues robes aux guenilles flottantes, qu'une sale et grossière écharpe serre autour de la taille, et qui laissent voir leur poitrine bronzée. Le visage des Kalmoucks n'est pas moins étrange à rencontrer en Europe. C'est le vrai type mongol : le nez bas et épaté; les mâchoires saillantes; les yeux longs, étroits et relevés. De grosses tresses de cheveux noirs pendent sur leurs joues. Je me crus transporté aux confins de la Tartarie chinoise, où déjà j'avais visité une tribu, sortie de la même race, professant le même culte et parlant à peu près la même langue.

Combien peu nous connaissons ces hordes nomades qui habitent les vastes steppes de la Tartarie et du Thibet, et qui, en réalité, n'ont d'autre frein qu'une sorte de vénération religieuse pour leur souverain pontife à Hlassa!

Errant sans cesse des frontières de la Russie à celles de la Chine, les Kalmoucks sont, pour ainsi dire, le chaînon qui relie les deux plus grands empires du monde, et, tour à tour, selon leur bon plaisir, ils se reconnaissent sujets de l'un ou de l'autre.

Une fois déjà, on a vu s'élancer de ces régions des hordes de barbares, qui, traversant la steppe du pied des monts Ourals aux bords de la mer Caspienne, se sont rués sur l'Europe. Nous avions suivi la route que prirent autrefois ces envahisseurs, et, en contemplant dans leurs misérables tentes la race dégénérée de leurs descendants, nous ne pouvions croire que ce fût là l'avant-garde des nouveaux barbares dont on menace aujourd'hui le monde civilisé. La première invasion des Kalmoucks a eu lieu dans la dernière moitié du dix-septième siècle; les tribus de Torgot et de Dorbet descendirent alors vers les rives du Volga, et étendirent leurs incursions sur le pays des Cosaques du Don jusqu'aux bords de la mer d'Azof. A cette époque, Ayuka-Khan était le chef de toute cette race.

Peu après sa mort, affaiblis par des dissensions intestines, les Kalmoucks furent facilement vaincus. Ils restèrent soumis aux czars jusqu'à l'hiver de 1770-71. Puis, impatients du joug de l'impératrice Catherine II, ils allèrent, au nombre d'un demi-million d'hommes, planter leurs tentes dans les domaines du Céleste-Empire. Nouvelle preuve qu'un gouvernement despotique ne saurait astreindre un peuple nomade à ses lois.

Cette émigration nous a fait songer à un grand événement de l'histoire, à l'émigration des Israëlites dans le désert de Sinaï. Toutefois, une grande partie des Kalmoucks s'arrêtèrent en route. Les rigueurs de l'hiver ne leur per-

mirent pas de franchir le Volga. Ceux qui atteignirent la Chine, après un voyage de huit mois, furent très-bien accueillis par l'empereur; il les autorisa à occuper la contrée d'Ily, dans la province de Soongary, et leur garantit de nombreux priviléges.

A voir la condition des Kalmoucks en Russie, je pensai que leurs frères de Chine avaient probablement pris le bon parti: ceux qui restèrent sur les rives du Volga expièrent sans doute la conduite indépendante de leurs frères. Ils résident encore pour la plupart dans la province d'Astrakhan, et ceux d'entre eux qui sont sujets de la couronne payent une taxe de soixante-quinze roubles par famille. Il y a, à Astrakhan, un comité pour l'administration des affaires des Kalmoucks, dont le président et quelques-uns des membres sont Russes.

En outre de ceux qui sont sous l'administration de la couronne, les Kalmoucks forment plusieurs tribus, et chacune d'elles est gouvernée par un prince particulier. Un des plus célèbres a bâti son palais sur les bords du Volga, non loin d'Astrakhan. C'est le seul essai d'établissement durable qu'aient fait ces populations nomades. Telle est leur horreur de la vie sédentaire et des habitudes laborieuses, qu'ils souhaitent à leur ennemi de *vivre toujours au même lieu et de travailler comme un Russe.* Ils se nourrissent principalement de chair de cheval et de *koumiss*, lait de jument battu, dont ils font une boisson spiritueuse. En passant devant leurs tentes, je n'aperçus pas de chameaux, compagnons indispensables de leurs excursions. Ils portent le plus profond respect à leurs lamas; et ceux-ci, comme leurs voisins les prêtres russes, se servent très-habilement du caractère de sainteté qu'on

leur prête, pour en imposer à ce peuple barbare et superstitieux ; ils ont greffé sur la foi bouddhiste originelle une infinité de rites et de cérémonies mystiques, qui ne sont rien moins qu'orthodoxes.

Les Kalmoucks et les Nogays sont les seules tribus nomades qui occupent le pays à l'ouest du Volga. Ils partagent sur certains points les steppes de l'est avec les Kirghees, et j'ai vu, à la foire de Nijni, quelques hommes de cette tribu qui professent le mahométisme. Quoique moins nombreuse, elle jouit, dans le territoire qui lui est concédé, de plus d'indépendance que les Kalmoucks.

Nos chevaux étaient bons, notre voiture légère, et pourtant nous n'avancions que lentement. Notre *yamschik* restait sourd à toutes nos menaces de lui refuser le *vodka* (pour boire), et la route était parfois exécrable. Elle côtoyait la rive du fleuve et était entrecoupée sans cesse par des ravins rapides, comme on en rencontre dans la campagne de Rome. Nous laissions notre conducteur parfaitement libre de choisir son chemin parmi les nombreux sentiers qui descendaient au fond de ces ravins, car tous également paraissaient dangereux et déchirés par de profondes ornières.

De temps en temps nous rencontrions les ruines de quelque pont de bois jeté sur un ruisseau qui, durant l'hiver, devait se changer en un torrent perfide. Mais qu'importe à l'administration russe que les communications soient interrompues pendant quelques mois? Parfois nous croisions de longues files de chariots à bœufs revenant du marché, où leurs maîtres devaient avoir vendu des melons d'eau. Je n'ai certainement pas vu, dans toute ma vie, autant de melons d'eau que j'aurais pu en compter



en un seul jour sur un des marchés de ce pays. Empilés par monceaux sur une longueur de plusieurs centaines de yards, ces melons font vivre la population tout entière : un seul suffit pour un bon déjeuner, et le dîner d'un paysan se compose rarement d'un autre mets.

On compte cinquante verstes (trente-quatre milles) de Dubovka à Tzaritzin ; le soleil allait disparaître, lorsque nous entrâmes dans cette ville, en descendant la hauteur escarpée, qui s'élève du bord du fleuve, par un sentier à se rompre le cou. De ce point culminant, s'étendait sous nos yeux une magnifique vue du Volga. Les derniers rayons d'un brillant coucher de soleil faisaient étinceler les flots et teignaient de pourpre les îles boisées que nous entrevoyions dans le lointain de la perspective.

Tzaritzin ressemble beaucoup à Dubovka. Elle contient à peu près le même nombre d'habitants, et, quoiqu'elle ne possède pas une aussi belle église, elle renferme plus de maisons *comfortables*. Tzaritzin entretient un commerce considérable avec les Kalmoucks et les Kirghèes, qui y affluent les jours de fêtes. Les campagnes des environs sont extrêmement fertiles. Nous arrivâmes tard dans la ville, et dans une fâcheuse disposition d'esprit, car notre halte était forcée : il n'y avait pas de chevaux à la poste.

La forteresse est située sur un rocher, à cent pieds environ au-dessus du fleuve ; mais je crois qu'on n'y tient plus de garnison. Autrefois ce pays et la ville même avaient beaucoup à souffrir des attaques fréquentes de bandes de Cosaques insoumis, et c'est en vue de protéger la frontière qu'on avait établi les lignes de Tzaritzin, consistant simplement en un mur de terre, défendu

par des palissades qui s'étendent jusqu'au Don. Nous aurions été bien avisés, en débarquant à Tzaritzin, au lieu de débarquer à Dubovka ; nous aurions évité ainsi la route fastidieuse qui longe le fleuve. De Dubovka au Don il n'y a pas de route de poste, comme nous nous l'étions imaginé.

Un courrier, chargé de dépêches pour le Caucase, était parti précipitamment de la poste au moment même de notre arrivée, emmenant avec lui les seuls chevaux disponibles. Revêtu du véritable costume circassien, ce courrier était armé jusqu'aux dents. Je me souviens encore du regard à la fois menaçant et moqueur qu'il nous jeta en retroussant sa longue moustache, parce que nous avions osé exprimer notre impatience de partir, et, en vérité, il avait un air si formidable, que ce fut un véritable soulagement pour moi de le voir s'éloigner au galop. J'enviais, je l'avoue, le voyage que cet homme allait accomplir. En trente-six heures il devait arriver à Astrakhan, traverser les steppes de la mer Caspienne, et quelques jours après, s'il n'était pas assassiné en route, arriver sur le théâtre des hostilités. Heureusement la poste était fort propre ; on nous donna une chambre avec un plancher à peu près convenable, sur lequel j'étendis une peau de mouton, et passai une assez bonne nuit. Le lendemain, vainement nous tentions, en répétant le mot sacramentel *vodka ! vodka !* d'amener le maître de poste à nous donner des chevaux, quand un homme, en costume de moujik ou de paysan, vint à nous, et m'adressa la parole en allemand. C'était le premier colon de cette nation que je voyais, et je ne laissai pas d'être surpris de me trouver en présence d'un indigène qui s'exprimait en bon allemand au cœur de la Rus-

sie. Cet homme s'offrit à nous conduire à Sarepta, colonie à laquelle il appartenait, et qui est située à environ vingt milles au sud. Malheureusement notre route nous conduisait dans une direction opposée, et j'eus le regret de ne pouvoir accepter son invitation.

D'après les récits de ceux qui l'ont visitée, Sarepta doit être une vraie curiosité. Entourée par des tribus de barbares Kalmoucks, cette ville n'entretient de relations qu'avec des Russes presque aussi barbares, et ses habitants conservent néanmoins leur caractère saxon, leur langue maternelle, et les mœurs simples de la patrie. Sans s'être laissés corrompre par les habitudes indolentes et vicieuses des populations au milieu desquelles ils vivent, ces Allemands forment une communauté prospère, en recueillant les fruits de cette frugalité et de cet esprit industrieux qui sont les qualités caractéristiques de la race.

La colonie a été établie en 1769, sous le règne de l'impératrice Catherine, et ne se composait alors que de trente individus des deux sexes. Ce petit groupe appartenait à la secte morave, et se trouvait placé sous la direction de quelques dignes missionnaires, qui, en choisissant un lieu d'établissement si reculé, avaient principalement en vue la conversion des Kalmoucks.

A peine les efforts de ces missionnaires eurent-ils obtenu un commencement de succès, que le clergé grec s'interposa, prétendant que les convertis devaient être réunis à son Église. Les missionnaires moraves jugèrent sans doute qu'il importait peu que le Kalmouck fût bouddhiste ou membre de l'Église grecque, et ils renoncèrent à leurs tentatives d'évangélisation. Le gouvernement avait pris parti pour le clergé grec, et il se donna ainsi le singulier

mérite d'aider une église chrétienne à empêcher tout un peuple de devenir chrétien.

On n'a pas songé, en effet, à envoyer au milieu de ces tribus errantes des missions de l'Église grecque. En refusant aux Kalmoucks les moyens d'acquérir la connaissance des grandes vérités auxquelles les Moraves voulaient les initier, l'Église grecque n'a pas cherché à y suppléer, et elle a ainsi fermé le ciel à des milliers d'âmes infortunées.

Si le missionnaire morave eût borné ses efforts à éclairer les populations soumises à la direction spirituelle du Llama de Dalai, il aurait certainement rencontré plus de tolérance dans ce quartier général du bouddhisme que parmi les sectaires de l'Église grecque. Quoi qu'il en soit, la petite colonie de Sarepta prospère sous la bienfaisante influence de sa foi. Ces honnêtes Allemands sont de vivants exemples de la puissance des principes religieux et moraux sur le bonheur de l'homme, et ils forment un contraste frappant avec les Russes des villes voisines.

La population a fini par s'élever à huit cents habitants, qui se livrent surtout à la culture de la moutarde, dont on extrait une huile particulière. Je ne saurais préciser la valeur des exportations de cet article, mais elle doit être considérable; car l'huile de moutarde est d'un usage général en Russie.

Les tissus de soie et de coton des manufactures de la colonie sont recherchés dans tout l'empire ; le calicot et les étoffes les plus grossières qu'elles fabriquent rappellent nos articles de Manchester, et trouvent grande faveur parmi les tribus environnantes, qui viennent à Sarepta prendre les modes de la saison. Cette petite communauté

s'adonne également à d'autres industries. On y trouve d'excellents horlogers, des opticiens, des relieurs, des orfévres, dont les travaux sont appréciés par les habitants des grandes villes riveraines du Volga. Les colons, on le conçoit, ne négligent pas l'agriculture, et la terre prodigue ses richesses à des hommes qui la cultivent avec plus d'intelligence et de courage que les Russes. A Schönbrun, petit village allemand voisin de Sarepta, l'élève du bétail est pratiqué avec un succès qui n'a pas d'égal dans tout l'empire. Aussi la colonie pourrait-elle exister lors même qu'elle ne posséderait pas de priviléges et ne serait pas affranchie des entraves qui pèsent sur toute entreprise industrielle ou agricole en Russie. Sarepta paye une rente à la couronne, et les habitants jouissent, en revanche, du droit absolu de faire le négoce non-seulement par tout l'empire, mais avec l'étranger, comme s'ils étaient membres de la corporation des marchands de la première classe ou *guild*. C'est ainsi que la colonie allemande a pu établir, dans toutes les grandes villes de la Russie, des agences et des entrepôts exclusivement consacrés à la vente de ses produits. Les habitants sont régis par une sorte de constitution; ils administrent eux-mêmes leurs affaires et se nomment des juges qui prononcent au criminel aussi bien qu'au civil. Un maire et deux adjoints, élus par la communauté, remplissent à la fois les fonctions administratives et les fonctions judiciaires.

Sarepta entretient des relations suivies avec les colonies allemandes du district de Saratov, et, dans les cas importants, elle fait un appel au comité général de ces dernières. La ville est proprement tenue et approvisionnée d'eaux limpides. L'église, l'école et quelques-unes des

constructions importantes sont en pierre; le reste de la ville est construit en bois. Des avenues d'arbres bordent les rues, et, sous leur ombrage agréable, nous pouvions nous représenter les anciens de la communauté délectant, vers la fin du jour, le tabac qu'ils ont récolté eux-mêmes, savourant la bière de leur brasserie et regardant tous les membres de cette petite société comme leurs propres enfants.

Si j'avais su plus tôt que l'on pouvait rencontrer en Russie de semblables scènes, je n'aurais pas hésité à changer notre itinéraire et à solliciter un autre *padaroshna*. N'était-ce pas jouer de malheur? Il eût suffi d'un détour de quelques milles pour placer sous nos yeux l'étonnant spectacle d'une colonie qui vit heureuse et libre au milieu d'un peuple d'esclaves et sous la tutelle du gouvernement russe!

CHAPITRE IX

Départ. — Les premiers explorateurs du Volga. — Le commerce au treizième siècle. — Compagnie commerciale anglaise. — Politique prohibitive de la Russie. — La mer Caspienne et ses vapeurs. — Désert d'Astrakhan.

Au point du jour, nous nous remettions en route. Ce ne fut pas sans une sorte de regret que je laissai derrière moi la maison de poste et les cabanes en bois qui l'entourent. Il me semblait que j'avais dit adieu aux derniers vestiges de la civilisation. Nous ne devions pas retrouver à nos prochaines stations la cordialité des colons allemands. Les gens y parlaient un excécrable *patois*, ce qui, au surplus,

nous importait peu, car le russe le plus pur n'aurait pas été moins inintelligible pour nos oreilles.

Les Cosaques du Don ont assez mauvaise réputation chez leurs voisins; mais, quoiqu'il n'y eût qu'une voix sur leur improbité, je ne les entendis point accuser de se livrer habituellement à des actes de violence. Aussi pouvions-nous traverser leur pays avec non moins de confiance que les autres provinces de sa majesté impériale. Décidés à mettre toutes nos pertes sur le compte des dépenses imprévues, et à ne parler que le langage des roubles et des copeks, nous partîmes sans crainte pour un voyage de cinq jours à travers les steppes des Cosaques du Don.

Le chemin gravissait d'abord la pente d'un ravin escarpé; nous eûmes bientôt atteint une hauteur de quatre ou cinq cents pieds. Nous jetâmes alors un dernier regard à notre vieil ami le Volga. J'oubliai la fièvre qui nous avait assaillis sur ses rives, et ses brumes glacées qui nous avaient donné le frisson, pour ne songer qu'aux tableaux grandioses de notre voyage à bord du *Samson*. Je ne devais probablement jamais revoir ce noble fleuve; je m'efforcai de graver dans ma mémoire la vue qui s'étendait devant moi, comme une image vraiment digne d'occuper un feuillet dans le portefeuille de mon imagination.

Plus le voyageur étend ses excursions, plus grand est pour lui l'attrait des lieux qu'il visite tour à tour. Il y a, dans la pensée qu'on ne reverra plus les sites, les monuments dont la vue nous a le plus profondément remué, je ne sais quel sentiment de regret, quelle jouissance intime et pénétrante. Accordez-vous la même admiration, la même place dans vos souvenirs, aux paysages, aux églises, aux tableaux que vous pouvez contempler chaque jour?

Ces mots : « Adieu pour toujours! » éveillent dans l'âme des sentiments qui prêtent un charme irrésistible aux personnes, aux lieux dont on se sépare irrévocablement. Toutefois il n'est que de vieux amis qui peuvent inspirer ces sensations délicieuses. Une première vue peut laisser un souvenir fidèle, mais elle est toujours accompagnée d'une inévitable froideur. L'esprit se perd dans les détails en cherchant à saisir l'aspect général du paysage. L'homme n'entre en pleine possession de la nature et de ses beautés que par une longue, une intime contemplation. Il faut, pour ainsi parler, s'éprendre d'une sorte d'affection pour certains traits cachés que révèle seule une fréquentation suivie. L'admiration naît alors de l'amour.

Telles furent les rêveries auxquelles je m'abandonnai en disant adieu au Volga, et en songeant aux divers aspects sous lesquels ce noble fleuve s'était montré à mes regards. A Nijni, je l'avais vu chargé de vaisseaux venant des mers d'Europe et d'Asie. Il portait au loin les productions des deux continents, et servait de grand chemin de l'un à l'autre, en traversant dans toute sa longueur le plus grand empire du monde. L'étonnement et l'admiration absorbaient alors toutes mes facultés. Puis je glissai sur son cours rapide, je vécus dans la contemplation journalière de la beauté de ses bords, et mon âme s'enivra peu à peu de calme et de sérénité.

Enfin, quand je dus à jamais m'éloigner des rives du Volga, je promenai longtemps mes regards sur les îles boisées qui divisaient ses ondes et semblaient flotter au milieu d'un grand lac, et je regrettai que son cours mystérieux, en l'entraînant vers l'est, à travers les déserts de la Tartarie, m'obligeât à lui dire un éternel adieu.

Ce fut peut-être en ce lieu que, pour la première fois, le Volga apparut aux moines qui, dans le treizième siècle, explorèrent ces régions lointaines. Confirmant l'exacte description qu'Hérodote a laissée de la mer Caspienne, ces moines détruisirent le système des censeurs de ce grand géographe, qui affirmaient que l'océan Glacial et la mer Caspienne étaient unis par un canal. Ils découvrirent que le plus grand fleuve de l'Europe venait jeter ses eaux dans ce lac lointain, dont le bassin, fermé de toutes parts, était resté un mystère pour tant de générations. Il est juste de dire cependant que Ptolémée avait déjà donné des notions exactes sur le Volga, quelques siècles avant que les religieux eussent visité ce fleuve; mais ces notions n'étaient pas solidement établies. On ne les admit pas généralement alors, et l'on peut même supposer que les colons de la Crimée ignoraient complétement l'existence du Volga. Quoi qu'il en soit, nous avons lieu de croire que la partie du fleuve sur laquelle on a toujours navigué est celle qui s'étend de la courbe où nous nous sommes éloignés de ses rives, jusqu'au littoral de la mer Caspienne.

Vers la fin du treizième siècle, les Génois établirent des comptoirs dans la Crimée et sur la mer d'Azof, et la position de Tana, à l'embouchure du Tanaïs, ou Don, montre suffisamment que des communications furent établies, à l'aide de cette rivière, avec le Volga lui-même. Ces entreprenants Italiens monopolisèrent, dans leurs ports, tout le transit entre l'Europe et l'Asie jusqu'à la fin du quinzième siècle, époque où les Turcs s'en emparèrent. Pendant près de six cents ans, toutes les productions de l'Orient, qui étonnaient et ravissaient nos

ancêtres, suivirent le chemin que nous parcourions aujourd'hui. Les riches caravanes ont disparu, et c'est à peine si l'on rencontre parfois quelque grande charrette attelée de bœufs portant du bois de charpente ou du fer venu des glaces du Nord.

Mais un souvenir d'une signification plus profonde se rattache encore à cette langue de terre qui a servi en même temps de grand chemin aux hordes barbares et de barrière à ces entreprises commerciales qui ont tant contribué à la civilisation des deux continents. Il y a quelques siècles, la Porte fit une tentative pour améliorer ses relations de commerce avec l'Asie centrale, qui avaient été fort affaiblies par l'abandon de la voie de terre en faveur de celle du Cap. Ce fut alors que les troupes ottomanes rencontrèrent, pour la première fois, les barbares moscovites, qui parvinrent à entraver la formation d'un canal projeté par Sélim II. Cette entreprise, commencée sous les auspices des empereurs ottomans, n'a été poursuivie par aucune puissance chrétienne. La mortelle influence exercée dès lors sur la civilisation du monde caractérise encore la domination russe, et la défaite des armées ottomanes par les agresseurs moscovites ne serait pas moins désastreuse aujourd'hui que les sauvages attaques exercées jadis contre les Turcs par les sujets indomptés d'Ivan le Terrible.

Vers le milieu du dernier siècle, une compagnie anglaise se forma dans le but d'organiser le transit du commerce avec l'Orient par la Russie[1]; mais l'ignorance et la

[1] Un intéressant récit des démarches de cette compagnie a été publié par un homme remarquable, M. Jonas Hanway, son principal agent en Russie.

jalousie moscovites n'avaient pas changé, quoiqu'elles eussent revêtu des formes plus civilisées, et l'entreprise échoua complétement.

Le commerce de l'Orient, qui passe aujourd'hui par Tzaritzin, est de très-peu d'importance. Cet état de choses anormal pourrait s'expliquer si, pour le transit des articles du Levant, le gouvernement avait découvert quelque route préférable à celle des Génois; or, si l'on considère que, sur une étendue de cinq cents milles, les provinces transcaucasiennes de la Russie sont contiguës à la Perse et à la Turquie, cette conjecture ne paraîtrait pas impossible à tout homme qui ne serait pas initié à la politique commerciale de la Russie. Malgré les mystères de cette politique, il est facile de découvrir qu'elle s'oppose à l'exploitation de la route de l'Orient. Il est nécessaire de se rendre compte du vrai principe qui dirige le gouvernement russe pour ne pas l'accuser d'absurdité en le voyant pratiquer le système protecteur comme essentiel au progrès commercial de l'empire.

S'avançant vers le cœur de l'Asie en même temps qu'elle forme la moitié du continent européen, possédant, au moyen de la Caspienne, une voie de communication avec l'Orient, qui est refusée à toute autre puissance européenne, traversée par des fleuves qui semblent destinés à relier les ports de ses quatre mers, la Russie pouvait devenir le grand chemin des nations. Les richesses de l'Europe et de l'Asie y afflueraient ainsi par les routes diverses qu'elle peut seule offrir au commerce du monde. Mais le gouvernement repousse virtuellement ce progrès en refusant à tous les produits étrangers le droit de transit à travers son immense territoire. Il en résulte que les pro-

duits de l'Orient passent par Smyrne et Trébizonde, tandis qu'ils pourraient aller de Tiflis à Redout-Kalé sur la mer Noire. Si le Don et le Volga étaient unis par un canal, le commerce pourrait encore venir par eau d'Astrabad et des ports intermédiaires à Taganrog, *viâ* Astrakhan et Tzaritzin, ou directement jusqu'à Saint-Pétersbourg. C'est ainsi que les brillants projets commerciaux caressés par Pierre le Grand, et qui tendaient à porter plus loin la frontière orientale de l'empire, ont été détruits par l'indigne politique des successeurs de ce grand prince.

Ces faits nous autorisent à dire que le gouvernement russe ne se préoccupe de la prospérité de ses sujets que lorsqu'elle peut se concilier avec leur état de barbarie et d'ignorance profonde. L'hypocrisie du gouvernement russe ne saurait faire prendre le change à personne sur ses secrets desseins. Il est évident que des relations suivies avec les nations européennes ouvriraient les yeux à des populations asservies et introduiraient en Russie des principes de liberté incompatibles avec le despotisme traditionnel des czars. Si le voyageur veut apprécier sainement le système d'économie politique en honneur à Saint-Pétersbourg, il ne doit pas oublier que les intérêts du pouvoir et ceux du peuple sont diamétralement opposés. Il ne s'étonnera pas alors de voir des vaisseaux de guerre, et non des vapeurs marchands, naviguer sur la Caspienne. Les riches productions de la Perse sont chargées sur de misérables barques, tandis que les vapeurs en fer sont exclusivement affectés au transport des soldats. Ces steamers sont employés à bloquer les côtes occidentales de la Circassie, et toujours prêts, en cas de guerre avec la Perse, à porter des troupes dans ce royaume.

D'ordinaire, ils font le service deux fois par mois entre Astrakhan, Bakou, Lenkeran, Enzeli et Astrabad. J'ai appris toutefois que deux vapeurs en fer ont été récemment lancés sur le lac Aral, pour répondre, assurait-on, aux besoins du commerce. Le fait pourra quelque jour être tenu pour inexact. Il y a une ligne de Cosaques du désert des Kirghees aux bords du lac Aral; ils sont destinés aussi, sans doute, à servir des intérêts prétendus commerciaux.

Je ne vois pas en quoi la politique du gouvernement se trouverait compromise par le développement de la navigation, car elle pourrait, en cas de guerre, devenir d'un puissant secours pour le transport des armées. Les personnes qui ont navigué longtemps sur le Volga s'accordent à constater que le volume des eaux diminue rapidement, et notre capitaine y voyait la raison des difficultés croissantes de la navigation. Les nombreux canaux par lesquels le Volga se jette dans la mer Caspienne, en coulant à travers le delta sur lequel Astrakhan est situé, deviennent chaque année moins profonds, et l'on croit que le niveau même de la mer Caspienne a baissé depuis quelques années. Humboldt, toutefois, est d'un avis contraire, et l'on peut supposer que les habitants d'Astrakhan ne font que répéter une vieille tradition quand ils soutiennent que leur ville est plus éloignée de la mer qu'autrefois.

MM. Englehardt et Parrot ont récemment recueilli à cet égard une série d'observations des plus intéressantes. Ces savants ont constaté que le niveau de la mer Caspienne est d'environ dix-huit toises au-dessous de celui de la mer Noire. Mais, comme le Don coule avec plus de rapidité

que le Volga, la différence de niveau des deux fleuves, au point où ils sont le moins éloignés l'un de l'autre, est incontestablement beaucoup plus grande. Le professeur Pallas s'est donné beaucoup de peine pour prouver que ce plateau élevé formait, à une époque antérieûre, la côte septentrionale de la mer Caspienne. Adoptant la théorie de Tournefort, et soutenant qu'avant le déluge de Deucalion la mer Noire était séparée de la Méditerranée par les montagnes du Bosphore de Thrace, il prétend que la Caspienne et le lac Aral, unis alors, communiquaient avec la mer Noire par un canal qui coulait au nord du Caucase.

Que cette théorie soit exacte ou non, — et, d'après des observations plus récentes, on pourrait penser qu'il en était ainsi avant Adam, — il n'y a pas de doute qu'à cet âge du monde la Caspienne ne s'étendît sur le bassin du Volga. La configuration du pays tout entier vient appuyer cette hypothèse. Les steppes désolées qu'arrosent la Sarpa et le Volga sont imprégnées de sels, et des coquillages exactement semblables à ceux que l'on trouve dans la mer Caspienne sont épars à la surface du sol. La steppe riveraine du Don est formée d'une riche terre noire, où ne se découvre aucune trace de dépôt marin. Il peut sembler singulier que, en traversant une des provinces les plus fertiles de la Russie, nous jetions un coup d'œil sur la plus stérile; mais nous avons voulu présenter une explication du changement si soudain que l'on remarque entre ces deux contrées. Il paraît à peu près certain qu'une grande étendue de la steppe du Volga a été anciennement submergée. Nous nous félicitâmes d'avoir à traverser la partie la plus élevée de la Russie, et, en laissant derrière nous ces vastes déserts de sable qui s'é-

tendent jusqu'aux frontières de la Chine, la steppe, avec sa douce tristesse, ne nous paraissait pas sans attraits : nous avions évité les marais salés d'Astrakhan, et ce voyage à travers le pays des Cosaques du Don nous offrait des charmes nouveaux et imprévus.

CHAPITRE X

Les steppes des Cosaques du Don. — La poste russe. — Un incident désagréable. — *Somovars* : leurs mérites. — Costume des paysans. — Grande route du pays des Cosaques du Don. — Rencontre d'un voyageur. — Novo-Tcherkask.

A Jablonsky, notre première étape depuis Tzaritzin, nous mîmes enfin le pied sur le territoire des Cosaques du Don. Rien ne saurait donner une idée de la tristesse du pays qui s'étend entre le Volga et le Don, excepté peut-être les campagnes que nous dûmes parcourir après avoir franchi ce dernier fleuve. Des prairies d'un gazon court et sec, parsemé de thym sauvage et de crocus lilas, ondulaient devant nous à l'infini. On eût dit le calme d'un océan après trois jours d'orage.

Nous fîmes quatre milles sans rencontrer une âme. De temps en temps nous passions à côté d'une charrette à bœufs qui transportait au Don des bois de charpente, ou nous croisions un Cosaque, à la mine sauvage, galopant sur un cheval plus sauvage encore. La route semblait éviter soigneusement tous les villages, et ceux que nous découvrîmes, à de grandes distances, se composaient presque uniquement de huttes rondes, si exactement semblables aux meules de foin dont elles étaient entourées, qu'on

pouvait à peine les en distinguer. Quoique j'eusse aperçu sur ma route et ces meules de foin et des voitures chargées de paille, je ne me souviens pas d'avoir passé devant une perche de culture jusqu'au moment où nous atteignîmes les rives du Don.

Le temps, depuis quelques semaines, se montrait favorable à nos excursions, et la route, ou plutôt le sentier que nous suivions, ne laissait à peu près rien à désirer: seulement il nous fallut faire d'ennuyeuses stations aux huttes qu'on a décorées du nom de maisons de poste. Après dix heures de marche, nous arrivâmes au fleuve, dont le cours est paisible, et je dirais volontiers sans prétention. Ses rives nous rappelèrent celles du Volga. A l'ouest, s'élève du bord de l'eau une steppe abrupte et coupée de ravins. Nous traversâmes le Don vers le coucher du soleil, au joli petit village de Piatisbanskaia, où, pour la troisième fois depuis notre départ de Tzaritzin, nous changeâmes de chevaux.

Dès lors, et pendant la nuit et le jour qui suivirent, notre voyage se poursuivit avec une invariable monotonie. Rien ne venait diversifier le paysage, et toutes les maisons de poste se ressemblaient. En arrivant à ces stations, on commence par ne trouver personne; un coq solitaire, perché sur la roue d'une charrette brisée, est le seul être vivant qui vous accueille. Après maintes tentatives infructueuses pour ouvrir la porte de la cabane, on voit apparaître enfin une femme malpropre, suivie de trois ou quatre marmots déguenillés. L'un des enfants part aussitôt et disparaît au milieu de la steppe. Il ramène, au bout d'une demi-heure, un homme sombre et barbu, qui, sans mot dire, enfourche un des chevaux de la dernière poste et s'élance,

ventre à terre, comme s'il ne devait plus revenir. Cependant on ne tarde pas à apercevoir au loin une demi-douzaine de chevaux, dont le galop précipité retentit dans la vallée. Deux hommes courent, haletants, derrière ce nouvel attelage. C'est le Cosaque à la mine rébarbative, accompagné d'un ami non moins taciturne que lui, et qu'il a déterré on ne sait où. Notre *yamschik* a mis ce temps à profit pour fixer par un nœud plus solide la corde qui sert de courroie au timon. La précaution n'est pas inutile, car ce lien s'est rompu à toutes les montées, juste au moment où il était le plus nécessaire. Trois chevaux sont choisis parmi ceux qui viennent, comme par enchantement, d'apparaître. Le travail du harnachement commence et occupe une autre demi-heure; on voit, aux soins que le conducteur apporte à fixer les cordes au timon, qu'il a évidemment affaire à une invention toute nouvelle, et que son embarras est extrême.

A la fin, cependant, tout est prêt. Le postillon qui va nous quitter tombe en extase en recevant un *vodka* de huit sous, après nous avoir conduits pendant quinze milles. Le nouveau postillon n'est pas moins enchanté de la perspective d'un pourboire aussi magnifique. L'original à la triste figure vérifie notre *padaroshna*, et daigne accepter, en essayant de sourire, le rouble que nous lui concédons pour faire un compte rond, au lieu du prix ordinaire, qui est seulement par poste de quatre-vingts copeks (deux shillings huit deniers). Le *yamschik* monte gaiement sur le siége, et, après avoir ainsi gaspillé une heure ou deux, nous partons de nouveau ventre à terre, entraînés de monticule en monticule avec une vitesse prodigieuse, à travers des fossés que la voiture et les chevaux franchissent

comme en volant, non sans éprouver toutefois de violentes secousses.

Nous avions fini par nous habituer tellement à ces soubresauts que nous n'y songions plus. Nos haltes d'ailleurs étaient trop longues et trop nombreuses pour que nous pussions nous plaindre de la célérité qui nous faisait regagner une partie du temps perdu. Nous laissâmes donc le *yamschik* gagner le *vodka* à sa fantaisie en se livrant aux plus périlleux exercices. Notre homme faisait incessamment claquer son fouet au-dessus de sa tête, excitant tour à tour les chevaux par ses cris, ses jurons, ses applaudissements ou ses sifflets. Mais notre attelage n'était ni sourd ni aveugle, et il allait toujours sans qu'il fût jamais besoin de lui faire sentir la lanière. C'était vraiment une curieuse figure que ce Cosaque du Don, avec ses grandes moustaches rouges, dont les pointes effilées se montraient derrière ses oreilles. Il portait un bonnet de fourrure grise, une tunique bleue tombant au-dessus des genoux et serrée à la taille par une ceinture rouge. Une grande paire de bottes fortes, dans lesquelles se perdait son large pantalon, complétait le costume de notre *yamschik*. En une heure et demie, il nous avait emportés, de cahot en cahot, jusqu'au relais suivant, où se répétait la scène que nous avons essayé de représenter au lecteur.

Pendant la nuit toutefois, le spectacle changeait. Nous épuisions le chapitre des incidents. Les chevaux se trouvaient quelquefois à la poste, mais les choses n'en allaient pas plus vite. Il nous fallait sonner avec persévérance à la porte de la hutte et réveiller l'enfant. Le marmot réveillait la femme et celle-ci son mari, qui répondait laconiquement, au milieu de son sommeil : « Il n'y a pas de che-

vaux. » Et nous de répliquer aussitôt : *Loshedye* (chevaux)! *vodka! vodka!*... Mais il fallait s'exécuter. Nous finissions par faire sonner vingt-cinq copeks aux oreilles du dormeur, et, tout en grommelant, il se décidait à nous satisfaire. C'est en vain que pour l'apprivoiser, nous lui donnions de petites tapes amicales sur l'épaule, il ne se déridait pas un instant, et, à la pâle clarté d'une vacillante lumière, il chiffonnait et barbouillait notre *padaroshna* pendant un temps interminable. Pour ajouter à la mystification, les *yamschiks*, en voulant graisser les roues, perdaient leurs écrous dans l'obscurité. Pourtant on se mettait en marche. La pluie commençait à tomber, et nous découvrions, à notre grand déplaisir, que la capote de la voiture était percée comme l'arrosoir d'une douche. Au milieu de ce déluge, nous éprouvions tout à coup une violente secousse, suivie d'un craquement, et nous ne tardions pas à nous apercevoir que l'une des roues se détacherait de l'essieu, selon toute apparence, avant notre arrivée à la prochaine station. On comprend quelles devaient être alors nos anxiétés : il eût fallu nous résigner, par ce temps abominable, à passer la nuit tout entière au milieu de la steppe dans une voiture envahie par les eaux.

Aussi ne nous avancions-nous plus qu'avec une prudente lenteur et les yeux fixés sans cesse sur celle des roues de devant qui menaçait de se détacher. C'était notre troisième nuit de marche. Le ciel vint à notre aide, et nous pûmes saluer avec les sentiments de la plus vive gratitude notre arrivée devant une cabane d'aspect moins misérable que les autres, où nous décidâmes d'attendre que le matin nous amenât le beau temps et un charron, dont notre roue avait si grand besoin. La cabane contenait

heureusement un brancard en bois, sur lequel on étendit, en guise de matelas, une magnifique peau de mouton que j'avais achetée. Ainsi notre gîte se trouva *comfortable ;* il n'avait d'autre inconvénient qu'une odeur suffocante des plus désagréables, et une telle abondance de puces que j'importai à Taganrog une quantité considérable de ces hôtes incommodes.

Mais si l'on doit quelquefois en Russie regarder une peau de mouton comme un objet de luxe, un *somovar* s'y trouve toujours de première nécessité. A sa vue s'évanouissent tous les fâcheux souvenirs que vous ont laissés les roues tombant dans l'ornière et le vent qui gronde sur les steppes ; la hutte de poste prend aussitôt comme un air de fête ; vous oubliez les mille insectes qui vous sautent aux jambes; l'arrivée des chevaux ne vous importe plus ; vous accablez de politesses le maître de poste maussade ; votre plaisir se manifeste par une pantomime qui stupéfie les jeunes filles cosaques, et quand, la nuit venue, vous cherchez le sommeil sur votre peau de mouton, c'est avec une sensation de bien-être indicible. Pour le voyageur qui parcourt les vastes plaines des Cosaques du Don, il n'est pas de vue plus réjouissante que celle du brillant *somovar* de cuivre poli ; son oreille n'est jamais plus doucement caressée que par le léger sifflement, l'agréable murmure du *somovar*. En Russie, riches et pauvres, nobles et paysans, ont placé toutes leurs affections sur le somovar de leur foyer. Peut-être est-ce là le seul sentiment commun à ces classes opposées ? Le seigneur estime qu'un *somovar* vaut un serf, et le serf, à coup sûr, sacrifierait volontiers le seigneur pour garder le *somovar* qui égaye sa pauvre cabane. Si un ukase venait abolir de-

main les *somovars*, je crois, en vérité, qu'il y aurait une insurrection dans tout l'empire, et que ce serait la fin de la Russie.

Pour qu'une simple théière joue un rôle si important dans la vie domestique d'un peuple, il faut que ses jouissances soient singulièrement bornées. Il semble que pour le Russe toutes les joies humaines se résument dans le plaisir de boire du thé. Il est vrai que ce breuvage ne saurait jamais être mieux apprécié que durant un voyage sur la steppe. Nous avions acheté à Nijni une petite provision de thé venu de Chine par la voie de terre, et nous ne portions avec nous que de la fleur de Péko, du sucre et des biscottes. Comme on ne peut, dans les huttes de poste, se procurer que du pain noir, nous réduisîmes nos repas à ce chétif menu, auquel, à l'occasion, nous ajoutions une couple d'œufs achetés, pour ainsi dire, au poids de l'or. Avec un tel régime, et au milieu des fatigues parfois excessives du voyage, le thé agissait sur nous comme le plus généreux des stimulants, et la construction particulière des *somovars* nous assurait une boisson excellente. Ces ustensiles tirent leur nom de deux mots russes, qui signifient *bouillir soi-même*. Le *somovar* n'est autre chose qu'une grande urne en cuivre, dans le milieu de laquelle est un cylindre rempli de charbons ardents. La partie supérieure de l'appareil s'ouvre en forme d'entonnoir, et la théière s'y adapte exactement, de sorte qu'en maintenant le thé chaud, le feu du cylindre fait bouillir l'eau qui l'entoure de toutes parts. Une tranche de citron remplace toujours dans le thé russe le nuage de crème indispensable à mes compatriotes, et je ne tardai pas à trouver l'innovation de mon goût.

Le lendemain matin, dès que notre roue eût été ratta-

chée tant bien que mal, nous partîmes sous les brillants auspices d'un magnifique soleil levant. La steppe, moins désolée, offrait plus de variété à nos regards curieux. Nous traversâmes quelques villages, dont les petites maisons à un étage et entourées d'un balcon nous parurent plus solidement bâties que toutes celles que nous avions vues jusque-là. Nous remarquâmes en passant un moulin en bois, posé sur un ruisseau au cours paisible et frangé de saules, qui égayaient le paysage. Notre vue ne se reposa pas sur d'autres arbres durant tout le voyage. De vastes perspectives s'ouvraient de temps à autre sur les sinuosités du Don et sur la steppe qui s'étendait en s'abaissant toujours jusqu'à la mer Caspienne. De grands troupeaux de bétail, de moutons, de chevaux, erraient à l'aventure à travers les plaines infinies, et nous croisâmes un plus grand nombre de chariots, attelés de bouvarts, que les jours précédents. Le mouvement et la vie reparaissaient peu à peu. Ces chariots, chargés de gourdes, étaient accompagnés par des hommes à figure rude et rébarbative et par des femmes aussi peu avenantes; mais peut-être doit-on montrer quelque indulgence pour les dames, et tenir compte de leur costume peu avantageux, qui se compose d'une robe de chambre de couleur blanche et de bottes à la Wellington. Les hommes étaient affublés à peu près de même, avec cette différence, que leur robe de chambre était raccourcie en tunique, et que leurs larges pantalons se perdaient dans leurs bottes. Le plus respectable de la troupe portait une espèce de schako de cavalerie légère avec une bande rouge.

Le pays des Cosaques du Don est beaucoup plus peuplé que ne serait tenté de le supposer le voyageur qui suit

la ligne de poteaux blancs de la route de poste. On dirait qu'il est établi en principe que la hutte de poste doit être située dans la position la plus solitaire ; il devient impossible ainsi d'obtenir assistance pour les réparations que nécessite à chaque instant le mauvais état des chemins. En obtenant nos *padaroshnas* à Dubovska, nous nous munîmes d'une liste des stations, qui ne nous fut délivrée qu'après des délais infinis. L'employé paraissait n'avoir jamais entendu parler de l'itinéraire que nous nous proposions de suivre. Je crois, au surplus, qu'il finit par inventer les noms des lieux et les distances qui étaient soigneusement enregistrés sur la liste ; car, à l'exception de la première station, aucune autre n'existait en réalité, et si de temps en temps nous n'avions aperçu les flots argentés du Don, nous aurions pu croire que nous étions perdus au milieu des déserts du littoral de la Caspienne.

Le trait distinctif du caractère des maîtres de poste du pays des Cosaques du Don, — et ils sont probablement d'excellents types de la race, — est une apathie sournoise, une imperturbabilité bourrue, bien faite pour irriter au suprême degré le voyageur. Menaces, roubles, supplications, tout, près de ces hommes, demeurait infructueux. Du doigt nous leur indiquions notre roue qui menaçait et le soleil couchant ; ils ne montraient ni surprise ni sympathie ; à peine daignaient-ils alors nous donner un pot de graisse pour remédier à un attirail hors de service. Une fois seulement on répondit à mes instances en me demandant d'un ton brusque si j'étais chrétien. Je savais assez de russe pour comprendre la question ; je répondis affirmativement, et fus aussitôt invité à faire le signe de croix pour attester l'orthodoxie de ma croyance. Comme le signe de la croix

se fait de plusieurs façons parmi les sectes de l'Église grecque, je craignis de me compromettre par une tentative malheureuse, et je refusai de satisfaire à cette injonction. Le Cosaque haussa les épaules en ricanant, et réserva son aide et ses sympathies pour les voyageurs qui savaient faire le signe de la croix comme lui.

Nous passâmes dans un bac le Donetz, dont la grandeur rivalise avec le Don, et, des hauteurs qui le dominent, nous pûmes jouir de la vue du confluent des deux rivières. Les steppes à l'ouest du Donetz sont riches en mines de charbon ; les plus importantes sont situées à Bakmout, dans le gouvernement d'Iekaterinoslav. Pendant une saison de l'année un steamer est employé, — par l'État naturellement, — à remorquer des bateaux chargés de l'anthracite de ces mines. Clarke et d'autres auteurs supposent que le mot *Donetz* est l'origine du nom donné au Don par les Grecs ; et la transition de *Donetz* ou *Danaetz* à *Tanaïs* est assez naturelle pour autoriser cette supposition.

De nombreux vignobles bordent les rives du Don, sur le chemin de Tcherkask ; ils produisent une grande quantité de vins mousseux, presque semblables à ceux de la Crimée. Suivant les derniers rapports officiels, l'exportation de ces vignobles seuls s'élève à trois cent soixante-quinze mille roubles. Comme nous approchions de la capitale de la province, nous fûmes surpris par l'apparition inattendue d'un voyageur ; c'était le seul que nous eussions rencontré depuis plus de trois cents milles. Avec une curiosité analogue à celle qu'on éprouve en mer à l'aspect d'une voile inconnue, je regardai, à travers le nuage de poussière qu'il soulevait, le véhicule et son possesseur, aussi sales, aussi poudreux l'un que l'autre, lorsqu'ils

passèrent rapidement à côté de nous, et je pus me faire une idée de notre propre figure, quoique rien ne me pût éclairer sur la position et sur le rang de cet homme. Il n'y a pas de signe qui puisse aider à apprécier la condition d'un Russe en voyage. Chevaux, droskies, yamschik et voyageurs, tout revêt également un air de malpropreté révoltante; tout disparait sous une couche uniforme de poussière. La voiture et le voyageur ne sont lavés ni l'un ni l'autre qu'à la fin du voyage. Jusqu'à preuve du contraire, l'homme qui venait de passer devant nous pouvait donc être un prince allant prendre le gouvernement d'une province, aussi bien que le dix-neuvième clerc d'un bureau de police.

La nuit était déjà avancée lorsque, à la faveur d'un beau clair de lune, nous vîmes se dessiner les pittoresques contours de Novo-Tcherkask. En traversant un petit tributaire du Don, nous descendîmes lentement jusqu'au pied de la colline sur laquelle la ville est située, et nous passâmes sous un grand arc de triomphe, érigé en l'honneur d'Alexandre, qui nous parut d'autant plus imposant et plus mystérieux que nous étions moins préparés à un tel développement architectural. Nous entrions, en effet, dans la première ville que nous eussions vue depuis que nous avions quitté les rives du Volga. Ce contraste d'une ville, à côté de steppes désolées et sans vie, me frappa vivement. Bien que le bruit des pas de la sentinelle troublât seul, en ce moment, le silence des rues désertes, c'était un vrai plaisir pour nous de les parcourir en tout sens et de pouvoir nous dire que nous étions enfin dans la capitale du pays des Cosaques du Don.

CHAPITRE XI

Cosaques du Don. — Leur origine. — Les Cosaques soldats. — Les Cosaques agriculteurs. — Étendue des terres arables. — Statistique des Cosaques du Don. — Une mauvaise route. — Retards. — Un aide de camp qui arrive du Caucase. — Le système postal. — Renseignements d'un Russe à ce sujet.

La ville de Novo-Tcherkask fut fondée par l'hetman Platoff, en 1806. Les inondations auxquelles la première capitale des Cosaques était exposée avaient rendu nécessaire de transférer le siége du gouvernement dans une autre situation. Pour éviter les flots du Don, l'hetman est tombé dans l'extrême contraire en perchant la nouvelle capitale sur le sommet d'un mont. Il était difficile de choisir un site plus défavorable : éloignée de huit milles du fleuve, Novo Tcherkask ne peut profiter du commerce du Don ; ses abords sont escarpés et inaccessibles presque de tous les côtés. Le seul avantage que cette ville retire de sa position élevée est une vue fort étendue du côté du sud. On assure que, par un temps serein, on peut, de la capitale des Cosaques du Don, apercevoir distinctement les pics neigeux du Caucase. Le chiffre de la population est d'environ dix mille âmes. Les rues sont larges, mais les habitations de chétive apparence ; elles sont bâties sur pilotis, comme les greniers où l'on serre les gerbes de blé sous les hangars des fermes. Ce système de construction, indispensable sans doute dans la vieille ville toujours exposée aux inondations, a été appliqué à la nouvelle. En somme, la capitale des Cosaques est une ville isolée, mal

bâtie, et ne répond en rien au fastueux arc de triomphe qui lui sert d'entrée.

Création du commencement du siècle, Novo-Tcherkask est en grande partie dénuée de ce caractère national qui rendait la vieille capitale si intéressante, et qui a été si pittoresquement dépeint par Clarke. Depuis que le Don a cessé d'être la frontière de l'Europe et de l'Asie, les habitants de ce district ont été en quelque sorte *occidentalisés*, et je n'ai pu admirer à Novo-Tcherkask aucun de ces remarquables costumes décrits par les anciens voyageurs. Avec les mœurs et les coutumes qui les distinguaient jadis, les Cosaques ont perdu toute trace de leur première indépendance. Ils sont graduellement absorbés dans l'empire russe, et, comme une race qui doit bientôt s'éteindre, ils perdent chaque jour quelque chose de leur originalité nationale.

Rien de plus avantageux pour la Russie que la position de cette province et que le caractère martial de ses habitants. Établis à l'extrémité d'un empire dont les frontières étendues sont continuellement menacées par les populations voisines, les Cosaques sont regardés comme ses défenseurs naturels, et on les a échelonnés, comme tels, sur une ligne continue de la Sibérie à la mer Noire. Ils forment aussi la majeure partie de l'armée du Caucase, qui est constamment renforcée par des levées faites dans les provinces adjacentes. Il n'est pas difficile de recruter un régiment en Russie. On ordonne à un certain nombre d'hommes de se réunir sur un point donné, et on les dirige incontinent vers le théâtre de la guerre. Le procédé est des plus simples et donne de meilleurs résultats qu'on ne pourrait se l'imaginer. Tout Cosaque est destiné dès sa nais-

sance à l'état militaire, et les Russes ont fini par se persuader que ce peuple n'a d'autre mission en ce monde que de livrer des batailles.

Les Cosaques du Don sont la race la moins homogène de l'univers. D'après Clarke, c'est un mélange de Circassiens, de Malo-Russes, de Russes, de Tartares, de Kalmouks et d'Arméniens. D'autres prétendent qu'ils sont presque exclusivement d'origine slave, et cette conjecture me semble la plus probable, car on ne saurait découvrir dans leur physionomie quoi que ce soit qui dénote une origine mongole. Ils sont, du reste, sectateurs fanatiques de l'Église grecque, à laquelle ils appartiennent de temps immémorial. Mais si les ethnologues ne sont pas d'accord sur leur origine, les étymologistes ne sont pas moins embarrassés pour déterminer la racine de ce nom de Cosaque; ils ont fini par laisser la question en suspens, après avoir tour à tour cherché l'origine du mot *Cosaque* dans sa ressemblance avec différents mots qui, dans d'autres langues, signifient alternativement un homme armé, un sabre, un corsaire, un bouc, un promontoire, un habit, une casaque et un district de la Circassie.

Ce ne sont pas les Cosaques, on le conçoit, qui se chargeront d'éclaircir la difficulté ; ainsi, l'origine de leur race et de leur nom est probablement destinée à rester à jamais un intéressant sujet d'investigations. Une chose certaine, c'est que, descendant ou non d'une race unique, les Cosaques nourrissent la plus implacable haine contre les Russes. Dépossédés de presque tous leurs anciens priviléges, ces hommes, qui autrefois vivaient libres, en république, et ne dépendaient que de leur hetman ou président, sont réduits aujourd'hui à la même condition d'es-

clavage que les habitants des autres provinces de l'empire. Jadis toute distinction de rang était inconnue chez les Cosaques du Don; actuellement il existe parmi eux une véritable aristocratie. Dans la république des Cosaques, les biens de la terre étaient à tous; depuis la domination moscovite, le pays est divisé en États, soumis au servage, et ceux qui, comme paysans de la couronne, seraient comparativement libres dans d'autres provinces, sont sans cesse exposés à se voir incorporés de force dans les armées du czar. Ces pauvres Cosaques sont vraiment fort à plaindre de posséder une réputation de bravoure que les Russes ont tant de peine à s'attribuer à eux-mêmes.

Dans le cours de mes derniers voyages, je fis la rencontre d'un officier hongrois qui avait assisté à beaucoup d'escarmouches dans le Caucase; il m'assurait que la valeur des Cosaques du Don était une de ces illusions populaires que le gouvernement encourage avec soin, dans le double but de flatter la vanité d'une race mécontente et de la rendre plus docile, et en même temps d'inspirer un effroi salutaire aux autres nations, habituées jusqu'ici à regarder les Cosaques du Don avec une sorte de terreur mystérieuse et à se les représenter comme des monstres d'une férocité effrayante et d'un aspect horrible. Un contact fréquent a appris aux Circassiens à estimer ces formidables guerriers à leur juste valeur, et ils les tiennent presque en aussi grand mépris que les autres soldats russes. La vérité est que, dans toutes les campagnes où les Cosaques se sont distingués, ce n'a guère été que par comparaison avec les troupes russes; ils doivent leur célébrité plutôt à la barbarie et à la cruauté dont ils font

preuve en harcelant une armée en retraite, qu'à des traits éclatants d'une valeur solide.

Si le gouvernement, au lieu d'épuiser la population valide par de continuelles levées d'hommes, encourageait les Cosaques à se livrer aux occupations agricoles et commerciales, il est certain que le pays qui s'étend du Volga au Don renferme assez d'éléments de prospérité pour récompenser l'industrie de ses habitants. Les statistiques suivantes, tirées des rapports officiels, prouvent non-seulement que ces avantages naturels existent, mais aussi que les Cosaques du Don possèdent à un haut degré cet esprit d'entreprise, si rare en général parmi les Russes, et qui paraît être un des derniers vestiges de leur ancienne indépendance.

La province entière renferme sept cent mille habitants, répandus sur une étendue de trois milles carrés d'Allemagne, donnant par conséquent la faible moyenne de deux cent quarante habitants environ par mille carré, et quarante acres d'excellente terre de pâturage pour chaque habitant. En comparant le chiffre de la population à l'étendue des terres mises en valeur, on trouve que chaque habitant cultive environ huit acres, soit une étendue de près de deux acres de plus que les habitants de toutes les autres provinces. La moyenne du terrain cultivé, dans dix-sept des cinquante et une provinces qui composent l'empire, est, en vérité, si minime, que la production des céréales s'y trouve au-dessous des besoins de la population. Quand on considère les interruptions que subissent les travaux agricoles dans le pays des Cosaques du Don, par suite de l'absence permanente de près de cent mille hommes qui servent aux armées, on est autorisé à dire

que les Cosaques du Don sont, de tous les sujets de Sa Majesté Impériale le Czar, les plus entreprenants et les plus énergiques.

Seulement il est tout à fait conforme au système général du gouvernement russe qu'avec ces qualités les Cosaques du Don soient employés surtout à protéger l'empire contre les incursions des tirailleurs circassiens ou les attaques des Kirghees pillards sur la frontière du Thibet. Or, qu'on se représente un Cosaque du Don occupant un poste dans ces affreux déserts, ayant à se féliciter d'être né dans la province la plus favorisée de la Russie et se demandant comment sa femme et ses enfants cultivent sans lui les huit acres de terre qu'il ne reverra peut-être jamais. On ne doit pas supposer cependant que, par ces huit acres en culture, nous entendons le sol qui produit chaque année. La grande étendue des terres arables permet de ne pas prendre au delà d'une récolte sur le même champ tous les dix ou quinze ans. On dit que la terre arable est égale à environ un tiers des pâturages; nos précédentes indications ont montré que cette proportion est exacte, et qu'en même temps, sans aucun doute, il serait possible de la modifier d'une façon notable au profit de l'agriculture. Le sol est formé, dans le pays des Cosaques du Don, d'une bonne terre grasse, riche et noire, particulière à la steppe, et que l'on nomme *tchernozième*. Le sous-sol, dans la plus grande partie de la contrée, consiste en marnes. Toutes les variétés de blé y réussissent, et, de plus, on y cultive le lin sur une grande échelle, pour en extraire une huile, objet d'un commerce important en Russie. Les mûriers croissent à merveille partout où on en a fait l'essai, et, si l'industrie séricicole était encou-

ragée par l'État, elle fournirait à l'exportation des produits satisfaisants.

Sur les beaux et gras pâturages de cette province, le bétail grandit avec une facilité surprenante, et ne coûte presque rien à nourrir. Les propriétaires de troupeaux en apprécient tellement peu la valeur, qu'ils les tuent par hécatombes uniquement pour en extraire le suif. On a conseillé à ces propriétaires malavisés d'exporter la viande au lieu de l'enterrer, et de chercher à tirer parti du lait. L'avis paraît avoir été négligé jusqu'ici. J'ai goûté, il est vrai, quelques fromages excellents, mais je ne me suis pas aperçu qu'ils fussent un objet de commerce. Les chevaux abondent sur les rives du Don, et leur race est fort estimée par tout l'empire. Importés, dans l'origine, par les Tartares, les chevaux cosaques sont de petite taille, mais d'une vigueur sans égale. Leur prix varie de trente à cinquante shillings par tête. Habitués, pendant leur jeunesse, à endurer de cruels hivers, ils deviennent capables des plus rudes fatigues. Lorsqu'ils parviennent à échapper aux épidémies et aux sécheresses de leur pays, ils sont destinés généralement à la remonte de l'armée russe.

Les indications que nous venons de présenter ne méritent pas toutefois une entière confiance, car elles sont empruntées aux rapports officiels, où les erreurs et les contradictions abondent. On sait que le gouvernement russe ne se sert de la publicité que pour dénaturer l'état réel des choses. Aussi n'avons-nous cherché dans ces documents que la preuve officielle de l'état misérable d'une province qui semblerait appelée à la prospérité la plus haute par les richesses de son sol et la hardiesse de ses ha-

bitants. Le gouvernement n'a rien su tenter pour la fortune d'une contrée qui lui fournit des troupeaux innombrables et ses plus intrépides soldats.

Quoique nous fussions dans la capitale d'un pays renommé pour ses chevaux, nous eûmes mille peines à nous en procurer quelques-uns à la poste. Le retard était fâcheux, et nous fit songer que nous venions de rentrer au milieu du monde et de la civilisation russes. A la fin pourtant nous quittâmes la ville au grand galop, nous précipitant, avec une rapidité effroyable, au fond du ravin sur le bord duquel elle est située, et suivant, au-dessus de la steppe, les contours d'une route si horriblement raboteuse, que je reconnus sans peine que nous étions sur la principale route postale du pays.

Nous ne roulions plus sur un gazon uni, comme nous l'avions fait jusque-là, guidés seulement par la fantaisie du *yamschik* et par une ligne de poteaux blancs. Nous nous trouvions retenus entre des limites tracées par deux fossés et cahotés, non sans de vives angoisses, sur un terrain qui avait été marais jadis. Les profondes ornières laissées sur notre route par le commerce de l'hiver et séchées par le soleil s'étaient changées en sillons solides, et l'argile inflexible menaçait à chaque instant de briser les ressorts de la voiture et de disloquer les articulations des infortunés voyageurs. Nous cherchions à nous affermir de notre mieux sur nos siéges pour ne pas nous heurter contre les parois de la voiture, et, comme nous courions sur les crêtes rapides des fondrières qui coupaient à chaque instant la route, nous avions besoin de toute notre attention pour ne pas être jetés bas. Enfin, après avoir sauté plutôt que roulé durant quinze verstes, notre voiture s'arrêta, et

nous apprîmes, avec un vif plaisir, que nous étions arrivés, au prix de quelques contusions, à la station suivante.

Notre route croisait en cet endroit celle qui réunit Saint-Pétersbourg et Moscou à Stavropol, quartier général de l'armée russe dans le Caucase. Nous étions à environ deux jours et deux nuits du théâtre de la guerre, et par conséquent à demi préparés à la réponse qui nous fut faite, lorsque nous demandâmes des chevaux. L'écurie tout entière, on nous le dit du moins, avait été mise en réquisition pour le service des officiers chargés des dépêches. Il était inutile d'insister; notre *padaroshna* portait seulement un cachet impérial, au lieu de deux qui indiquent le service exprès du gouvernement : étrangers et civils, on nous considérait comme n'ayant aucun titre à continuer notre voyage; il fallut donc nous résigner philosophiquement à fixer notre séjour dans une chambre dénuée de toute espèce de meuble et fourmillant de vermine, jusqu'à ce qu'il plût au maître de poste de nous donner les moyens de poursuivre. Au milieu de notre repos forcé, nous n'avions d'autre passe-temps que le spectacle de la cour de la poste. Des officiers se hâtaient dans une direction; des dames, avec de nombreuses familles, voyageaient paisiblement dans l'autre. Tous produisaient le même *padaroshna*, et le maître de poste, s'inclinant avec respect devant les deux cachets impériaux, livrait ses attelages sans mot dire.

Tenter de séduire cet homme eût été parfaitement inutile. C'était vraiment un personnage, avec son chapeau entouré d'un galon d'or et son costume de fonctionnaire du gouvernement. Il empochait nos roubles avec une grande satisfaction ; mais il restait inébranlable et réservait

consciencieusement ses chevaux pour le service de son maître impérial. A la fin, je m'adressai en français à un jeune aide de camp qui renversait tout sur son passage, et dont l'arrivée à la station avait agi comme par enchantement sur les *yamschiks*. En reconnaissant en nous des Anglais, il ordonna qu'on mît sur-le-champ des chevaux à notre voiture.

La politesse excessive de cet officier, qui se montrait prêt à périr sur la place si ce sacrifice pouvait avancer notre voyage d'un relais, contrastait singulièrement avec l'incivilité du maître de la maison : du reste, ils étaient, l'un et l'autre, des types parfaits de l'honnêteté moscovite Il fallait que ce fussent des serviteurs dévoués de la couronne, car le maître de poste nous avait donné une preuve de son obéissance, et je ne crois pas que l'on puisse éprouver plus rudement la fidélité d'un soldat qu'en lui ordonnant de faire un voyage de dix jours, à une heure près, dans un téléga russe. Ce ne fut pas sans étonnement que je vis le jeune officier s'asseoir sur une botte de paille dans un chariot découvert tel que ceux dont se servent les paysans de ces contrées, et poursuivre vers Moscou, malgré le vent et le mauvais temps, un pénible voyage de huit jours et huit nuits. Toutes les deux heures, il devait être réveillé de ce sommeil qu'un Russe seul peut goûter en de telles circonstances, pour changer de voiture, car le chariot, ainsi que les chevaux, sont la propriété particulière de la dernière station. Tandis qu'il nous disait gracieusement adieu et s'enveloppait de son blanc manteau militaire, je songeais que, sous ces dehors de politesse exquise, le sang des Scythes, ses ancêtres, coulait certainement encore dans ses veines.

Nos épreuves à cette station peuvent donner une idée de celles qui nous attendaient à chaque maison de poste jusqu'à Taganrog. Tantôt nous réussîmes à corrompre les yamschiks et à les disposer en notre faveur; tantôt nous louâmes un attelage particulier, ce qui ne nous empêcha pas de payer, par-dessus le marché, pour les chevaux du gouvernement. Dans une circonstance, nous dûmes de pouvoir partir sans délai aux bons offices d'une petite dame allemande, femme d'un chirurgien d'un régiment de Cosaques, qui se porta caution du payement convenable d'un pot de vin au moment de notre départ. Une autre fois, un yamschik intraitable refusa d'accélérer sa marche et nous aurait abandonné, dans l'ornière, si je ne lui avais montré un revolver à six coups, en le menaçant de lui brûler la cervelle au premier signe de mauvais vouloir. Telle est, pour les étrangers, la pratique du système beaucoup trop vanté de la poste russe : en vérité, on ne saurait s'attendre à un autre résultat quand on se rappelle qu'elle n'a été organisée que pour le service des armées et de l'État.

Ceux des paysans de la couronne qui appartiennent à l'administration postale sont tenus de fournir un certain nombre de chariots, de chevaux et de yamschiks ; à ces conditions, ils sont déchargés de toute redevance pécuniaire pour la terre qu'ils occupent et autorisés, en outre, à prélever sur les voyageurs un certain droit de passage. C'est, dans quelques provinces, une somme d'une exiguïté ridicule ; dans aucune, probablement, elle n'est plus faible que dans le pays des Cosaques du Don. La moyenne de toutes nos dépenses de poste avec trois chevaux, depuis notre départ de Dubovka, en y comprenant notre subsistance, les réparations de la voiture, le graissement des

roues et tous les pourboires et *vodkas* que nous crûmes devoir prodiguer, s'élevait seulement à quatre pence et demi par mille. Les maîtres de poste, farouches et incorruptibles de l'autre côté de Tcherkask, n'ont pas besoin de faire remarquer qu'ils n'attendent pas de pourboire, ou qu'ils se contentent d'une petite *douceur*. Ces hommes sont nommés par le gouvernement, et obligés à avoir des chevaux toujours prêts pour les courriers qui portent des dépêches. Chaque station est pourvue d'un registre sur lequel est inscrit le nombre de chevaux attachés au service, et si le maître de poste ne peut expliquer d'une manière satisfaisante le vide de son écurie, la plainte du voyageur est consignée sur le livre. Il va sans dire que cette plainte n'est écoutée que lorsqu'elle émane d'une personne qui, de près ou de loin, touche au gouvernement.

Cette organisation a l'inconvénient énorme d'être fondée sur une spéculation de la couronne, dont l'objet est de faire parvenir ses dépêches aux extrémités de l'empire par la voie la plus prompte et la plus économique possible. Pour y parvenir, on sacrifie complétement les convenances du public, tandis qu'avec un très-léger surcroît de dépenses on pourrait tout concilier. Quelques chevaux de plus seraient fournis à chaque station, et le maître de poste devrait en livrer à chaque voyageur qui pourrait payer, sans qu'il eût besoin de produire un *padaroshna*. Si, au lieu du prix insignifiant que le voyageur acquitte aujourd'hui, on fixait une rétribution plus élevée et qui viendrait couvrir les dépenses d'une augmentation de chevaux, il n'y a pas de doute que personne ne songerait à se plaindre de l'innovation.

Il est singulier que, malgré la détestable organisation du service postal de l'empire, il n'y ait pas pour les Russes de plus grand sujet d'orgueil national. Ils ne tarissent pas sur les facilités prétendues qui sont offertes à l'étranger visitant la Russie. J'ai rarement passé plus de quelques minutes dans la compagnie d'un Russe, sans qu'il m'ait demandé si je ne considérais pas leur organisation postale comme sans rivale au monde, puisqu'elle réunissait le *comfort* à l'économie, la sécurité à la vitesse. Je répliquais qu'il m'était impossible de trouver le moindre comfort dans la salle d'une hutte de poste, avec un plancher boueux, sans fenêtre et sans meubles.

— Quoi! s'écriait-on, vous n'avez jamais été sûrement dans nos maisons de poste?

J'admets l'économie du système; mais j'hésite à reconnaître qu'il offre l'avantage de la sécurité, car des visions de roues brisées et de ravins profonds me poursuivent encore.

Sur ce mot, un Russe vous apprend triomphalement qu'il vient précisément de faire douze mille verstes en trois mois sans un seul accident.

— Entriez-vous dans les huttes de poste?

— Non sans doute; pourquoi serais-je entré dans une maison de poste, lorsque je pouvais dormir dans une bonne voiture?

— Bien; mais vous m'accorderez enfin que les délais qu'entraîne le changement de chevaux sont très-ennuyeux et que les maîtres de poste se montrent fort insolents. Le voyage n'est rapide que lorsqu'on est réellement *en route*.

— Ah! pour vous, étrangers, il est impossible que vous obteniez des chevaux; si vous ne parlez pas la langue du

pays, vous serez volés et insultés. Mais c'est très-différent avec nous qui savons quel ton il faut prendre vis-à-vis d'une telle *canaille*, et que, pour la faire marcher, ce sont des coups et non des roubles qu'il faut lui prodiguer avec largesse.

Mon contradicteur alors se promène fièrement, convaincu, parce qu'il a fait douze mille verstes en trois mois, pendant lesquels il a rossé, en moyenne, douze maîtres de poste par jour, vécu constamment de pain noir, dormi chaque nuit dans sa voiture, et gardé les mêmes vêtements sur le corps, — que son pays est sans rival au monde pour les commodités qu'il offre au voyageur.

CHAPITRE XII

Colonies. — Nackivan — Rostof : son commerce. — Nous quittons le pays des Cosaques du Don. — Taganrog : ses souvenirs historiques. — Commerce des laines. — Mérinos. — Un dilemme.

Il n'y a pas de plus frappant exemple de l'apathie des Russes et de leur profonde incapacité pour toutes les entreprises que la situation florissante des colons allemands du pays des Cosaques du Don.

Appelés par l'impératrice Catherine II, des milliers d'étrangers vinrent s'établir et faire fructifier leur industrie dans une contrée dont les habitants n'avaient pas su utiliser les immenses ressources. Les colons sont presque tous Allemands ou Arméniens ; le voyageur qui, après avoir quitté Sarepta, fait quelques centaines de milles dans la direction de l'ouest, jusqu'à l'établissement arménien de

Nackivan, pourrait croire qu'il a suivi la direction diamétralement opposée, et qu'au lieu de passer d'une province russe dans une autre, il est sorti de l'Allemagne pour entrer en Turquie. Clarke, qui descendait le Don il y a environ cinquante ans, fut vivement frappé de la diversité des races qu'il rencontra sur ses bords, surtout en aval de Tcherkask. Il décrit en ces termes son arrivée dans la colonie:

« Nous aperçûmes des Tartares, des Turcs, des Grecs, des Cosaques, des Russes, des Italiens, des Kalmouks et des Arméniens. En y joignant notre groupe d'Anglais, on trouvait réunis, dans l'espace d'un quart de mille, des exemplaires de neuf nations différentes. Les Tartares pêchaient dans le fleuve ou conduisaient leur bétail à la ville. Les Turcs fumaient dans les cafés. Les Grecs, race intrigante, allaient de l'un à l'autre, débitant des mensonges et faisant des affaires. Les Russes, chargés de la police, se grattaient la tête. Les Italiens étaient représentés par des matelots vénitiens et napolitains. Les Kalmouks bavardaient ensemble. Les Arméniens, hommes et femmes, prenaient le frais en *droskies*, et les Anglais promenaient leurs regards étonnés sur cette foule d'hommes, de mœurs et de costumes si divers. »

En flânant à travers les bazars turcs, au seuil desquels se tiennent des marchands arméniens, avec leur longue barbe et le front ceint du turban ; en voyant passer dans la foule des femmes voilées, à la démarche empreinte de cette sorte de maladresse particulière aux femmes musulmanes, on peut se croire transporté au sein de quelque ville turque, et l'imagination s'abandonne à des visions de l'Orient. La voix du muezzin, appelant les fidèles à la

prière, vient compléter l'illusion ; on oublie que cette invitation pieuse, adressée aux croyants, va frapper l'oreille infidèle des Cosaques du Don, et mourir sur la steppe sans limites Illusion charmante et de trop courte durée! Tant que vous séjournez dans une des colonies orientales, vous croyez avoir quitté la Russie, et pour vous rappeler au triste sentiment de la réalité, il ne faut rien moins que les ennuis inséparables des bureaux de police, et l'annonce de votre départ dans les journaux.

Nackivan est un nom emprunté à une ville antique, située au pied du mont Ararat, et dont les Arméniens attribuent la fondation à Noé, où ils croient que sa tombe est placée. La ville de Nackivan contient environ six mille habitants, population riche et florissante qui entretient un commerce actif avec le Caucase, et ne se fait point scrupule de nouer des relations clandestines parmi les Circassiens. Entre autres priviléges, ces Arméniens jouissent de l'exemption de la *taxe par tête*. Ils sont venus s'établir sur la steppe abandonnée vers l'année 1780, émigrant, suivant Pallas, de Karassu-Bazaar, en Crimée. La position de cette ville, à proximité de l'embouchure du Don, est éminemment favorable à toutes les transactions commerciales, et il s'y tient annuellement une foire importante. On connaît l'esprit aventureux des négociants arméniens et le courage avec lequel ils entreprennent des voyages dans la Tartarie et le Thibet, dont ils rapportent les dépouilles.

Au sortir de Nackivan, la route suit la crête de la steppe qui domine le Don, et nous pûmes jouir de quelques vastes perspectives dans la direction du Caucase. Bientôt nous vîmes briller à l'horizon les riantes églises de la nou-

velle ville de Rostof, et nous arrivâmes à la poste, annoncés par le roulement bruyant de notre voiture, qui soulevait derrière elle un tourbillon de poussière. Nous entrâmes dans cette importante cité avec un grand nombre d'autres voyageurs. Nous n'avions pas fait, depuis que nous avions quitté le Volga, de halte plus agréable qu'à Rostof. En tout pays, ce serait une ville intéressante à visiter ; l'intérêt redouble pour le voyageur qui a été habitué, pendant des jours entiers, à ne voir que la terre et le ciel. Rostof le charmera, sans aucun doute, que ses goûts soient poétiques ou utilitaires. La steppe, coupée par un ravin escarpé, se projette hardiment sur le Don, en formant un promontoire au sommet duquel la ville est perchée. Les rues rapides sont la plupart du temps séparées l'une de l'autre par des fossés dangereux ; mais elles ont l'avantage de converger vers le fleuve, qui serpente au-dessous de la ville, et qui, s'élargissant tout à coup, devient assez large et assez profond pour permettre à une flottille de petits bâtiments de mouiller dans son lit. Les maisons, irrégulièrement construites, aux toits bariolés, et non moins diverses de style que de couleurs ; la population mélangée, dont les costumes sont aussi multiples, aussi variés que les métiers ; les églises, avec leurs ornementations prétentieuses et qui couronnent les hauteurs de la ville ; enfin le spectacle que l'on embrasse de ces hauteurs elles-mêmes : tout concourt pour donner à Rostof cet attrait qui séduit le touriste en quête de pittoresque. D'un autre côté, la fumée du petit vapeur, qui piaffe à l'encontre du courant, le retentissement des fers que l'on jette dans les cales des navires, le grincement des grues pendant les opérations de charger et de décharger, pro-

duisent un étrange concert, qui ne déplaît pas toutefois au visiteur que préoccupe l'avenir commercial du pays.

De longues investigations ne sont pas nécessaires pour découvrir que Rostof possède des avantages naturels qui lui ont donné, comme par nécessité, une haute importance commerciale, en dépit des entraves que la domination russe apporte à son essor. Quand les Grecs, naviguant à travers le Palus Méotide, fondèrent Tanaïs, à l'embouchure du Don, ils avaient apprécié l'importance de cette situation, autant que le firent les Vénétiens et les Génois lorsqu'ils établirent des usines à Tana, presque en face de Rostof.

Dans les temps modernes, Pierre le Grand fut le premier à reconnaître que les ressources du pays demandaient un débouché; et il fonda Taganrog, dont la position est aujourd'hui si défavorable. Peu de temps après que les Turcs eurent évacué la rive gauche du fleuve, Rostof s'éleva tout à coup, pour témoigner en quelque sorte de l'esprit positif de ces nations maritimes, qui avaient préféré placer leurs factoreries sur le fleuve plutôt que sur les bords de la mer. Le voisinage de Taganrog n'a diminué en rien l'importance de Rostof; loin de là, cette ville est devenue aujourd'hui presque nécessaire à l'existence du port même, qui est l'obstacle principal à sa prospérité. L'assertion parait paradoxale et pourtant il est facile de l'expliquer. Le commerce de l'intérieur de l'empire avec les ports de la mer Noire se fait par la voie du Volga et de Dubovka, et traverse inévitablement Rostof: dans cette ville, les produits sont transbordés des bateaux plats sur lesquels ils ont descendu le Don, aux gabares qui doivent les porter à Taganrog. Si l'embouchure du fleuve, trop

basse aujourd'hui pour recevoir des bâtiments d'un plus fort tonnage que les caboteurs, était améliorée, ce mode coûteux de transport deviendrait inutile. Les négociants de Taganrog, au lieu d'avoir seulement des succursales à Rostof, y établiraient leurs comptoirs, et Taganrog perdrait une importance qu'elle ne doit qu'à la difficulté des abords de Rostof.

Sous le régime actuel, le public (s'il peut être question du public en Russie) supporte une charge très-lourde en entretenant deux ports au lieu d'un. On m'a assuré qu'il ne serait pas très-difficile d'ouvrir à des bâtiments d'un fort tonnage l'embouchure du Don. Mais ce n'est pas le seul obstacle qui s'oppose à la prospérité de Rostof ; en amont de Tcherkask, le Don n'est navigable, même pour des bateaux plats, que dans certaines saisons ; et bien qu'il soit le fleuve le plus important du sud de la Russie, on n'a rien tenté jusqu'ici pour l'approprier aux besoins du commerce. Il semble que les découvertes de la science soient restées inconnues au cabinet de Saint-Pétersbourg. Dans mes promenades sur les quais, je remarquai des quantités considérables de fonte et de fer en barres, de bois de construction, d'écorces de bouleau et de bois à brûler; ces articles, d'un poids énorme, avaient, pendant deux cents milles, descendu le Volga et le Don, et le trajet de l'isthme, de quarante milles, qui sépare ces deux fleuves, avait plus coûté que tout le reste du parcours. Aussi ai-je moins été surpris de l'abandon dans lequel est laissée la navigation du Don, que de voir prospérer Rostof, au milieu de tous les obstacles qui ont été pour cette ville la conséquence de l'incurie du gouvernement.

La population actuelle de Rostof s'élève à douze mille

âmes environ. On traverse le Don sur un pont d'une construction curieuse qui ressemble à un radeau permanent. La rive opposée est basse, marécageuse et souvent inondée à une grande distance. C'est une vaste plaine qui monte par une pente insensible jusqu'aux sources de l'indolent Manitch, d'où elle descend graduellement au littoral de la mer Caspienne.

Peu après notre départ de Rostof, nous rencontrâmes de nombreuses charrettes, chargées d'anthracite des mines de Bakmout. A propos de ces mines, on rapporte que, dans l'origine, le gouvernement exigea des concessionnaires une somme tellement exorbitante, que l'ardeur de la spéculation s'en trouva sur-le-champ comprimée. Toutefois on s'aperçut bientôt que le gouvernement ne souffrait pas moins que le public de ces exigences déraisonnables, et aujourd'hui on accorde de plus grandes facilités à la compagnie qui a entrepris l'exploitation de ces richesses minérales.

Nous avions franchi la limite qui sépare la contrée sauvage des Cosaques du Don du petit district de Taganrog ; la route, de plus en plus défectueuse à mesure que nous nous rapprochions de la civilisation, était presque impraticable à l'endroit même où elle servait de communication entre deux des principales villes de cette partie de la Russie. Des ravins escarpés, des steppes interminables étaient le seul spectacle qui s'offrît à nos yeux ; et je me sentais disposé à me ranger à l'opinion d'un Français spirituel qui dit que, pour jouir d'un voyage en poste en Russie, il faut « *un corps de fer et une imagination d'enfer* ». Enfin la mer d'Azof apparut à nos regards fatigués, et nous subîmes, pendant cinq heures, le supplice de Tantale à une

station de poste, d'où nous apercevions, sans nous en rapprocher, le terme de notre voyage. Quand nous entrâmes à Taganrog, vers minuit, j'avais peine à croire que nous fussions arrivés à notre destination. Demander des lits, au lieu de réclamer des chevaux, me paraissait une chose tout extraordinaire, et je m'étonnai de recevoir une réponse polie au lieu d'une rebuffade. Mais ce qui me surprit au-delà de toute expression, ce fût de trouver des draps dans mon lit. Il fallait avoir subi, durant six longues semaines, la privation de tout *comfort*, pour en sentir l'inestimable prix. Je dormis en homme qui n'y est pas habitué, et quoique, pendant toute la nuit, il me semblât que j'étais encore cahoté dans la voiture, je ne m'éveillai qu'au milieu du jour suivant, en rêvant que je venais d'étrangler un yamschik.

Taganrog est une ville propre, bien bâtie, de bonne apparence. La plupart des maisons sont fort belles, et il y règne un air de fraîcheur et de nouveauté qui plaît à l'œil du touriste en bonne humeur. Des fenêtres de notre chambre, la mer paraissait azurée, bien qu'elle fût fangeuse et peu profonde. De l'autre côté de la baie, la steppe que nous venions de traverser nous semblait un délicieux fond de tableau, maintenant que nous n'avions plus à la parcourir.

La partie la plus intéressante de la ville est le square de *Gastinni Dvor*. Sous ses colonnades, des marins de tous les pays que baigne la Méditerranée se mêlent aux Arméniens, aux Tartares et aux Cosaques. La foule se presse dans les boutiques, où les marchandises sont étalées avec une profusion et une variété remarquables. Toutes les autres parties de la ville sont sans vie et sans

attrait; les maisons, hautes et blanches, torréfiées par un soleil brûlant, concentrent dans les rues une chaleur tellement intolérable que les promeneurs ne s'y hasardent pas. Cependant des jardins ombragés, où vient jouer, dans l'après-midi, une troupe de musiciens, et des remparts couverts d'un épais gazon dominent la mer et offrent une agréable promenade. De la plage, quand le temps est clair, on aperçoit distinctement le vieux fort turc d'Azof. Ces remparts étaient autrefois les postes avancés de la Russie et de la Turquie. Telle est aussi l'origine des fortifications de Taganrog, devenues maintenant inutiles, et qui tombent en ruines.

Peu de souvenirs historiques vraiment dignes d'intérêt se rattachent à Taganrog. Elle fut fondée, en 1706, par Pierre le Grand, dans un but purement militaire. Mais, prévoyant que cette ville serait appelée un jour à une certaine importance commerciale, le czar s'en occupa très-activement; un bois de chêne, planté de sa main, indique encore la trace de son passage. L'empereur Alexandre mourut à Taganrog, et tous les voyageurs visitent la maison où il rendit le dernier soupir, quoique elle n'ait rien d'intéressant par elle-même.

Les environs de Taganrog sont extrêmement fertiles, et la steppe qui les entoure est très-favorable au développement des arbres forestiers. Dans l'hiver, le commerce est suspendu. Les communications deviennent impraticables par mer et par terre, si ce n'est au moyen de traîneaux; ces sortes de véhicules sont fort utiles pour traverser le golfe d'Azof sur la glace. La population de Taganrog est de vingt-deux mille habitants. Son commerce consiste principalement en *caviar*, cuirs, suifs, grains,

laines, fers, et autres produits de la Sibérie qui descendent le Don. On pêche d'énormes quantités d'esturgeons dans la mer d'Azof, à laquelle, dès le temps des colonies grecques, ce produit avait acquis une juste célébrité.

Les suifs et les cuirs seront toujours au nombre des principaux articles d'exportation de Taganrog ; mais on ne saurait en dire autant de la laine. L'Angleterre reçoit environ le tiers de la laine que la Russie exporte; mais les producteurs de l'empire russe ont déjà ressenti les effets de la faveur croissante dont la laine d'Australie jouit dans notre pays. Depuis 1845, l'exportation des laines a suivi une diminution constante, et tous les efforts des propriétaires de troupeaux n'ont pu soutenir, sur le marché britannique la concurrence de l'Australie. Leurs inquiétudes deviennent plus sérieuses aujourd'hui que les colons australiens se montrent décidés à agrandir encore le cercle de leurs relations et à les étendre sur tout le continent. Certes, après les expériences récentes qui ont été faites sur l'élève des troupeaux dans la province de Taganrog, la décadence du commerce des laines en Russie paraît inévitable.

Il y a quelques années, on avait introduit dans les steppes un nombre considérable de mérinos, et l'on pensait qu'ils pourraient y prospérer malgré l'inclémence du climat. Pour réussir, cette tentative demandait une persévérance et une sollicitude dont les Russes sont profondément incapables. Les tourbillons de neige en hiver et les sécheresses de l'été firent les plus grands ravages parmi les troupeaux, et les mérinos, abandonnés à la garde de pâtres indolents, finirent par disparaître peu à peu. Il en périt des milliers dans l'année 1849. A moins

qu'ils ne soient convenablement abrités et nourris pendant l'hiver, on doit renoncer à l'espoir d'acclimater les mérinos dans les steppes de la Russie. Les troupeaux endurcis à la rigueur des hivers russes donnent des laines qui ne valent presque pas la peine d'être exportées. On ne saurait récolter de belles laines sous l'influence d'un climat rigoureux.

En Tauride et dans le pays des Cosaques du Don, les troupeaux sont plus nombreux que dans aucune autre partie de l'empire. Ils y sont aussi plus mal soignés : les éleveurs ne se proposent que d'augmenter le nombre des têtes de bétail et non d'améliorer la qualité de la laine, en sorte que celle-ci perd de valeur à mesure que le troupeau s'accroît. De plus, les Cosaques ne savent ni nettoyer ni emballer la laine. Aussi n'arrive-t-elle, le plus souvent, sur le marché de Londres qu'à la moitié des prix des laines allemandes, depuis que la laine d'Australie y tient le premier rang.

Deux fois par mois, un bateau à vapeur part de Taganrog pour Odessa. Il met dix jours à faire ce trajet, qui demanderait moins de trois jours dans tout autre pays. Les nombreux retards que nous avions éprouvés aux stations de poste, nous firent manquer de deux jours le départ du bateau. Nous nous proposions d'explorer la Crimée, et nous avions à choisir entre les trois partis suivants : le premier était de faire un long voyage par terre à Simpheropol, perspective particulièrement désagréable après tout ce que nous venions de souffrir; le second était de séjourner à Taganrog jusqu'au prochain vapeur, ce qui entraînait un délai de douze jours ; enfin nous pouvions prendre passage à bord de quelque bateau de commerce se rendant à

Kertch, si toutefois nous avions la bonne fortune d'en trouver un qui fût prêt à mettre à la voile. Nous nous décidâmes pour le dernier parti, et nous fîmes savoir aussitôt notre intention à qui de droit. Grâce à l'hospitalité et à la courtoisie du consul anglais, nous eûmes moins de difficultés que nous ne nous y attendions à passer notre temps agréablement dans cette ville de Taganrog, qui nous avait paru d'abord si dépourvue de distractions.

CHAPITRE XIII

Le port de Taganrog. — Le commerce doublé. — Manque de travailleurs. — Le système prohibitif. — Ses effets. — Fluctuations dans le prix des blés. — Leur cause. — Approvisionnements de l'Inde.

Quel que soit l'accroissement du commerce et de la population de Taganrog, la prospérité de cette ville ne me semble pas assise sur des bases durables. Son port est un des plus incommodes de l'Europe; il est devenu si peu profond, que les navires sont obligés de mouiller à une distance de douze ou quinze milles de la côte. Je ne doute pas qu'il ne soit rapidement comblé. Il n'y a pas plus de soixante ans, en 1793, le professeur Pallas vit lancer une frégate dans ces mêmes eaux où, aujourd'hui, des gabares ne peuvent naviguer qu'avec difficulté.

Comme si la nature ne faisait pas assez pour ruiner le port de Taganrog, presque tous les bâtiments qui le visitent contribuent pour leur part à avancer son obstruction. Le gouvernement russe a strictement défendu de jeter par-dessus le bord le lest dont sont chargés la plupart

des navires qui visitent annuellement le port de Taganrog Il est enjoint aux employés de la douane de surveiller l'exécution de cet ordre, en mesurant le tirant d'eau de chaque vaisseau à Kertch, et en le comparant avec celui qu'il accuse à son arrivée à Taganrog. Ce règlement ouvre une nouvelle source de profits aux employés des douanes, mais il n'atteint nullement son but. Au moyen d'un présent proportionné à la quantité de lest que l'on veut décharger, on obtient à Kertch l'allégement instantané du navire; on jette par-dessus le bord une cargaison de pierres à l'entrée du port de Taganrog, et le tirant d'eau du bâtiment se trouve correspondre avec une singulière exactitude à la mesure indiquée par la douane de Kertch. De cette façon, les frais assez importants qu'aurait nécessités le déchargement du lest se réduisent à quelques pourboires insignifiants. On devine la conséquence de semblables abus; l'atterrissement du port s'accroît en raison directe des développements du commerce. Il viendra un jour où Taganrog sera tellement florissant, qu'aucun navire ne pourra plus y entrer.

D'autres raisons m'autorisent à penser que Taganrog a atteint le point culminant de sa prospérité. Le nouveau port de Berdianski le menace d'une rivalité redoutable, car il offre, pour charger et décharger les cargaisons, des facilités qui ne se rencontrent dans aucun autre port de la mer d'Azof. Il est situé à l'embouchure de la Berda, et les bâtiments d'un fort tonnage peuvent mouiller au-dessous de la côte même. Marianopol est aussi une ville de commerce importante; ancienne colonie grecque, elle ne possède pas les avantages d'un port, mais elle renferme une population infatigable. Ce sont d'ailleurs des

Grecs qui ont donné, récemment, une si grande extension au commerce des blés dans les provinces méridionales de la Russie. Un nouveau port a été établi, il y a quatre ans, à Gheïsk, sur la côte orientale de la mer d'Azof; mais son existence n'est pas de nature à inspirer la moindre appréhension à Taganrog : le gouvernement semble avoir choisi, pour y placer le siége de cette nouvelle ville, la seule baie qui se comble avec plus de facilité que celle de Taganrog.

C'est ici le lieu de constater la faveur remarquable dont l'espèce de blé, connu sous le nom de *ghirka*, commence à jouir sur le marché de Londres, préférablement aux blés polonais d'Odessa. Cette préférence sera une source de bénéfices incalculables pour les pays baignés par la mer d'Azof, qui sont les seuls où l'on récolte cette espèce particulière de blé. M. Mongredien dit à ce sujet : « Il y a quelques années, le blé rouge de Pologne, à Odessa, formait de beaucoup la plus grande masse des céréales que nous importions de ces contrées; maintenant il en constitue à peine un tiers. Les blés ghirka de Marianopol, de Berdianski, de Taganrog et d'autres places ont été importés l'année dernière en très-grandes quantités, savoir, près de trois cent cinquante mille quarters, contre cent mille seulement importés en 1851. Chaque jour les meuniers connaissent et apprécient mieux cette qualité de blé. Son usage, limité autrefois à Cork, à Limerick et aux districts voisins, est devenu aujourd'hui universel. »

Tous les ports de la mer d'Azof souffrent de l'absence de moyens de communication intérieure. Les difficultés qui entourent le transport des produits au littoral augmentent sensiblement le prix des grains, et retardent le

développement du commerce. La plus grande partie du blé que l'on exporte de Taganrog à Berdianski et à Marianopol est transportée sur des charrettes traînées par des bœufs. Ces pesants attelages ne font pas plus de quinze milles par jour; les routes sont impraticables, sauf pendant quelques mois de l'été. Il est évident que l'importance des approvisionnements destinés aux marchés étrangers dépend moins de l'état des récoltes dans l'intérieur de la Russie que de l'état des routes qui mènent à la mer.

Je doute que les ports de la mer d'Azof, malgré leur apparente prospérité, puissent longtemps résister au conflit de causes soit naturelles, soit politiques, qui conspirent leur ruine. Les voies de communication ne sont pas les seuls éléments de succès qui leur fassent défaut. Le manque de travailleurs leur porte un préjudice non moins considérable. Le fait doit paraître étrange dans un pays peuplé de cinquante millions d'hommes, la plupart plongés dans la misère, et surtout quand on sait que les rares habitants de la steppe voisine des ports de la mer d'Azof peuvent gagner en travaillant jusqu'à un rouble d'argent par jour.

Mais les millions d'hommes à moitié morts de faim qui peuplent les différentes parties de la Russie ne peuvent pas émigrer dans cette terre d'abondance, lors même qu'ils ne sont pas attachés comme serfs à une localité particulière. Cette ressource leur est enlevée par l'absurde régime auquel ils sont soumis. Le prix d'un passe-port épuiserait presque tout leur avoir, et quand, après avoir amassé quelque argent par un travail opiniâtre, ils songeraient au retour, ils devraient encore dissiper leurs économies en cadeaux à la police pour obtenir le droit de

rentrer dans leur province, dont il leur est interdit au surplus de s'absenter au delà d'un certain temps. D'ailleurs le voyage exige un temps considérable ; parfois le mauvais état des routes le rend tout à fait impossible aux piétons. Il faut dire aussi que l'apathie et l'abrutissement du paysan russe le détournent de tout effort qui tendrait à améliorer sa condition. C'est par excellence l'homme du repos. Les nombreux jours de fête que sa religion lui impose fournissent à son inconcevable paresse des prétextes aussi respectables que multipliés, et, pourvu qu'il trouve sous sa main la pâture strictement nécessaire à maintenir son âme unie au corps, rien ne manque à son bonheur. Ainsi l'Église et l'État conspirent pour prolonger la barbarie du paysan russe.

Quel motif raisonnable assigner à ces taxes énormes de corporation qui écrasent les marchands, et semblent imaginées à plaisir pour décourager leurs efforts ? Comment qualifier ces droits exorbitants dont sont frappés les produits de l'étranger à leur entrée en Russie, et qui semblent faits pour prohiber la civilisation ? N'avons-nous pas fait remarquer que les pierres sont la cargaison la plus avantageuse qu'un navire puisse apporter sur le littoral russe ? Que dirons-nous des mille contributions que la police et la douane prélèvent tour à tour ? Quel nom donner à ces règlements de quarantaine que l'on croirait inventés pour éloigner des ports russes toutes les marines du monde ?

Les glaces qui bloquent les ports pendant plusieurs mois, les bas-fonds qui rendent les côtes en tout temps inaccessibles, les neiges qui détruisent les routes de fond en comble, l'irremédiable apathie des paysans, sont évidemment considérés par le cabinet de Saint-Pétersbourg

13.

comme des auxiliaires dont la nature elle-même a voulu gratifier sa politique.

Est-ce au milieu de semblables entraves que l'on doit s'attendre à voir fleurir le commerce dans les provinces du sud-est de la Russie; et n'est-il pas permis de se demander comment il peut se soutenir encore, en dépit de tout? Il est vrai que le commerce des blés doit son vaste développement, dans ces quelques années, à des circonstances tout à fait fortuites. Il n'en était pas ainsi avant la réforme de sir Robert Peel. Dès que les blés étrangers ont été admis en franchise dans la Grande-Bretagne, les marchands grecs, déjà maîtres du commerce des côtes orientales de la Méditerranée, ont compris quelle riche moisson ils pouvaient espérer de ces fertiles contrées, où déjà un grand nombre de leurs compatriotes étaient établis comme colons. Avec l'énergie et la persévérance qui les caractérisent, les Grecs ont ouvert des relations avec les côtes de la mer Noire, et, depuis cette époque, les produits du sud de la Russie se sont écoulés sur un marché dont les demandes sont toujours allées croissant.

L'avenir des Principautés danubiennes est dans cette exportation productive. Le midi de la Russie possède en outre d'immenses étendues de sol vierge, dont on pouvait tirer, par une culture intelligente, d'assez grandes quantités de céréales pour subvenir à la consommation de l'Europe entière. Nous l'avons dit : en Russie, le travail est forcé et peu rémunéré. Le prix des céréales pourrait donc être maintenu à un taux minime. Toutefois, il faut le reconnaître, le servage a des inconvénients qui annihilent en quelque sorte les avantages qu'à première vue il semble offrir aux propriétaires. C'est une institution dont les résul-

tats, au point de vue de l'agriculture, diffèrent essentiellement de ceux de l'esclavage. Le serf est mis en possession d'une parcelle de terre, à laquelle il a le droit de consacrer une certaine somme de travail. Il en résulte que, dans la pratique, le servage aboutit à d'énormes fluctuations dans le prix des grains sur les marchés russes, c'est-à-dire à l'obstacle le plus sérieux que puisse rencontrer la culture des steppes, soit dans les provinces du sud, soit dans les provinces du Volga.

Partout ailleurs qu'en Russie, la valeur intrinsèque d'un article, en dehors de sa valeur vénale, est calculée sur les frais de production. Si la demande est incertaine, si le prix offert ne vient pas rémunérer le travail et les sacrifices du producteur, il s'empressera de changer la destination de ses capitaux. La demande est-elle, au contraire, toujours assurée comme pour les céréales, par exemple? Suivant les bonnes ou les mauvaises années, les prix, toujours rémunérateurs, s'élèveront ou s'abaisseront d'eux-mêmes pour se proportionner au prix de revient. Mais, en Russie, les choses se passent différemment. Une saison propice et d'abondantes récoltes ne garantissent pas toujours aux fermiers une année fructueuse. Les prix montent, descendent tour à tour, sans qu'il soit possible d'assigner les causes précises de ces variations inattendues. Sans doute la valeur des choses s'y détermine par les mêmes lois. Seulement les propriétaires sont profondément incapables de se rendre un compte exact de leurs opérations. On sait qu'une portion du sol est cultivée par le paysan pour son propre compte. Comment le propriétaire pourrait-il, à la fin de l'année, apprécier ses bénéfices ou ses pertes? Il ne connaît ni la valeur d'un travail qu'il n'a

pas à rémunérer, ni le taux auquel on peut estimer la rente de la terre. Impuissant à exercer par lui-même une action sur le cours des marchés, il laisse le prix des blés varier en quelque sorte à l'aventure, et subit, pour la hausse ou la baisse, les oscillations que lui imposent les demandes de l'étranger. Beaucoup d'autres causes accidentelles influent encore sur le prix des céréales dans un pays immense et mal peuplé, aux extrémités duquel règnent des températures si différentes, qui est exposé à voir se produire simultanément la famine et l'abondance, et dont les provinces n'ont presque jamais entre elles de moyens de communication.

Pour parer à ces inconvénients, le gouvernement a établi des greniers dans lesquels on accumule l'excédant de la récolte des années prospères. Dans les districts où l'approvisionnement est le plus facile, des spéculateurs entassent le blé dans les magasins, à un tel point qu'il y devient même plus abondant que dans les districts producteurs. Cette anomalie se rencontre souvent dans les provinces du Volga, où les transactions commerciales sont restées ce qu'elles étaient il y a des siècles, et où le fermier, dans son ignorance de toutes choses, se laisse aisément déconcerter par les faits. Ainsi, quoiqu'il puisse produire à des prix relativement minimes, le fermier dont les terres sont cultivées par des serfs est toujours exposé à être ruiné, et il le sera probablement s'il ne marche pas avec son temps, et ne se forme une idée des rapports que soutiennent le prix de son grain sur le marché et ses frais de production. Il reconnaîtrait alors les désavantages du régime sous lequel il travaille, en comparant sa situation à celle des producteurs qui règlent

leurs opérations sur la demande des marchés, le prix et l'importance de leur culture.

Au surplus, ce ne sera pas toujours la condition de l'Angleterre de dépendre, pour ses approvisionnements, des greniers étrangers. On peut, sans exagération, prévoir le moment où elle cessera de tirer du blé du littoral de la mer Noire et des provinces fertiles de l'Amérique. Sans doute ses possessions de l'Orient, dont le sol recèle tant de richesses, seront sillonnées un jour par de grandes lignes de chemins de fer, et elles pourront répondre, dans leur fécondité inépuisable, aux besoins du monde entier. Le percement d'un canal à travers l'isthme de Suez permettrait, en outre, aux précieuses cargaisons de blé de l'Inde d'arriver en Angleterre dans un état de conservation, impossible aujourd'hui que le grain est exposé aux ravages du charançon pendant un trajet de plusieurs mois, dans lequel l'équateur est deux fois traversé.

Si l'on veut comparer le climat, le sol, la population, les ressources de l'Inde et de la Russie, l'odieuse politique de prohibition du gouvernement russe et le système libéral de l'Angleterre, on ne doutera pas un instant des grands résultats qui seraient la conséquence du percement de l'isthme de Suez. Certes, nous serions mal venus à railler le gouvernement russe sur la négligence qu'il apporte à réunir par un canal le Volga et le Don, quand nous nous laissons détourner d'un semblable projet par des difficultés dont l'avenir se jouera.

CHAPITRE XIV

La Bertha. — La mer d'Azof. — Revue commerciale. — Arrivée à Yeni Kalé. — Un employé de la douane. — Aspect de la ville. — Kertch : ses souvenirs historiques.

Nous avions dévoré de la première à la dernière ligne le *Galignani*, que le consul anglais avait eu la bonté de nous prêter; nous avions exploré chaque boutique du *Gastinni-Dvor;* nous nous étions rôtis dans les rues et rafraîchis sur les remparts; nous avions rendu visite au gouverneur, le prince de Lieven, dans sa retraite d'été; épuisé toutes les somptuosités de notre hôtel, qui nous semblait d'autant moins comfortable, qu'il avait de faux semblants de civilisation. Bref, deux jours ne s'étaient pas écoulés que nous étions déjà fatigués de Taganrog. Aussi nous accueillîmes avec joie la nouvelle que le capitaine d'un brick prussien offrait de nous conduire à Kertch si nous étions prêts à partir immédiatement. Nous souscrivîmes à ses conditions, quoiqu'il nous fût impossible d'emballer convenablement nos effets dans un si bref délai. Nous dûmes faire l'abandon de notre voiture ; nous avions vainement cherché un acquéreur pour ce modeste véhicule; mais il semblait que tout le monde eût des voitures à vendre, et naturellement personne n'avait besoin d'acheter la nôtre. Nous nous résignâmes donc à en comprendre le prix dans le total de nos frais de poste. Après tout, le voyage ne nous avait pas coûté cher, et nous ne songeâmes point à regretter l'abandon d'une voiture qui ne

serait jamais arrivée au terme du voyage, et nous aurait peut-être laissés au beau milieu de la steppe.

Un petit Allemand, sourd, qui se disait le capitaine du brick, nous attendait à l'hôtel; en quelques instants, nos dispositions furent faites pour l'accompagner sur le port, et, après trois heures de navigation, nous atteignîmes son bâtiment, qui devait, si le vent et l'eau le permettaient, nous transporter à Kertch en une semaine.

Nous commençâmes par nous installer, aussi confortablement que possible, dans l'unique cabine du bateau, s'il est permis d'appeler ainsi un trou ménagé sous un escalier, imprégné de l'odeur la plus infecte, contenant une vieille couchette malpropre, une table boiteuse, un almanach, une orange et un grand verre rempli d'huile pour faire l'office de veilleuse pendant la nuit. Le patron, qui vint jeter un coup d'œil sur notre installation, nous apprit que ce triste bateau se nommait la *Bertha*, qu'il avait été construit à Kœnigsberg, contenait deux cent cinquante tonneaux, et était chargé de laines à destination de Cork. Tant que les armateurs anglais ne rencontreront pour le transport des produits russes d'autre concurrence que celle de navires semblables à la *Bertha*, commandés par de vieilles têtes aussi entendues que notre digne ami, le commandant Kreplein, ils n'éprouveront aucun de ces serrements de cœur que leur donne toujours une réforme des lois de la Navigation; ils n'auront pas non plus à redouter une baisse de prix du fret, dont, au surplus, la *Bertha* ne s'était jamais avisée, à ce que l'on m'assura. Sans que j'en aie pu deviner la cause, nous jetâmes l'ancre peu d'heures après nous être mis en marche. La nuit était sereine, la pleine lune éclairait la route, qui n'a-

vait rien de difficile, et un vent propice enflait nos voiles. Nous étions trop habitués à ces haltes pour nous émouvoir d'un événement de si peu d'importance. J'oubliai bientôt où j'étais, et je m'étendis sur le sale plancher de la cabine. Je ne devais pas avoir d'autre oreiller pendant plusieurs nuits.

Nous naviguâmes quatre jours sur une eau qui ressemblait littéralement à une purée de pois. Notre proue traçait de véritables sillons dans l'écume, qui prenait toutes les nuances possibles en passant du jaune au vert, car la couleur bleue semble bannie de la mer d'Azof. Cette mer n'atteint jamais une profondeur de plus de quarante-deux pieds; les anciens l'avaient bien caractérisée en l'appelant un marais. Parfois de légers zéphyrs, changeant à chaque instant de direction, semblaient se jouer de nous, en nous tenant arrêtés au milieu de cet agréable étang, et, pour charmer la monotonie de la traversée, nous n'avions que des jours sans nuages et des nuits de clair de lune.

Nous ne pouvions nous promener sur le pont, que des cochons occupaient. On avait dû élever une sorte de rotonde provisoire pour les matelots, dont la place dans l'entrepont était prise par des ballots de laine. Les cochons erraient à l'aventure, et disputaient souvent l'accès de notre cabine à un chat d'humeur difficile qui avait élu domicile sur le premier bâton de notre échelle. Le chat semblait avoir fait marché avec Wilhelm, le garçon de notre cabine, pour passer quelques instants chaque jour sur la table à manger avant qu'on vînt nous prévenir que le diner était servi : nous le trouvions occupé à déguster les plats, d'ordinaire installé au milieu du couvert. A part

cette injuste préférence et la négligence dont il fit preuve en renversant une nuit la lampe sur ma couche, nous n'eûmes aucun sujet de nous plaindre de Wilhelm, garçon simple et naïf qui parlait un patois allemand inintelligible et qui consacrait aux cochons tout le temps que ne réclamait pas notre service.

Obligés de partir de Taganrog à l'improviste, nous avions retiré notre linge encore mouillé des mains de la blanchisseuse. Le premier jour que nous passâmes à bord de la *Bertha*, nous nous amusâmes à le faire sécher dans les gréements, et nous perdîmes ainsi une chemisette et deux mouchoirs, qui étaient imprudemment pendus trop bas, et qui furent dévorés par les porcs. Le second jour, nous tentâmes de pêcher quelques poissons; ils abondaient dans cette eau saumâtre et gluante, mais nous n'avions pas d'engins convenables, et nos efforts maladroits ne les décidèrent pas à abandonner leur élément. Après avoir épuisé tous les passe-temps qui nous étaient permis, nous n'avions rien de mieux à faire que de nous étendre sur nos sacs de laine, de regarder voltiger la spirale de fumée qui s'échappait de nos cigares, et de songer aux hasards dangereux des étincelles mourantes que notre souffle lançait dans l'air. Une seule eût suffi pour consumer le digne Kreplein, Wilhelm, les cochons et le reste.

Notre bateau glissait paresseusement au milieu de quelques barques du pays; parfois nos blanches voiles allaient donner contre le mât d'un vaisseau marchand anglais, le seul de tous ces bâtiments qui peut-être éprouvât une impatience réelle des longueurs de la route. Les Russes ne se préoccupent pas du temps; le vapeur met quatre jours pour aller à Kertch, c'est-à-dire pour une traversée de cent

quatre-vingts milles ; il touche à Marianopol à Berdianski, à Gheïsk, et s'arrête un jour dans chaque port, sans aucun motif connu.

Par combien de phases diverses a passé le commerce de ces parages depuis l'époque où furent établies sur les côtes les premières stations de pêche des Milésiens, qui fournissaient d'esturgeons les gourmets de la Grèce ! Tanaïs, alors regardée comme une *ultima Thulé*, était si peu connue, que son existence est aujourd'hui presque révoquée en doute. Bien des siècles après sa disparition, des galiotes vénitiennes, génoises et pisanes, chargées des riches produits de l'Orient, sillonnèrent côte à côte le Bosphore cimmérien, tandis que les colons de ces républiques rivales disputaient le monopole du commerce des bords du Don à la fameuse horde d'Or, qui était en communication directe avec Samarcande. Ces colonies florissantes disparurent à leur tour, et, pendant trois cents ans, un *zebeck* turc fut le seul navire qui, de temps à autre, traversa la mer à Azof, forteresse construite sur les ruines de Tana, et peut-être de Tanaïs.

Une nouvelle puissance a succédé aux Ottomans, aux colonies italiennes ou grecques, et le commerce a repris dans ces parages une importance qu'il ne doit plus aux richesses de l'Orient, mais aux ressources mêmes des pays qui avoisinent le littoral. Les vaisseaux qui traversent aujourd'hui la mer d'Azof ne sont plus frétés avec les soies de la Chine, mais avec le blé de la Tauride, et, chose digne de remarque, tandis que les Anglais ont monopolisé par une route différente l'ancien commerce des Grecs et des Italiens avec l'Orient, leurs vaisseaux néanmoins se montrent en plus grand nombre que ceux d'au-

cune autre nation dans le fameux Palus-Méotide du monde antique.

Je ne fus pas fâché, en montant sur le pont, après avoir passé quatre nuits dans notre étroite cabine, de voir que nous étions à l'ancre dans le détroit au milieu d'une légion de bâtiments, et je fus encore plus satisfait d'apprendre que la chaloupe était prête à nous conduire à terre. Nous quittâmes la *Bertha* sans regret, et je ne veux me souvenir aujourd'hui que du biscuit de mer, et de l'excellent *caviar* qui, pendant la traversée, avaient fait la base de nos repas. Le pain était un aliment inconnu à bord de ce bâtiment primitif. Quand nous abordâmes, le soleil se levait derrière la côte asiatique du Bosphore Cimmérien, et répandait la lumière et les ombres sur l'ancienne forteresse turque de Yeni-Kalé, dont les murailles délabrées couronnent un groupe de rochers au pied desquels se cache un village plus misérable encore.

Nous mîmes pied à terre sous le regard investigateur du douanier le plus désagréable que j'eusse jamais rencontré en uniforme de soldat russe, et nous nous préparâmes à subir un examen inévitable, bien que nous n'eussions fait que passer d'une ville russe dans une autre. On nous fit entrer et déposer nos bagages sous un vieux hangar, où il nous fut ordonné d'attendre le réveil du chef de la douane, que l'on ne pouvait déranger sous aucun prétexte. Comme il n'était que six heures du matin, et que les officiers russes ne sont pas d'une ponctualité remarquable, nous prîmes la liberté de désobéir à cette injonction, et, malgré les instances et les menaces des employés subalternes, nous nous dirigeâmes incontinent vers la maison du grand personnage dont le sommeil était si religieusement protégé. Nous

frappons ; un grand gaillard se présente à la porte sur la pointe du pied, et d'un air inquiet, désespéré, se livre à la plus expressive des pantomimes pour nous recommander le silence. Il fallait que son maître fût un homme intraitable. Nous l'invitâmes à voix basse à nous introduire sur-le-champ : il se recula de quelques pas en arrière, comme frappé d'étonnement et d'horreur de la témérité qui avait pu nous suggérer une aussi coupable pensée.

Nos représentations étant vaines et ce garçon prenant un air insolent, je frappai soudain avec ma canne deux coups qui, à Londres, auraient fait honneur à un valet de pied. La figure du Russe prit, par enchantement, une expression persuasive et suppliante, et je finis par comprendre que, pour un rouble, il consentirait à troubler le sommeil de son maître. Mais ces bonnes dispositions étaient venues trop tard : presque au même moment, roulé dans les plis d'une vaste robe de chambre, un personnage vint à nous d'un air affable. C'était le chef de la douane. Avec une politesse exquise, il jeta un rapide coup d'œil sur nos bagages et sur les passe-ports que nous lui présentions, et, sans témoigner le moindre déplaisir, sans nous insinuer qu'il s'attendait à quelque gratification, il nous annonça galamment que la cérémonie était terminée. L'insolent soldat qui avait prétendu nous condamner à plusieurs heures d'attente, et le domestique qui avait refusé d'éveiller son maître gratis, ne manquèrent pas d'implorer un *vodka* pour prix de leurs signalés services.

Yeni-Kalé ressemble à ces cités désertes et qui tombent en ruines sur les bords de la mer Rouge. C'est le

même aspect morne et sans vie : les remparts de la forteresse, les masures de la ville, les rochers escarpés, la mer immobile, tout concourt à l'illusion. Néanmoins, dans une rue étroite et tout orientale, nous remarquâmes quelques pittoresques costumes, dont les couleurs éclatantes et variées égayaient la sombre uniformité de Yeni-Kalé. Avec un peu d'imagination, nous aurions pu nous croire transportés au cœur de l'Asie. Les larges pantalons tombant jusqu'à la cheville, les corsages ouverts et les voiles aux plis flottants du costume des femmes faisaient une agréable diversion avec les robes à taille courte des femelles russes. Les pantoufles turques et les jaquettes brodées des hommes étaient en harmonie avec leur teint basané, et dénotaient leur origine asiatique.

La population de Yeni-Kalé se compose entièrement de Grecs et de Tartares. On trouve dans les environs un grand nombre d'antiquités et de débris des anciennes colonies grecques, et, à peu de distance, des fameuses sources d'eaux minérales et bourbeuses que nous n'allâmes pas visiter.

On nous amena bientôt une espèce d'omnibus dépourvu de siéges et à moitié rempli de paille. Ce véhicule était traîné par une paire de mules si petites, qu'on aurait pu facilement les mettre dans la voiture. Nous nous confiâmes cependant à leurs forces, bien qu'elles nous parussent incapables du travail auquel on les destinait, et nous fîmes tant bien que mal, de soubresauts en soubresauts, l'ascension de la côte rapide qui nous éloignait de la ville. Parvenus au sommet, nous admirâmes la vue de Kertch et de sa large baie. Au delà du détroit, les contours irréguliers des collines découpaient l'horizon, et les maisons de la

ville s'étageaient sur les rampes abruptes de la montagne de Mithridate. Ce panorama nous rappela de loin celui de la baie de Naples.

La distance de Yeni-Kalé à Kertch est de sept milles environ. On les franchit à travers la steppe, accidentée et verdoyante. Nous descendîmes dans un hôtel placé au centre d'un rang de belles maisons qui font face au quai et donnent à la ville un aspect imposant du côté de la mer.

Kertch est presque la seule ville de Russie qui soit complétement bâtie en pierres. Les maisons sont belles et paraissent solides. Il nous semblait que nous avions quitté le pays des cabanes de bois et des toits verts, des êtres à barbes rouges et à peaux de mouton. Nous n'étions pas fâchés de trouver enfin des édifices et des hommes plus dignes de la température propice qui commençait à nous sourire. Kertch est un des lieux de la Russie méridionale qui offrent le plus d'intérêt pour les antiquaires. Cette ville, la *Panticapée* de Strabon, fut fondée à peu près au milieu du septième siècle avant Jésus-Christ par les premiers colons milésiens qui vinrent s'établir dans la Tauride; deux cents ans après, elle devint la capitale du royaume de Bosphore, et la résidence de ses rois.

Pendant trois cents ans, Théodosie et Panticapée eurent un commerce florissant : la péninsule cimmérienne était devenue le grenier de la Grèce. La conquête de cette contrée par les Romains porta un coup funeste au royaume du Bosphore, dont la prospérité dépendait surtout d'un marché qui devait bientôt cesser d'exister, et Panticapée fut pour Mithridate une proie facile à l'époque où il subjugua le reste de la Tauride.

C'est dans cette ville que s'enfuit le célèbre roi de Pont,

après avoir été vaincu par Pompée; c'est là qu'incapable de résister plus longtemps aux armes victorieuses de Rome et à la perfidie de son fils, il termina sa glorieuse carrière. C'est encore dans Panticopée que Pharnace leva l'étendard de la révolte, et que César vint, le vit et le vainquit.

Les successeurs du fils de Mithridate ne régnèrent qu'au gré du caprice des empereurs romains; leur territoire, après avoir été souvent dévasté par les Huns et les Goths, fut définitivement conquis, en 375 après Jésus-Christ, par ces hordes barbares qui finirent par bouleverser de fond en comble le monde antique. Quelques tribus de ces farouches conquérants s'arrêtèrent dans la péninsule taurique, et l'occupèrent pendant mille ans. La plus célèbre d'entre elles fut celle des Khazars, qui, à une certaine époque, ont donné à Kertch une véritable importance. Ce fut alors qu'une grande partie de la péninsule prit le nom de Khazarie. Dans la première partie du treizième siècle, un grand nombre de Circassiens s'établirent à leur tour dans la Crimée, et la ville de Kertch fut soumise à une province de cette nation. Vers le même temps, les Génois s'emparèrent des côtes méridionales de la péninsule; ils établirent une colonie à Caffa, avec le consentement du khan de Kazarie, puis ils méconnurent l'autorité de ce chef et engagèrent contre lui une guerre longtemps incertaine. Elle durait encore lorsque Bathi, le petit-fils de Zingiskhan, et le chef de la horde d'Or, parti des déserts de la Tartarie pour marcher à la conquête de la Russie, envahit la Crimée, extermina les Comanes, qui la possédaient alors, et fixa la capitale de son empire tartare à Eski-Krim.

En 1365, la colonie grecque de Soudagh, qui avait un

moment joui d'une belle position commerciale, affaiblie par ses dissensions intestines, tomba sous la domination de cette puissance maritime, qui a fait de Caffa une cité célèbre. Cent ans après, ces aventuriers inconstants étaient confondus avec le peuple qui occupait alors la péninsule, et auquel ils devaient leur délivrance. Tandis que les Tartares assiégeaient par terre leurs colonies, elles étaient bloquées par une flotte que la Porte avait envoyée au secours des khans, devenus tributaires de son empire. La destruction des colonies génoises fut le signal du déclin et de la ruine du commerce dans la mer d'Azof et la mer Noire.

Pendant trois cents ans, le Bosphore cimmérien demeura fermé, et les ruines de cités autrefois florissantes gisent éparses sur les côtes de la Crimée.

CHAPITRE XV

Kertch. — Cryptes. — La steppe. — Une voiture tartare. — Pas de somovar. — Un amusant interprète. — Projet de chemin de fer de Moscou à Théodosie. — Une apparition. — Après minuit. — Karassou Bazar. — Nous approchons de Simpheropol.

Kertch n'était plus qu'une ville turque de peu d'importance lorsqu'elle fut cédée par la Porte à la Russie, en 1774. Mais l'ancienne capitale du Bosphore devait bientôt recouvrer une partie de son ancienne splendeur. Ce fut, il est vrai, au détriment de ces colonies italiennes, qui s'étaient emparées de tout le commerce de la Péninsule, et qui rappellent encore de nos jours le génie entrepre-

nant des puissantes républiques auxquelles elles devaient l'existence.

Je ne sais pour quel motif, inaccessible au sens commun, les Russes ont transféré le centre du commerce, de Théodosie, ville avantageusement située à l'entrée d'un port vaste et profond, sur les côtes du détroit, fermé par les glaces pendant quatre mois de l'année, où les eaux sont basses et le mouillage peu sûr. Tous les vaisseaux doivent s'y arrêter pour faire une quarantaine de quatre jours. Les plus grands attendent que des gabares amènent leurs cargaisons de Taganrog ou de Rostof; ceux dont le tirant d'eau est moindre traversent la barre et vont charger à Taganrog. A leur retour, ils sont obligés de transborder à Yeni-Kalé la moitié de leur cargaison dans des alléges, et de descendre à travers les bas-fonds du détroit jusqu'à Kertch pour y recharger, système qui fournit une riche moisson aux rapaces équipages des caboteurs grecs, mais qui est extrêmement onéreux pour le public. C'est ainsi qu'une cargaison de fer de Sibérie descend le Don jusqu'à Rostof, est transportée sur des alléges à Taganrog, débarquée, puis embarquée de nouveau pour Yeni-Kalé. En un mot, cette cargaison a été transbordée cinq fois avant d'avoir réellement quitté le littoral de la Russie. Plutôt que de persister dans cet absurde système, il vaudrait mieux construire un chemin de fer de Rostof à Kertch, sur la côte orientale de la mer d'Azof, à travers les plaines des Cosaques de la mer Noire. Ce serait le dernier coup porté à l'existence de Taganrog, qui, en définitive, ne vit que comme une sorte d'excroissance de Rostof.

Il est très-malheureux qu'un gouvernement, dont la

sollicitude est si rare, ait égaré ses affections sur Taganrog et sur Kertch, deux villes qui n'auraient jamais dû exister. Si Rostof et Théodosie avaient été aussi bien traitées, le prix des articles exportés de ces côtes pourrait être notablement diminué. Théodosie deviendrait un entrepôt, non-seulement des produits du Don, mais de ceux des moindres ports de la mer d'Azof, et un grand nombre de petites barques russes pourraient être employées à concentrer le fret, durant la belle saison, au port le plus favorable de toute la Russie, puisqu'il est le seul où le commerce ne soit jamais interrompu, d'un bout à l'autre de l'année.

Malgré tout, le commerce de ces provinces s'accroît rapidement. Il n'est pas entré moins de mille vaisseaux dans le détroit de Kertch en 1851. Les droits de port et les dépenses attachées au passage du détroit sont, il est vrai, insignifiants, et consistent surtout en présents aux employés subalternes. Par malheur, la nature a plus fait pour fermer l'entrée de la mer d'Azof que le gouvernement n'aurait jamais pu se flatter d'obtenir, même en établissant trente jours de quarantaine à Kertch, dans son ardent désir d'avantager cette ville.

Pendant notre court séjour à Kertch, nous eûmes beaucoup à nous louer de l'hospitalité et de l'obligeance du consul d'Angleterre, M. Catley, avec lequel nous allâmes visiter une des cryptes les plus remarquables qui eussent été ouvertes.

Une galerie de pierre, qui a trente-six yards de long et environ vingt pieds de haut, conduit à un mausolée carré, surmonté d'une coupole. Toutes ces constructions sont extrêmement massives ; elles ressemblent, pour ainsi parler, à des ruines cyclopéennes. Dans quelques-unes de ces

cryptes, on a trouvé des sarcophages qui ont été envoyés au musée de Saint-Pétersbourg avec les objets intéressants qu'ils contenaient. On en conserve d'autres dans le petit temple de Thésée, sur la montagne de Mithridate, qui a été convertie en musée.

En revenant à travers la steppe, nous songions tristement à ces milliers d'acres d'un sol magnifique qui s'étendaient autour de nous. Ces immenses terrains, qui pourraient porter les plus belles récoltes du monde, paraissent destinés à rester incultes, jusqu'à ce que la population agricole de la Russie soit libre de se répandre dans ces parties de l'empire, qui offrent les plus grandes ressources, et où une race nouvelle est nécessaire pour remplacer les Tartares aborigènes qui disparaissent rapidement.

Il est difficile de s'expliquer ce déclin d'une race, dans un riche pays auquel il ne manque que le travail de l'homme. La colonisation d'un territoire par un peuple industrieux et civilisé a sans doute amené la décroissance et l'entière disparition des premiers possesseurs du sol, toutes les fois que les deux races n'ont pu vivre l'une à côté de l'autre. Mais peut-il en être ainsi en Crimée? Les slaves barbares ne sauraient se vanter d'être plus civilisés que les tribus tartares, qui possédaient originairement cette contrée, et le territoire était assez vaste pour suffire largement aux besoins des deux populations. Le manque d'eau n'est qu'un mal accidentel, résultant du défaut d'initiative et de l'insuffisance des travaux d'irrigation. Le sol ne le cède à aucun autre en Europe. On a vu le blé de sarrasin de Kertch remporter le prix à la grande exposition de Londres. D'ailleurs, il serait difficile d'apprécier exactement toutes les ressources de la péninsule, quand

les étrangers rencontrent encore plus de difficultés pour s'y établir que les Russes pour y émigrer. En vertu d'un ukase récent, aucun étranger ne peut posséder en Crimée une perche de terre avant de s'être fait naturaliser sujet russe. Or c'est une condition que l'on n'accepte pas volontiers. A peine pourrait-on s'y résoudre avec la certitude d'une magnifique rémunération.

Kertch contient une population de dix mille habitants, dont l'unique affaire se réduit à expédier un peu de sel à quelques-uns des ports russes. Cette ville ne possède par elle-même aucune ressource, et elle doit uniquement sa prospérité à la politique qui a ruiné Théodosie et comprimé l'essor du commerce dans la mer d'Azof.

Notre premier voyage en poste nous avait assez peu réussi pour que nous fussions résolus à ne pas en faire une seconde épreuve. Nous traitâmes avec un Tartare, qui s'engagea à nous conduire en deux jours à Simpheropol, située à une distance de cent trente milles. Vers le soir, il vint nous prendre à notre porte, dans une longue voiture, semblable à une charrette de roulier. Elle était traînée par trois petits *ponies*, qui ressemblaient à des rats, et tellement remplie de paille, qu'il paraissait impossible de s'y installer. Cependant, après avoir placé nos bagages, il nous resta encore une litière confortable, et je m'ensevelis bientôt dans la paille, également insensible aux puces et aux cahots, dont mon compagnon se plaignit amèrement le lendemain matin. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nos bidets, malgré leur excentrique aspect, étaient d'excellents marcheurs. La route courait au milieu d'une steppe qui, bien que moins onduleuse, nous rappela le pays des Cosaques du Don.

Aux stations de poste, le Tartare indolent remplaçait le Cosaque grossier. Quelquefois aussi il n'y avait pas de maître de poste, et, par conséquent, pas de *somovar*. Le fait nous arriva, à notre grande consternation, dans un village dont l'apparence promettait merveilles. Nous avions parcouru soixante-quinze milles en un peu plus de vingt heures, et nous commencions à sentir le besoin d'un repas substantiel. La maison, qui était affectée au logement des bêtes et des gens, se composait uniquement de deux chambres. Encore les avait-on converties en magasin de blé de l'Inde, et, pour garder de toute avarie cette précieuse marchandise, les portes et les fenêtres restaient toujours ouvertes. Notre Tartare portait sagement avec lui sa nourriture et celle de ses *ponies*. Il avait déjeuné avec un énorme melon d'eau et un large quartier de pain noir : il se mit à dîner de la même façon. C'était effrayant de le voir dévorer ces tranches de melon, dont nous connaissions, par expérience, les désastreux effets. Nous ne songeâmes même pas à le prier de partager avec nous son menu.

Par bonheur, nous avisâmes une maison d'apparence tout à fait respectable, où nous fûmes fort bien accueillis. Nous étions chez le seigneur du lieu. Mais, malgré toute son affabilité, il se perdait en conjectures sur ce que nous pouvions attendre de lui, lorsque parut un vieux petit Français tout ratatiné, qui, sur-le-champ, se décerna les fonctions d'interprète. Nous eûmes bientôt à nous louer de son intervention en voyant revenir notre hôte avec un somovar fumant, une bouteille de vin de Crimée, quelques fruits magnifiques et d'autres provisions. Le repas, des plus satisfaisants, fut égayé par les récits du petit Fran-

çais. Il avait, nous dit-il, visité l'Angleterre avec Talleyrand (sans doute comme son valet), et il nous accabla de questions sur Louis-Napoléon et sur Paris, qu'il n'avait pas vu depuis trente ans. Pauvre vieillard! depuis trente ans, il ne connaissait le monde que par la *Gazette d'Odessa*. Ce Français était le précepteur du fils de notre hôte, que nous vîmes bientôt revenir avec deux enfants mutins. Déjà nous avions entrevu la femme du seigneur russe, tandis qu'elle nous considérait curieusement au travers de la porte entrebâillée. Notre hôte entama la conversation par une brusque interrogation sur le régime des chemins de fer anglais. « Dans votre pays, nous demanda-t-il, les actions de chemins de fer sont-elles vendues par la couronne ou par des compagnies? » Il s'ensuivit un débat fort embrouillé sur l'utilité d'une voie ferrée de Moscou à Théodosie. Le petit Français, notre interprète, entremêlait les demandes et les réponses d'admonitions continuelles à ses élèves. En voici un exemple : « Monsieur dit en réponse à votre réflexion... Pourquoi agitez-vous la porte de cette façon, Ivan?... que cette ligne de fer serait principalement consacrée au transport du sel de la Crimée dans l'intérieur de la Russie... Ivan, êtes-vous donc le concierge?... Mais le prince Woronzoff a fait au projet une opposition décidée. Le prince soutient qu'un chemin de fer de Moscou à Théodosie ruinerait la ville de Kertch, dont la prospérité lui importe beaucoup plus que le bien-être du pays... Finissez, Alexis, de grimacer et de rire, je n'ai rien dit de si plaisant, ce me semble... Il n'y a donc pas lieu d'espérer que notre projet de chemin de fer soit bien accueilli par le gouvernement. »

Il était évident que notre hôte était profondément in-

téressé dans la question. Il possédait d'importantes salines dans le voisinage, et le chemin de fer aurait sans doute traversé une grande partie de ses propriétés. Je fus très-frappé des raisons que le petit Français faisait valoir pour démontrer la supériorité de son projet sur celui d'une ligne de Moscou à Odessa, qui, comme je l'ai appris, a été décrétée depuis. Le principal avantage du port de Théodosie sur les autres ports russes, à l'exception de Sébastopol, qui est exclusivement un arsenal maritime, c'est que, dans aucune saison, je l'ai déjà fait remarquer, il n'est fermé par les glaces. Située au milieu du jardin de la Russie, Théodosie a des mérites qui sont refusés aux autres ports de l'empire, et l'opulence dont autrefois elle a joui, en concentrant le commerce de la mer Noire, l'appelle en quelque sorte à être la tête de ligne d'une grande voie de communication. Les vins, les fruits du Sud, seraient alors portés, en quelques jours, jusqu'au cœur de l'empire, ainsi que les produits de l'Europe, qui, seuls, peuvent rendre la vie tolérable dans ces contrées barbares.

Mais, quand un gouvernement néglige des avantages aussi certains, dans l'absurde crainte de porter préjudice à deux ou trois petites villes privilégiées, il méconnaît tous ses devoirs, comprime l'élan de la fortune générale, et blesse les intérêts de ceux-là mêmes qu'il prétend favoriser. Cependant, ainsi que je le fis observer à notre partial ami, il était à peu près inutile de discuter la valeur de tel ou tel projet, dans un pays où le public n'a pas voix au chapitre. Peut-être aussi ce pauvre Russe se faisait-il des illusions. Si l'on eût comblé tous ses désirs par la création d'un chemin de fer de Théodosie à Moscou, il aurait

dû solliciter encore l'autorisation d'en profiter pour le transport de ses produits. D'un autre côté, une voie de fer est-elle appelée à rendre des services dans un pays où il n'y a pas de route macadamisée, pas de chemins locaux qui permettent aux consommateurs et aux producteurs d'arriver jusqu'à la ligne ? En résumé, le nouveau chemin de fer de Moscou à Odessa répond au grand et unique objet de la politique russe, qui est, nous l'avons dit, le rapide transport des dépêches et des soldats. En loyaux sujets du czar, les marchands d'Odessa se montrent très-satisfaits de pouvoir, de temps à autre, expédier quelques colis à Moscou, au prix d'une gratification à la police et aux employés russes.

Nous cheminions à travers des plaines de thym sauvage, fatigués d'un paysage sans couleur, de la solitude du lieu et de la chaleur accablante, quand nous distinguâmes confusément, au milieu de nuages de poussière, une apparition colossale qui s'avançait vers nous avec lenteur et majesté. Était-ce quelque monstre de la steppe dont nous devions redouter l'approche? Nous ne tardâmes pas à reconnaître les formes bizarres de deux chameaux qui traînaient une énorme charrette où se tenaient acroupis des Tartares. A peine eûmes-nous le temps d'observer leur équipage, qu'ils s'étaient dérobés derrière les tourbillons de poussière que soulevaient nos chevaux. La rencontre était aussi saisissante qu'inattendue. En croisant ces marcheurs du désert, qui poursuivaient leur route, silencieux, nous nous sentîmes pénétrés de notre isolement, nous eûmes conscience de l'immensité au milieu de laquelle nous nous trouvions perdus.

De temps à autre, nous traversions de grandes troupes

d'outardes qui ne s'effrayaient pas plus de notre approche que des pigeons apprivoisés, étonnées seulement de notre audace à les troubler dans la tranquille possession de leurs domaines. Je reconnus bientôt que l'outarde rôtie est une excellente chère. C'est la base de tout repas dans les hôtels de la Crimée.

Les touristes qui ont voyagé pendant de longues journées sur la steppe pourront seuls comprendre notre émotion en apercevant enfin les contours irréguliers de montagnes éloignées, qui se détachaient sur le ciel embrasé du soleil couchant. Jusque-là, nous n'avions observé sur le sol d'autres inégalités que celles formées par des piles de melons d'eau. Les montagnes dont nous nous approchions nous promettaient le terme de notre course monotone.

A deux heures et demie du matin, je fus réveillé par une violente secousse, et je reconnus qu'en essayant de tourner l'angle d'une ruelle tortueuse, dans une ville tartare, nous avions failli nous briser contre les murs. L'accident ne me contraria point : nous pûmes jouir d'une scène bien faite pour nous dédommager des ennuis et des fatigues de la route. La plus profonde obscurité enveloppait les défilés étroits dans lesquels nous étions engagés. Parfois cependant un pâle et vacillant rayon de lune se glissait jusqu'à nous, entre de vieilles maisons si rapprochées les unes des autres, qu'elles semblaient se toucher. Les verandahs étendaient de tous côtés leurs ombres. Aucun aboiement solitaire ne venait avertir les habitants de notre présence. Il régnait en tous lieux un grand silence; on eût dit que ces comptoirs fermés que nous heurtions en passant n'avaient jamais été occupés par des vi-

vants. J'en étais venu à douter si nous n'étions pas entrés dans quelque ville abandonnée, lorsque tout à coup nous vîmes apparaître à l'extrémité d'une mystérieuse avenue une longue et silencieuse procession d'hommes à grande barbe qui s'avançaient deux à deux. Leurs robes traînantes, leur démarche mesurée, donnaient à ces hommes une sorte de majesté. Sans doute ils rendaient les derniers devoirs à quelqu'un des leurs. A peine pouvions-nous les entrevoir un instant tandis qu'ils passaient dans le clair de lune. Ils disparurent bientôt, et nous n'avions pas même entendu le bruit de leurs pas. Quelques heures après, au milieu des réalités d'une hutte de poste, je me demandais si je n'avais pas été le jouet de quelque illusion en croyant assister à des funérailles arméniennes dans la vieille cité tartare de Karassou-Bazar.

Cette ville, une des plus grandes et des plus originales de la Crimée, contient une population de près de quinze mille âmes. Les Juifs industrieux, les Arméniens, les Tartares, qui habitent Karassou, y ont établi de nombreuses manufactures de cuir, de savon, de chandelles, etc.

Le Kara-Su, ou la rivière aux flots noirs, coule au pied de la ville et féconde une vallée fertile qui produit des céréales et du tabac en quantités considérables. Les vastes pâturages des steppes du voisinage permettent en outre aux habitants d'élever de grands troupeaux de bétail. Près de ce lieu, le galant Potemkin fit construire un palais pour y recevoir l'impératrice Catherine. Quelle ne dut pas être la surprise de la czarine de se voir entourée de toutes les superfluités de la civilisation dans ce coin reculé de son empire!

A gauche de la route de poste de Karassou-Bazar, à

Simpheropol, de nombreuses colonies allemandes sont établies sur la pente des collines, au milieu d'un paysage magnifique. Nous avions fait, avec les mêmes chevaux, cent vingt-cinq milles en trente-sept heures. Après avoir chassé devant lui son attelage pendant deux nuits consécutives, notre Tartare était épuisé. Bêtes et gens demandaient le repos. Aussi ce fut avec une vive satisfaction qu'après avoir gravi une abrupte montée, nous aperçûmes à nos pieds la nouvelle capitale de la Crimée. De la base du Tchatir-Dagh, la fertile vallée du Salghir s'étend en plaines richement cultivées, au milieu desquelles les blanches maisons et les belles églises de Simpheropol semblent à demi cachées par une végétation luxuriante. A gauche, le Tchatir-Dagh portait sa crête imposante à une hauteur de cinq mille pieds, comme s'il eût dédaigné de se confondre avec les cimes avoisinantes. Je songeai aussitôt au Table-Mountain du cap de Bonne-Espérance. A la vue de Simpheropol, nos chevaux se mirent à galoper comme si leurs naseaux eussent aspiré le terme de leur course; le Tartare, joyeux, leur abandonna les rênes, et, tandis que nous nous précipitions au bas de la vallée, entre deux rangs de hauts peupliers, nous nous efforçâmes de débarrasser nos vêtements des brins de paille qui les couvraient et de secouer pour la dernière fois la poussière de la steppe.

CHAPITRE XVI

Quartier tartare. — Scènes de la rue. — Chameaux de la Bactriane. La foire. — Races et costumes divers. — Vallée de Salghir. — Une nuit sans sommeil. — Ascension au Tchatir-Dagh. — Vue magnifique. La caverne de Foul Kouba. — Descente périlleuse. — Taouchan-Bazar. — La passe d'Alushta.

Lorsque la Crimée fut cédée à la Russie, en 1781, Bagtchè-Seraï, la vieille et pittoresque capitale, fut jugée indigne d'être la ville principale de la nouvelle province. On éleva, dans les plaines de Salghir, une jolie cité moderne, que l'on décora d'un nom grec imposant. Simpheropol est bâtie tout à fait dans le goût russe, avec des rues très-larges, des maisons blanches très-hautes et bariolées des couleurs les plus vertes du monde. Si la population se composait entièrement de Russes, l'intérieur de la ville serait, comme à Kazan ou à Saratov, loin de répondre aux espérances que ses abords font concevoir. Heureusement pour Simpheropol, elle fut autrefois Akmetchet, ou la *Blanche Mosquée*. Encore aujourd'hui les descendants de ceux qui habitaient autrefois Akmetchet errent aux portes de la cité et animent un peu la froide monotonie de la nouvelle capitale.

Akmetchet fut longtemps la seconde ville de la Crimée et la résidence du sultan Kalga, ou vice-khan. C'était alors une importante cité, ornée de palais, de mosquées et de bains publics. Elle a échangé la magnificence orientale de son passé pour le faux éclat de la barbarie moscovite.

Nous nous dirigeâmes vers un quartier habité exclusivement par cinq mille Tartares. Nous étions guidés par un horloger allemand, qui nous servit de *cicerone* pendant notre séjour à Simpheropol. Cet excellent homme n'hésita pas à sacrifier, pendant quelques jours, les intérêts de son commerce au plaisir de faire les honneurs du pays à des étrangers *distingués*.

De chaque côté des rues habitées par les Tartares, on ne voit que des murailles nues, et, sans les gens qui les traversent, ce seraient les lieux les plus tristes du monde. Les maisons n'ont qu'un seul étage; chacune d'elles est enfermée dans une cour séparée. Les fenêtres, où le parchemin remplace le verre, sont percées si bas, qu'on ne peut les apercevoir de la rue. Aussi les femmes infortunées que recèlent ces tristes demeures n'ont pas la distraction ordinaire des Orientales, et le passant ne voit pas étinceler leurs yeux noirs derrière les fenêtres grillées. D'ailleurs, les femmes tartares d'Akmetchet ne perdent pas beaucoup à cette réclusion. Les rues n'ont rien de la vie et du mouvement d'une ville comme le Caire, par exemple. Les boutiques sont rares et éloignées les unes des autres, très-petites, pauvres et tenues par des femmes laides et sans voiles. Les beautés se promènent cachées, depuis les yeux jusqu'aux genoux, sous le blanc *fereedjè*. Si ce n'étaient la jupe aux couleurs brillantes, qui flotte sous leurs voiles, et les larges pantalons qui tombent sur leurs petits brodequins jaunes, elles auraient tout à fait l'air de paquets de mousseline blanche ambulants. Les hommes portent parfois le turban et la robe flottante des vrais Orientaux; mais la variété pittoresque de leurs costumes échappe presque à toute description.

Nous fûmes bientôt las d'errer à travers ce labyrinthe de ruelles étroites, toujours confinés entre de hautes murailles nues. La scène changea tout à coup lorsque nous arrivâmes sur la promenade *fashionable*, où des musiciens jouaient dans de frais et délicieux jardins, au milieu d'une foule enchantée de se réunir dans cette charmante promenade, sur les bords du Salghir, loin de la chaleur et de la poussière de la ville.

Le gouverneur actuel, Pestal, est en grande faveur auprès du czar. Sa maison est fort belle. Un peu en dehors de la ville se trouvent de vastes casernes; mais l'hôpital seul est toujours occupé; les autres bâtiments reçoivent de temps à autre les troupes qui vont au Caucase ou qui en reviennent. Simpheropol ne compte pas moins de deux hôtels. Dans le nôtre, on nous fournit à chacun un drap, mais aucun vase propre aux ablutions. Nos fenêtres donnaient sur la rue principale; c'était un excellent poste pour des observateurs. Tantôt on entendait le roulement retentissant de la voiture d'un noble, où des bagages et des provisions pour un mois étaient entassés. C'était une famille qui retournait passer l'hiver à Saint-Pétersbourg, après avoir résidé pendant l'été dans une maison de campagne de la Crimée. Tantôt on voyait s'avancer lentement un véhicule sans prétention, tout à fait semblable aux nôtres, et rempli de marchands arméniens; du moins nous présumions, en voyant passer quelques jambes entre les rideaux, qu'elles appartenaient à des gens de cette nation, car leur passage avait laissé dans la rue un parfum de tabac turc. D'autres fois une file de charrettes, traînées par des chameaux, et chargées de paille, marchaient tranquillement, s'arrêtant çà et là quelques instants, tandis que

les conducteurs parlaient à des amis. Alors tous les chameaux se couchaient. Il semblait que des expériences réitérées n'avaient pas appris à ces pauvres animaux qu'il leur faudrait bientôt poursuivre leur route, et se remettre péniblement sur pied. Ces chameaux de la Bactriane ne ressemblent pas du tout aux chameaux et aux dromadaires que j'avais vus dans des contrées plus orientales. Leurs deux bosses sont généralement si longues, qu'elles s'affaissent sur elles-mêmes, et souvent pendent à terre de chaque côté du dos de l'animal. Le cou et les jambes sont couverts de longs poils épais, avec lesquels les femmes tartares tissent un drap doux et laineux.

Comme pour faire contraste avec ces lourds chariots, d'alertes droskies les rasaient à tout moment. Quoique très-petits et légers, tous les droskies publics sont attelés de deux bons chevaux. Pour se préserver de l'ardeur du soleil on leur adapte des capotes, et l'atroce petit véhicule de Saint-Pétersbourg se trouve ainsi converti en une voiture tout à fait respectable. A côté de notre hôtel s'ouvrait la porte de la belle synagogue des juifs, où une école semblait être en permanence. Simpheropol contient environ quatorze mille habitants, parmi lesquels un grand nombre professent la religion juive.

Nous eûmes l'occasion d'assister à la foire annuelle qui se tient pendant la première semaine d'octobre, et qui réunit, au profit des voyageurs, avec un heureux à propos, toutes les variétés de costume, et tous les traits caractéristiques de la Crimée. Pour bien apprécier la foire de Nijni-Novgorod, il faut la voir avant celle de Simpheropol ; nous trouvâmes cette dernière infiniment plus curieuse ; peut-être parce qu'elle fut pour nous une vérita-

ble surprise. Nous ignorions en effet son existence, lorsque nous arrivâmes, par hasard, sur la place du marché, une après-midi. Il est rare que deux races si opposées de mœurs et de costumes, si différentes d'origine, se trouvent, comme nous l'avons remarqué dans la Crimée Tartare, en relations suivies et journalières. Ce mélange est d'autant plus intéressant, qu'il tend de plus en plus à disparaître. Une immense place, de plusieurs acres d'étendue, contenait une masse confuse de baraques, de chameaux, de charrettes, de droskies et de bœufs. Des groupes pittoresques appelaient de tous côtés l'attention. Là, on pouvait voir le moujik russe, à barbe rouge, en bottes fortes, enveloppé dans sa peau de mouton, se livrer à une confabulation intime avec un Tartare élégamment vêtu, qui venait de galoper à travers la steppe, et qui se tenait sur son cheval, comme s'il ne faisait qu'un avec lui.

Ces Tartares portent des grands bonnets de fourrure blanche, des justaucorps rouges, historiés de broderies, avec de larges manches ouvertes. Leurs vastes pantalons, d'un bleu foncé, sont retenus par une ceinture aux couleurs éclatantes, sous les plis de laquelle se montre la poignée massive d'une dague. Leurs pieds, chaussés de pantoufles, s'appuient sur de lourds étriers qui pendent au bout de longues lanières. Le cheval du Tartare est un petit animal aux muscles d'acier, possédant infiniment plus d'intelligence que de beauté. Plus loin, au milieu de la foule, flottait la robe de quelque pieux hadjè, que distinguait son turban vert. Il ne paraissait pas le moins du monde scandalisé par la vue de deux jeunes dames qui couraient en *drosky*, non-seulement sans *fereedjè*, mais même sans chapeaux, et simplement coiffées du joli petit

bonnet de la grisette parisienne. Nous ne pûmes nous empêcher de trouver leur innovation très-heureuse, en les comparant aux femmes emmitouflées de longs voiles, qui passaient à nos côtés et paraissaient craindre d'exposer aux regards des profanes le bout de leurs doigts aux ongles colorés.

Dans les ruelles étroites que formaient les chariots et les tentes, les Grecs, en costumes pimpants, comme ils en portent dans leur pays, trafiquaient avec des juifs russes, aux longues barbes noires, revêtus de manteaux noirs qui descendent jusqu'à la cheville. Il eût été difficile de prévoir qui, des juifs ou des Grecs, l'emporterait dans de tels marchés. Des Nogays, à l'air farouche, et des soldats cosaques faisaient des achats à des boutiquiers arméniens ou allemands. On voyait fourmiller à la foire de grandes baraques, semblables aux tentes des Gypsies, quoiqu'elles n'appartinssent pas aux enfants déguenillés de cette race nomade. Elles étalaient à la convoitise des passants d'énormes pyramides d'abricots, de raisins, de pêches, de pommes et de prunes. Pour deux liards, on pouvait en acheter plus que sa charge. A côté de ces baraques, se trouvaient les équipages de leurs propriétaires. C'étaient de lourdes charrettes aux panneaux d'osier, dont les roues, mal jointes et non graissées, rendent ce cri discord, familier à ceux qui ont entendu le bruit d'un char à bœufs au Bengale. Des centaines de chameaux dominaient toute la scène, et ruminaient au milieu de la foule avec une philosophie orientale; la surveillance de ces animaux était abandonnée à de tout petits garçons tartares déguenillés, qui allaient à peine à la hauteur de leurs genoux, et auxquels ils obéissaient avec une docilité parfaite. Ce pêle-

mêle d'hommes, d'animaux et de marchandises était enfermé entre des rangées de boutiques, où se trouvaient enfouis, en quantités considérables, des couteaux, des fouets, des selles, des pantoufles, des poches à tabac, des bottes en maroquin, des produits des manufactures tartares, et aussi divers articles de l'Occident. Ce n'était pas sans une certaine satisfaction que nous errions au milieu de la foule. Il nous semblait qu'à notre tour nous ajoutions à la fête avec nos habits de chasse d'étoffe écossaise et nos boutons de nacre.

Simpheropol offre à l'œil du voyageur des charmes naturels plus attrayants que les curiosités de sa foire. Lorsqu'on l'aperçoit en venant de Kertch, elle paraît située dans la plaine; mais une grande partie de la ville est assise sur le bord rapide de la steppe. Au pied d'une roche abrupte de deux cents pieds de haut, serpente le mince filet d'eau du Salghir, que les habitants du pays ont décoré du nom de rivière. Des vergers et des jardins, remplis d'arbres à fruits et traversés par de belles avenues de peupliers, longent les bords de ces ruisseaux jusqu'à l'endroit où les collines, s'élevant à une plus grande hauteur, forment une chaîne boisée qui touche au Tchatir-Dagh, dont les cimes grandioses ferment l'horizon.

Le temps était superbe; nous résolûmes d'en profiter pour faire une ascension au Tchatir-Dagh, *la Montagne de la Tente* des Tartares, le *Trapèze* des Grecs et le *Palata Gora* des Moscovites. En Russie, où les montagnes sont des raretés, on ne s'engage pas dans une expédition de ce genre sans avoir fait de grands préparatifs. Nous envoyâmes nos bagages sur un chariot à une station de poste qui se trouvait sur la route d'Alushta. Nous louâmes un Tartare

avec ses trois chevaux, et, accompagnés du brave Allemand qui nous servait d'interprète, nous sortîmes de Simpheropol par une belle après-midi.

Nous montâmes d'abord la vallée, à l'ombre des avenues majestueuses que nous avions admirées de loin. Nous passions tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du ruisseau, et çà et là, nous rencontrions quelque *cottage* pittoresque caché dans un nid de feuillage. Peut-être nos longues journées de courses à travers les plaines nues de la steppe, où l'on ne voyait ni jardins, ni arbres, ni *cottages*, ni ruisseaux, redoublaient-elles notre enthousiasme pour les gracieux tableaux qui se succédaient sous nos yeux. Nous traversions tantôt de vastes vergers, tantôt des champs de tabac, de maïs, de lin et de millet. A Sultan Mahmout nous abandonnâmes la route d'Alushta, que nous avions suivie pendant neuf milles, et, après avoir fait quelques milles à travers la montagne, nous atteignîmes, peu après le coucher du soleil, le village tartare de Bouyouk Yankoi, où nous avions résolu de passer la nuit avant de commencer l'ascension de la montagne.

Arrivés en ce lieu, nous descendîmes devant une verandah très-basse, et, par un trou de trois pieds carrés environ, nous nous introduisîmes dans une sorte de hutte; après avoir traversé une petite pièce et franchi un second trou semblable au premier, nous nous trouvâmes dans une salle un peu plus spacieuse, tapissée de feutre blanc.

Tout autour de la chambre, à environ dix pouces du sol, régnait une espèce de divan, au-dessous duquel étaient suspendus des linges richement brodés, dont on se servait en guise de mouchoirs et de serviettes. Pour un rouble j'en achetai un très-beau, sur lequel était gravée une

inscription arabe. Des brocarts d'or et d'argent étaient empilés sur une planche à l'autre extrémité de la salle. On voyait des vases de faïence, dont la simplicité contrastait avec le luxe de ces riches étoffes, rangés sur les poutres massives qui soutenaient le toit. Ces poutres se trouvaient placées si bas qu'on pouvait les atteindre aisément, et, dans notre inexpérience, nous nous heurtions continuellement la tête. Des bouquets de thym sauvage, suspendus aux poutres, répandaient dans la salle un parfum insuffisant pour dominer la forte odeur d'ail dont l'air était imprégné.

L'intérieur de cette maison avait un air confortable qui nous enchanta ; on ne pouvait rien imaginer de plus propre que ces murailles blanches, rien de plus doux que ce feutre blanc dont nous n'avions pas encore, il est vrai, expérimenté les propriétés particulières. Une très-petite fenêtre au niveau du sol, garnie de barreaux en bois, faisait face à une sorte de grande cheminée à la mode antique, où aurait pu rôtir un bœuf entier, et qui complétait l'aspect original de notre gîte. Au lieu de somovar, notre hôte nous servit de petites tasses en filigrane, remplies d'un café épais. Sa femme, trop vieille et trop laide pour être obligée à se voiler le visage, empila des oreillers et des matelas sur le divan à notre intention, et nous nous étendîmes bientôt voluptueusement tout autour de la chambre sur des coussins moelleux, sans nous soucier de cette odeur d'ail qui avait tout pénétré. Que nous aurions souhaité n'avoir pas d'autre ennui ! Les puces, évidemment, avaient attendu que nous fussions tout à fait en leur pouvoir. Elles émigrèrent alors par milliers du feutre sur nos pauvres membres. Combien peu m'imaginais-je,

lorsque la vieille dame tartare nous préparait ces lits séduisants, que je devais m'y démener sans sommeil pendant toute une nuit!

Heureusement nous nous étions promis un départ matinal, et nous fûmes enchantés de quitter nos couches moelleuses à trois heures, après avoir pris une autre tasse de café et donné une gratification à notre hôte, qui refusait de rien accepter, lorsque sa moitié, mieux avisée, intervint. Nous remontâmes sur nos *ponies*, et, par un pâle clair de lune, nous nous engageâmes sur un sentier taillé dans le roc, guidés par deux Tartares du village. Pendant environ deux heures, nous serpentâmes à travers des bois de hêtre, où le daim abonde, dit-on, et le long des cimes étroites de la montagne. Avant d'arriver au dernier pic, nous laissâmes nos chevaux à la garde d'un de nos guides, et pendant une heure encore il nous fallut grimper parmi des roches éparses et des buissons rabougris de genièvre. Lorsque nous atteignîmes enfin le bord vertigineux du rocher de pierre calcaire qui forme le pic le plus élevé, quelques moments après le lever du soleil, nous étions à cinq mille cent trente-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer.

La magnificence du point de vue que l'on découvre de ces hauteurs nous dédommagea amplement des fatigues de l'ascension. Des bois et des prairies, diaprés de mille nuances, s'étendaient à nos pieds. En s'échappant de nos mains, une pierre serait tombée verticalement sur les arbres que nous distinguions à plus de six cents mètres au-dessous de nous. Du centre de bouquets d'arbres épars çà et là, on voyait monter en spirales des nuages de fumée. De grands troupeaux paissaient de riches pâturages, et semblaient comme des points microscopiques au milieu

de ce paysage immense. Dans le lointain, se détachaient quelques petits villages tartares, traversés par des ruisseaux qui descendaient des montagnes. A peine distinguait-on la mer sous les nuées profondes qui, du côté du sud, nous dérobaient l'horizon. En face de nous, à l'ouest, se dressait, avec ses rocs gigantesques, le Babugan Yaila, non moins imposant que le Tchatir-Dagh. Au nord, nous apercevions, à des distances infinies, les ondulations de la steppe, qui se rétrécissait en approchant de l'isthme de Perecop.

Nous pouvions suivre les contours de la vallée ombreuse qu'arrose le Salghir, et distinguer sur sa rive gauche les maisons blanches de Simpheropol. A une moindre distance, nous voyions les bois de hêtre que nous avions traversés le matin, et le sentier, taillé dans le roc, sur lequel nous avions trébuché. A nos côtés, se trouvait une large pierre, sorte de livre des voyageurs. Un Russe y avait inscrit son nom. Il nous parut que le lieu ne méritait pas une telle profanation : nous lançâmes l'inscription dans le précipice, et nous tendîmes le col pour la voir arriver au fond; mais nous ne pûmes que l'entendre bondir de rocher en rocher, avec un fracas répercuté par tous les échos de la montagne. Un aigle magnifique, surpris de ce bruit inusité, s'envola majestueusement de son aire, à quelques pas de nous, et nous laissa seuls en possession du sommet du Tchatir-Dagh.

Nous eûmes bientôt effectué notre descente, et, remontant sur nos *ponies*, nous essayâmes de nous diriger à travers les rochers, vers quelques cavernes souterraines dont on nous avait vanté les merveilles. La route que nous étions obligés de nous frayer, passait sur un large banc

de pierre calcaire, d'une couleur grise, dont la surface est coupée fréquemment par des cavités hémisphériques, dans lesquelles croissent des bouquets d'arbres, et que l'on prendrait volontiers, si elles étaient moins nombreuses, pour des cratères de volcans éteints.

Quelle que soit leur cause, ces cavités étaient pour nous une occasion continuelle d'ennuis et de contrariétés. En les tournant, nous étions obligés de passer sur des roches si aiguës et si dentelées qu'il nous fallut mener nos chevaux par la bride pendant la plus grande partie du chemin. Nous descendîmes enfin dans un de ces trous. Les guides nous indiquèrent sous le roc une petite ouverture dans laquelle on pouvait pénétrer en rampant, et nous dirent que c'était la grotte de Foul Kouba. Aussitôt, armé d'une torche, je me glissai dans cette ouverture, suivi de mon compagnon ; nous rampions, en nous aidant de nos pieds et de nos mains, rencontrant à chaque pas des crânes et des ossements humains qui se heurtaient avec un son lugubre et sinistre. Nous étions parfois obligés de nous coucher à plat ventre sur ces ossements et sur le sol humide, et, pour ainsi dire, de nous creuser un passage avec nos mains. Nous fîmes ainsi vingt ou trente yards. Cette descente périlleuse me rappela les difficultés que j'avais éprouvées en visitant un puits à momies en Égypte.

Nous atteignîmes enfin un endroit où l'on pouvait se tenir debout. C'était une chambre spacieuse, haute de quarante pieds environ, qui semblait supportée par d'énormes stalactites. La plus grosse de ces colonnes naturelles n'avait pas moins de cinquante pieds de circonférence, et si la grotte avait été éclairée comme celle d'Adelsbourg, leurs couleurs variées auraient produit, sans doute, un effet

magique. Guidés par un rayon de lumière qui filait à travers une petite ouverture, j'aperçus une autre chambre, mais je ne pus m'y engager, car je n'avais personne pour m'accompagner dans cette exploration. Mon ami s'était trouvé trop indisposé pour aller plus loin. Montandon dit cependant qu'un Français, M. Oudinet, a pénétré dans cette caverne, et qu'il en a exploré les profondeurs pendant une demi-journée, sans en trouver la fin. Les crânes innombrables et les ossements qui jonchent le sol, rappellent une bien triste histoire. Au treizième siècle, un parti de Génois a péri dans la grotte de Foul Kouba, asphyxié par la fumée, pendant la guerre que ces Italiens soutenaient contre les Tartares.

Au sortir de la caverne, nous respirâmes l'air libre avec bonheur, pour nous engager, bientôt après, dans la grotte de Kisil Kouba, située à peu de distance. Nous y descendîmes par une entrée magnifique. Au bout de cent yards environ, la caverne s'élargit de trente ou quarante yards, et atteint une hauteur de soixante pieds au moins. Les stalactites cependant étaient moins remarquables que celles de Foul Kouba, bien qu'elles reflétassent parfois les plus vives couleurs. Cette caverne n'a jamais été complétement explorée. Nous aperçûmes dans le lointain un rayon de lumière, mais nous dûmes renoncer à atteindre la fissure qui lui donnait accès.

Nous remontâmes sur le plateau de pierre calcaire, et, tantôt à cheval, tantôt menant nos chevaux par la bride, nous fîmes encore quelques milles. Notre guide alors nous proposa de nous mener, par un chemin de traverse, à la route dont nous apercevions les circuits dans le bois, à environ quinze cents pieds plus bas. Nous acceptâmes, et

ne fûmes pas peu surpris de le voir sur-le-champ disparaître, avec deux des chevaux, par une rampe abrupte dont l'ouverture était perdue dans les broussailles, puis se montrer, quelques instants après, sur une plate-forme resserrée entre deux précipices, et où il avait presque roulé, ainsi que les pauvres bêtes tremblantes de frayeur. Notre homme aurait voulu revenir sur ses pas, mais il était trop tard, et nous-mêmes nous nous engageâmes, seulement avec plus de prudence, dans le lit de cailloux qu'il s'était choisi. Enfin, sans grand dommage, nous atteignîmes la lisière du bois, où il nous fut possible de remonter à cheval et de gagner, sur nos selles tartares inconfortables, qui ressemblaient à des oreillers noués par le milieu, le petit hameau de Taouchan Bazaar, où nous résolûmes de passer la nuit dans une cabane romantique enterrée sous les fourrés, au pied des rochers du Tchatir-Dagh. Nos hôtes d'un jour, en dignes Tartares, nous offrirent d'excellent *yourgourt*, sorte de lait caillé qui, saupoudré de sucre, fait un mets des plus rafraîchissants. Une demi-douzaine d'œufs à la coque et un gâteau tartare complétèrent notre repas.

Notre Allemand, l'ami Richter, était pour nous un auxiliaire sans prix. Nous lui persuadâmes de nous accompagner dans nos excursions par toute la contrée. Quand il ne fumait pas, il nous rendait mille services, et, comme son bagage se réduisait à un large manteau, il n'y avait pas d'objection à faire sur ce chapitre. Je lui prêtai une chemise pour commencer, et, avec une complaisance parfaite, il partit avec nous sans savoir quel serait le terme de nos communes pérégrinations.

Nous avions pris pour Yalta un padaroshna à Simphe-

ropol, et nous résolûmes de voyager en *telègas de poste.* Le lendemain matin, nous étions en route dans un de ces véhicules primitifs. Les *telègas* n'ont pas de ressorts, pas de siéges, pas de capote ou quoi que ce soit qui vous protége contre les intempéries du climat ; mais ils sont très-solidement bâtis, et permettent de jouir complétement du paysage que l'on parcourt, quand le mauvais état de la route n'absorbe pas toute votre attention. Au sortir de la maison de poste, nous commençâmes à gravir en zigzag une montagne escarpée. Les deux côtés de la route étaient fermés par des bois épais de chênes et de hêtres, qui s'étendaient sur les flancs du mont. Çà et là s'ouvrait devant nous une éclaircie, d'où l'on découvrait, au nord, de vastes plaines et la vallée romantique de Hangar, que nous laissions rapidement derrière nous, grâce à l'ardeur de trois robustes chevaux et aux encouragements énergiques de leur conducteur. Le sommet de cette montée est à deux mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer Noire, que nous vîmes tout à coup se dérouler à nos regards. Un obélisque a été érigé sur cette hauteur pour marquer la place où se reposa l'empereur Alexandre lors de sa dernière visite à la Crimée, en 1824. Nous effectuâmes notre descente avec une vitesse extrême. Le fantastique Dimirdji, ce digne *vis-à-vis* du Tchatir-Dagh, se dressait à notre gauche avec ses pics bizarrement superposés. En une heure, au risque d'être lancés cent fois par-dessus la tête des chevaux, nous arrivâmes, par sauts et par bonds, au fond de la vallée. Comme ces torrents des montagnes, qui, dans la plaine, se changent en ruisseaux paisibles, nous ralentîmes un peu notre course effrénée pour suivre notre route à travers de longs ri-

deaux de peupliers, entre des haies de cyprès, des vergers et des vignobles chargés de fruits magnifiques. Nous avions à peine repris haleine que nous nous arrêtions à la porte de la maison de poste d'Alushta.

CHAPITRE XVII

Village tartare d'Alushta. — Nouvelles expériences de la poste russe. — Idiosyncrasie russo-américaine. — Un caravansérail. — Aspect de la côte. — Les vignobles de Magaratsch. — Yalta. — Une aventure en perspective. — Alupka. — Culture de la vigne.

Les seuls vestiges de l'ancienne grandeur d'Alushta qui subsistent aujourd'hui sont trois tours pittoresques et un rempart de douze pieds de hauteur et de sept d'épaisseur. Ces constructions faisaient partie d'une citadelle érigée par l'empereur Justinien, environ quatre cent soixante-cinq ans après Jésus-Christ, pour protéger le pays contre les Goths et les Huns. De loin, les tours offrent un singulier aspect : on dirait qu'elles sortent des toits des cabanes tartares.

Au moyen âge, la ville d'Alushta, que l'on appelait Alustan-Phrurion, contenait une population considérable et était le siége d'un évêché. Sous la domination turque, elle est devenue un simple village tartare. Les murailles massives de la vieille forteresse renferment un amas de pauvres cabanes, dont la construction originale et barbare constraste avec ces fondations solides qui datent de plusieurs siècles et accusent un haut degré de civilisation. Les Tartares, contrairement à la coutume générale, choi-

sissent d'ordinaire le flanc d'une montagne pour y établir leurs villages, de préférence à ces surfaces plates que l'on décore du nom de *terrains à bâtir*. En creusant, dans la montagne, un espace proportionné à la grandeur de la maison qu'il veut construire, l'architecte est dispensé de bâtir un mur de fond, et il se contente de remplir les angles des côtés avec de la boue. La toiture, entièrement plate, est recouverte de terre, et se projette au-dessus de la façade. Elle forme, avec les poteaux qui la supportent, une espèce de *verandah*. Du pied de ces cabanes, on n'aperçoit pas les toits; mais, d'en haut, ils feraient l'effet de séchoirs en miniature pour le grain ou pour le café, si l'on ne voyait la fumée s'échapper par des cheminées en terre coniques. Ces cheminées ne servent pas seulement de conduits pour la fumée, mais aussi de voies de communication verbale avec l'intérieur des habitations. Par une nuit sombre, un cavalier pourrait aisément se tromper de chemin, tomber sur un de ces toits et se présenter à la porte d'entrée d'une façon trop abrupte pour un homme bien élevé.

La culture de la vigne s'est développée plus rapidement à Alushta que dans toute autre partie de la Crimée. Le sol est riche et arrosé par deux torrents, qui descendent de la montagne. La vallée possède, outre des vignobles étendus, de nombreuses plantations de tabac. On trouve, dans les environs d'Alushta, un grand nombre d'élégantes maisons russes, et on vient d'y terminer la construction d'une jolie église au centre du village.

Nous trouvâmes à la poste plusieurs voyageurs qui attendaient impatiemment des chevaux. Deux gentilshommes arrivaient directement de Moscou, munis de *padaroshnas*

de la teneur la plus pressante ; ils nous dirent que, selon toute apparence, nous n'obtiendrions pas de chevaux avant le lendemain matin au plus tôt. Ils avaient gagné, à prix d'or, les bonnes grâces du maître de poste, et s'étaient mis ainsi en mesure de prendre le pas sur nous. Nous ne voulions pas entrer avec eux dans une lutte inégale, et nous nous contentâmes de discuter avec eux l'admirable système dont nous souffrions mutuellement.

Il est singulier que le trait le plus saillant du caractère national soit identique chez deux peuples aussi profondément dissemblables que les Russes et les Américains. Diamétralement opposés l'un à l'autre dans leurs habitudes et leurs opinions, ils sont dominés par un même sentiment, dont l'expression continuelle ne tarde point à fatiguer le voyageur. Dans les deux pays, il est accablé par les démonstrations d'un patriotisme aveugle ; seulement les mobiles en sont divers. Chez l'Américain, c'est la vanité *personnelle* qui est en jeu ; il sent qu'il a, de sa personne, contribué à l'œuvre glorieuse pour laquelle il réclame votre admiration ; justement fier des progrès de son pays et des créations de ses concitoyens, il sacrifie la politesse au plaisir d'étaler sa satisfaction ; c'est l'expansion naturelle d'un esprit dont l'honnêteté l'emporte sur la délicatesse. Le Russe, au contraire, d'une politesse exquise, est troublé sans cesse par l'intime conscience de sa barbarie native ; à force d'insister auprès de vous sur le haut degré de civilisation de son pays, il se flatte de vous faire prendre le change et de vous amener à la fin à douter du témoignage de vos yeux. Il subit d'ailleurs l'influence de son gouvernement, et se croit engagé par devoir à se faire le complice des mensonges officiels.

Tandis que nous étions occupés à vérifier la justesse de ces réflexions; le maître de poste vint nous avertir qu'un colon allemand, en route pour Yalta, avec une voiture chargée de pommes de terre, avait offert d'emmener avec lui les deux Anglais. Nous nous rendîmes sur-le-champ auprès de cet homme. Avec le flegme des gens de sa nation, il fumait, au milieu d'un groupe d'Arméniens et de Tartares, dans une sorte de caravansérail. C'était une cour large, irrégulière et d'un aspect oriental. A l'une des extrémités, dans un enclos à demi couvert, on servait des chibouks et du café à des fermiers et à des marchands. Autour de l'enceinte, des chevaux, des bœufs et des buffles stationnaient, attachés à d'élégants chariots. Tout ce monde, à coup sûr, revenait de la foire.

L'Allemand consentit à nous mener, pour une livre sterling, à Yalta, qui n'est éloignée que de trente milles, et nous nous préparions à partir lorsque le maître de poste accourut pour nous réclamer le prix des chevaux, que, sans cette circonstance, il eût pu nous fournir. Nous repoussâmes énergiquement cette prétention, bien qu'elle parût très-raisonnable à un des Russes qui se trouvaient là. Alors le maître de poste, en véritable fonctionnaire du gouvernement, fit appel à notre générosité : il espérait que, si nous ne faisions pas droit à sa juste réclamation, nous voudrions du moins le récompenser du service qu'il nous avait rendu. Ainsi, cet honnête fonctionnaire voulait être payé, et pour les chevaux qu'il n'avait pas voulu nous donner, et pour nous avoir fourni le moyen de nous en passer. Pour peu qu'il exigeât de l'Allemand un pour cent de commission, il n'était pas loin d'avoir fait une bonne

affaire. A ce trait si éminemment national, je ne pus m'empêcher de souhaiter aux voyageurs russes d'être délivrés au plus tôt de la tendre sollicitude de leur concitoyen. Nous sortîmes triomphalement de la cour, dans notre chariot à pommes de terre, en laissant derrière nous les Russes assis dans leur voiture. Ces malheureux n'avaient guère plus de chance de partir ce jour-là qu'un homme qui va à la chambre des communes avec le billet d'un député, la nuit d'une séance importante, n'a de chance d'arriver jamais jusqu'à la galerie des étrangers.

Notre conducteur était un riche fermier de Rosenthal, grande colonie contenant, nous dit-il, environ cinq cents habitants, qui cultivent une grande étendue de pays. Cet homme était un exemplaire fort peu intéressant de la colonie; à peine put-il nous donner quelques renseignements sur le village où il était né et où il avait été élevé. La route commence à monter en sortant d'Aïushta, et bientôt elle atteint une hauteur considérable. Du sommet de la passe, avant de descendre dans Bouyouk Lambat, la vue nous parut magnifique. Au milieu de vastes vignobles et de sites pittoresques, s'élèvent quelques châteaux dont l'aspect adoucit la sévérité du paysage. La route, souvent ombragée par des noyers épais, traverse des villages tartares étagés sur les rampes des collines. A l'entrée de chaque village, une fontaine de pierre fournit abondamment une eau limpide et fraîche. La plupart des chariots que nous croisions n'étaient plus traînés par des chameaux, mais par des buffles, animal dont les formes sont moins bizarres, mais qui est plus utile. Jusqu'à Yalta, la route se maintient à mille pieds au-dessus de la mer. A deux ou trois milles sur la droite, s'étend une

chaîne de montagnes d'une pente extrêmement rapide et haute de trois ou quatre mille pieds. L'Ayough Dagh, ou Montagne de l'Ours, en est le pic principal. Des rochers s'avancent en promontoires sur la mer et forment des baies abritées, où de petits ports existaient anciennement en grand nombre; ils tiraient leur importance du commerce étendu qui se faisait sur cette côte. Parthenik et Oursouf étaient les plus considérables. Aujourd'hui, on a donné leurs noms aux châteaux des nobles dans les propriétés desquels ils sont enclavés.

Les vignobles de Magaratsch couvrent une grande partie de la côte, près du château de Marsanda, qui appartient au prince Woronzoff. Ce seigneur éclairé, voulant encourager la culture de la vigne, a ordonné qu'une partie des terres du gouvernement fût divisée en un certain nombre de lots, et que tout homme désireux de commencer un établissement fût mis en possession de celui qu'il lui plairait de choisir. La concession est faite pour quatre années, à la condition que le concessionnaire convertira en vignobles une partie du sol qui lui est accordé. A l'expiration de ce temps, s'il a satisfait à toutes les conditions qui lui sont imposées, la terre lui appartient en toute propriété.

Après avoir dépassé le site enchanteur au milieu duquel est placé le château de Marsanda, nous vîmes briller à nos pieds la baie d'Yalta, avec la blanche ville qu'elle baigne et que couronnent des bois épais. A mesure que nous approchions, les villas devenaient plus fréquentes. Bientôt nous rencontrâmes une voiture civilisée et deux ou trois princes et comtes faisant leur promenade de l'après-midi. Enfin nous descendîmes la montagne au galop, et nous

nous précipitâmes dans la ville. Notre chariot de pommes de terre ne nous empêcha pas d'être fort bien reçus à l'hôtel d'Odessa.

C'est une des malheureuses particularités du caractère anglo-saxon de vouloir toujours être stimulé par quelque obstacle ou quelque danger. Un Anglais est au comble de ses vœux lorsqu'il parvient à s'engager dans une aventure qui doit aboutir à ce qu'il appelle une difficulté, *a scrape*. Ce penchant ne se manifeste jamais d'une manière plus frappante que dans la conduite des voyageurs anglais sur le continent. Peut-être est-ce l'absence de toute aventure dans un pays où elles ne doivent cependant pas être rares, qui nous détermina à nous glisser dans Sébastopol incognito. Nous avions formé le projet de visiter la fameuse station navale de la Russie, du moment où nous avions entendu dire que les étrangers obtenaient rarement l'autorisation d'entrer dans cette place mystérieuse. Lorsque nous apprîmes que le gouverneur seul accordait cette permission, et qu'en notre qualité d'Anglais nous devrions la faire renouveler toutes les vingt-quatre heures, pendant notre séjour, nous conçûmes naturellement la pensée de visiter Sébastopol sans aucune permission.

Ce projet une fois arrêté, nous louâmes à Yalta un chariot commun de paysan et une paire de bons et vigoureux chevaux. Notre nouvel équipage ressemblait tout à fait à celui dans lequel nous avions fait le voyage d'Alushta. Nous espérions, grâce à la modeste apparence de notre véhicule, pouvoir pénétrer, sans être remarqués, dans le *sanctum* naval, et notre ami Richter s'engageait à nous procurer un logement *sûr* dans la cité des arsenaux.

17.

Au sortir d'Yalta, nous recommençâmes à gravir des montagnes; nous parcourûmes les belles terres de Livadie, propriété du comte de Witt, et nous atteignîmes promptement une élévation de six cents pieds au-dessus de la mer. De ces hauteurs, nous apercevions dans la plaine Orienda, délicieuse résidence de l'impératrice, que dominent des rochers gigantesques et d'un aspect sévère. Mais le goût ingénieux qui a présidé à la décoration de ce riche domaine, fait oublier bien vite la tristesse du paysage au milieu duquel il est situé. Des haies de cyprès et d'oliviers, de grenadiers et de lauriers, bordent la route jusqu'à Alupka. A l'extrémité des avenues ombreuses qui s'ouvraient de tous côtés, nous entrevoyions des maisons de plaisance et des châteaux. Les palissades, soigneusement entretenues, dont les jardins étaient fermés, disaient assez que les maîtres de ces beaux lieux y résidaient fréquemment. Des hameaux sont épars dans les vallées, où la récolte de foin était réunie en gerbes sur des arbres ébranchés, tandis que des monceaux de grenades, de noix, des rameaux d'oliviers, chargés de fruits, bordaient les bas-côtés de la route. Des groupes de jeunes filles tartares se tenaient autour de quelque fontaine jaillissante, à l'ombre des bras touffus d'un noyer séculaire. Il faut renoncer à peindre les enchantements de cette terre favorisée du ciel.

Nous descendîmes brusquement au château d'Alupka, résidence du prince Woronzoff, en traversant de vastes vignobles qui dépendent de la propriété. Au-dessus de la cime des arbres se montrent les dômes d'un palais d'une magnificence tout orientale. A quelques pas plus loin, la coupole étincelante et les élégants minarets d'une

mosquée donneraient à penser que le possesseur de ces merveilles doit être au moins le célèbre Hadjy-Selim-Ghiri-Khan. Peu d'instants après, nous passions, non sans une certaine anxiété, sous les remparts élevés et les créneaux menaçants d'une forteresse féodale. Nous pénétrâmes, par de solides poternes, dans une cour spacieuse, où s'élevait une tour carrée, massive et surmontée d'un beffroi. Avions-nous pénétré dans le château fort du noir Douglas ou dans le palais du Grand Mogol?

Malgré le mélange des styles les plus contraires, l'effet général de ce splendide château est des plus imposants. Le prince a dépensé pour cette résidence des sommes presque fabuleuses; mais il a réussi à élever un édifice digne du paysage qui l'environne. Le château est d'un goût presque irréprochable. Le cachet oriental, dont il est si puissamment empreint, répond tout à fait à sa position sur les confins de l'Asie. Le style moyen âge de certaines parties du palais est une allusion, que j'appellerai gracieuse, à l'ancien état féodal de l'Orient, ainsi qu'à la situation politique actuelle du pays. La façade, d'une extrême magnificence, regarde la mer. Les terrasses et les jardins, ornés de plantes rares, descendent jusqu'au bord de l'eau. De petits sentiers courent entre des rocs brisés et des blocs volcaniques. Enfin, le prodigieux pic d'Ai-Petri domine toute la scène, et semble menacer le noble édifice qui repose à sa base.

Il n'y a pas longtemps que la Crimée est devenue le rendez-vous *fashionable* de la noblesse russe. Le prince Woronzoff a été le premier à donner l'exemple, qui a été suivi par l'empereur et par les membres les plus riches de l'aristocratie. La plupart des seigneurs ont établi leurs

résidences entre Alushta et Alupka, le long de l'étroite jetée que nous avions suivie. Ces propriétés sont traversées par des vallées charmantes qui en varient l'aspect, et abritées contre les vents du nord par la haute chaîne de rochers calcaires, à l'existence desquels cette partie de la péninsule doit son extraordinaire fertilité. C'est tout récemment que l'on a commencé à tirer avantage de cette terre féconde. Il n'existait, il n'y a pas très-longtemps, qu'un petit nombre de vignobles, situés sur les pentes septentrionales de la chaine taurique, dans le Soudagh et les vallées des environs. Grâce aux énergiques efforts du prince Woronzoff, et en dépit des difficultés qui accompagnent toujours de semblables entreprises, la culture de la vigne a fait, en Crimée, des progrès étonnants. Cependant les rapports statistiques ne signalent que très-peu d'accroissement dans les quantités de vin exportées de Crimée pendant les dix dernières années. Le fait résulte sans doute de la difficulté de trouver un marché pour des vins d'une qualité inférieure, et, malgré les noms retentissants dont on les décore, les vins de Crimée sont, en général, médiocres. D'un autre côté, bien que j'aie, par hasard, goûté du vin de Crimée à Saint-Pétersbourg, l'absence de voies de communication à travers la steppe rend impossible une exportation de quelque importance dans l'intérieur de la Russie. Aussi longtemps que les vins de l'Archipel seront admis presque en franchise dans les ports de la mer Noire, les vins de la Crimée ne pourront concourir à l'approvisionnement des pays du littoral. Actuellement, la valeur de la production annuelle monte à cinq cent mille roubles, ou au double environ du revenu que l'on tire des vignobles dans le pays des Cosaques du Don.

CHAPITRE XVIII

Rochers de Yamen. — La passe de Baïdar. — La vallée de Baidar. — Le paysage jugé par un Russe. — Notre halte de nuit. — Tartares de la côte. — Balaclava. — Nous entrons à Sébastopol.

Nous faisions des progrès rapides le long de l'excellente route qui réunit maintenant Yalta et Sébastopol, au grand avantage des propriétaires, dont elle traverse les biens, et dont nous voyions les équipages se diriger en hâte vers la cité des arsenaux, où l'empereur était attendu d'un moment à l'autre. Le prince Woronzoff avait quitté Tiflis, siége actuel de son gouvernement, et venait d'arriver à Alupka, pour accompagner Sa Majesté Impériale dans son inspection de la garnison et de la flotte. La route atteignait graduellement une élévation de près de deux mille pieds au-dessus de la mer, et devenait à chaque pas plus intéressante. Après avoir traversé les pittoresques villages tartares de Simeïs et de Kikineis, nous passâmes au pied de rochers de quinze cents pieds de haut, non moins escarpés que ceux que nous avions contemplés du sommet du Tchatir-Dagh. La route contourne leur base et arrive aux pics de Yamen, où elle ressemble à une étroite tablette détachée d'une pierre calcaire. On ne découvrait plus aucune trace de cette abondante végétation qui jusqu'alors s'était épanouie autour de nous. Les pins eux-mêmes commençaient à disparaître des flancs arides de la montagne, que dominaient des rocs altiers et sauvages. Nous nous avancions péniblement entre d'énormes

blocs tombés des hauteurs, et gisant épars à la surface du sol. Quelques-uns avaient roulé jusque dans les flots, où ils dentelaient la rive de promontoires et d'écueils. Parfois, nous apercevions quelques recoins abrités, où les Tartares ont perché témérairement leurs cabanes. Ils s'y abandonnent à une trompeuse sécurité jusqu'au jour où quelque roche chancelante, détachée des sommets, descend avec fracas et engloutit dans sa course impétueuse le village tout enti e.

On peut voir la trace de ces effroyables catastrophes aux lieux où se trouvaient naguère les villages de Limaine et de Koutchouk-Koi. Dans ce dernier sinistre, où deux moulins et huit maisons furent détruits, des signes précurseurs, tels que l'affaissement graduel du terrain, avaient fait pressentir aux habitants une prochaine convulsion de la nature, et ils s'étaient retirés de leurs habitations avant que le désastre n'arrivât. On doit médiocrement s'étonner que les anciens trouvassent la côte septentrionale de l'Euxin très-inhospitalière, et que Strabon l'ait montrée τραχεια και όρεινη, και καταιγίζουσα τοις βορέοις.

Nous n'avions aucune raison de craindre quelque accident de ce genre. Le temps était radieux; la crête des rochers se découpait sur l'azur du ciel avec des contours nets et arrêtés. De nombreuses voiles blanches sillonnaient la surface unie de la mer. Nous tournions le flanc sauvage de la montagne en contemplant avec une joie tranquille le spectacle de la côte, comparable à la vue grandiose du Cornicé ou aux beautés plus douces d'Amalfi.

A dix-huit milles environ d'Alupka, nous traversâmes une galerie ouverte dans le roc, de quarante ou cinquante

yards de longueur; puis, nous éloignant tout à coup du rivage, nous nous engageâmes dans les bois pour commencer l'ascension en zigzag de la passe de Baidar, au sommet de laquelle on a construit une voûte massive de granit, d'où nous pûmes jouir d'une vue magnifique de tout le littoral. La passe de Baidar est un ouvrage tout récent. La vieille route que l'on ne pouvait pratiquer qu'à cheval, suivait plus longtemps la côte, et traversait la chaîne de montagnes par le Merdven, l'Escalier du Diable, dont les marches étaient taillées dans la pierre vive ou soutenues par des troncs d'arbres. Ce passage est resserré entre des masses énormes de rochers menaçants, sur un espace de huits cents yards; il fait une quarantaine de zigzags presque parallèles, et longs chacun de quelques pas seulement. C'est le chemin le plus pittoresque, mais en même temps le plus difficile pour atteindre la vallée de Baidar, que nous découvrimes à nos pieds, de la forêt au milieu de laquelle nous galopions, sous une pluie de feuilles secouées par le vent d'automne. Nos regards se reposaient agréablement, après tant de spectacles grandioses, sur ce vallon paisible où nous devions passer la nuit, sur les collines boisées qui l'entourent d'un gracieux amphithéâtre; contraste saisissant avec les grands paysages que nous venions de parcourir.

Les mérites de la vallée de Baidar ont été fort contestés. Je ne laissai pas d'éprouver, il faut l'avouer, un certain désappointement en pénétrant dans cette Tempé fameuse de la Crimée. Il est naturel que le touriste qui entre dans la péninsule par Sébastopol et qui fait à Baidar sa première étude des paysages de la Tauride, tombe en admiration devant cette splendide vallée d'une végétation si

puissante et si riche. Quand, pour la première fois, il erre au milieu d'une population tartare, dort sur des divans tartares, boit du café tartare, rencontre de vrais bergers et de vraies bergères menant leurs troupeaux aux pâturages, et qu'il se rappelle les misères de quelque hutte de poste de la Bessarabie, faut-il s'étonner que, dans ses élans d'enthousiasme, il se croie transporté au sein d'une véritable Arcadie? Cette opinion ne saurait déplaire à un Russe. Mais il nous avait été donné de contempler d'autres et non moins belles scènes, et j'admirai avec plus de sang-froid les beautés de la vallée de Baidar.

A ma grande surprise, je fis connaissance à Baidar d'un Russe qui se plaisait à déprécier les sites de son pays. Désireux de flatter la vanité nationale de mon nouvel ami, je lui exprimais très-sincèrement mon admiration de la grandeur et de la magnificence des rochers de Yamen. Mais notre homme ne partageait pas cet avis : il trouvait les rochers de Yamen trop nus, trop abruptes ; il ne concevait pas que je n'eusse pas visité quelque autre château qu'Alupka. Avais-je appris que la plupart des maisons de campagne du littoral étaient décorées de poêles anglais? — Non! j'avais voyagé en barbare qui n'a de curiosité que pour des roches arides.

Nous nous entendîmes avec un Tartare, qui nous procura une somptueuse chambre dans laquelle nous pûmes nous prélasser à notre aise. Avec ses tapis et ses piles de coussins, cette chambre ressemblait à un immense lit, au pied duquel on aurait placé une cheminée. On nous fournit, par extraordinaire, une petite table ronde, d'à peu près six pouces de haut, et ce luxe me fut expliqué le lendemain matin, quand notre hôte nous demanda modeste-

ment dix shillings. Nous lui en donnâmes trois qui parurent tout à fait le satisfaire.

Les Tartares du sud de la Crimée ne ressemblent nullement à ceux que nous avions visités au nord des montagnes. Ils n'ont pas les pommettes saillantes, les yeux grands, le nez plat, qui caractérisent la race mongole.

Il paraît difficile d'admettre que ces hommes ont autrefois émigré des déserts de la Tartarie et du Thibet. Leurs traits réguliers, leur belle complexion, la langue qu'ils parlent, accusent, à coup sûr, des relations prolongées avec les peuples de l'Occident et en particulier avec les Italiens. Ainsi, on remarque dans leur langage des mots tels que ceux-ci : *tas* (tasses); *camera* (chambre) ; *mangia* (manger).

Les Tartares des plaines du nord sont un peuple pasteur, menant une vie active, dont les occupations ont quelque rapport avec les habitudes errantes de leurs ancêtres. Ils sont simples et hospitaliers, bien que d'un extérieur rude et sauvage. Ceux qui habitent la côte méridionale sont indolents, sans activité, sans courage. Ils jugent inutile de faire autre chose que de recueillir les produits abondants de leur sol fertile et de leur généreux climat. Avec le sang génois qui coule dans leurs veines, ils possèdent l'astuce des Italiens, dissimulée sous une politesse et une courtoisie de manières que l'on attendrait vainement du paysan russe, ou du sauvage *Nogay*. A Bouyouk Yankoi, où l'on avait satisfait à tous nos besoins avec tant de bonhomie naïve, notre hôte avait d'abord péremptoirement refusé d'accepter aucune gratification. A Baidar, nous fûmes accablés de civilités et de soins, que l'on taxa ensuite d'une façon qui eût fait honneur à un maître d'hôtel anglais.

En sortant de la vallée de Baidar, la route traverse des bois, et gagne une contrée rocheuse, couverte d'arbrisseaux, comme dans beaucoup de vallons des Highlands Le paysage, bien qu'agréablement accidenté, ne présentait rien qui fût digne de remarque. Tout à coup, nous nous trouvâmes en présence d'un grand brick, se balançant sur une sorte de lac pittoresque. A peine pouvais-je croire que ce tranquille canal, entouré de tous côtés de montagnes escarpées, fut la mer même qui s'étendait devant nous la veille.

Le port de Balaclava, nom qui doit dériver de *bella chiave*, est complétement enclavé dans la terre. Il était autrefois le rendez-vous ordinaire des pirates, et l'on dut en fermer l'entrée en y tendant des chaînes. Tout vaisseau qui a une fois franchi cette passe dangereuse, peut braver le plus violent orage dans les eaux paisibles de Balaclava, car le port est protégé du côté de la mer par un long promontoire, sur lequel s'élève le vieux fort génois.

La moderne colonie grecque de Balaclava se trouve aujourd'hui aux lieux mêmes où l'on suppose que fut jadis l'ancienne colonie grecque de Klimatum. Elle occupe un site charmant, sur le bord de la mer, aux pieds de la forteresse. Le village, composé de jolies maisons blanches qu'ombragent de hauts peupliers, contient une population d'Arnautes : c'est le nom que les Tartares ont donné à ces Grecs lorsque, soldats de l'empire russe, ils prirent part à la guerre qui se termina par la conquête de la Crimée. En considération des services rendus, l'impératrice Catherine II leur permit de s'établir dans le vieux port génois de Cimbalo ou Balaclava, où ils résident encore aujourd'hui, conservant leur ancienne religion, leurs mœurs,

leur langage ; on les emploie au service de la douane, occupation à laquelle les avaient préparés leurs anciennes habitudes de pirates. Ils jouissent de nombreux privilèges, et ne sont pas exposés à être appelés au service actif pendant plus de quatre mois de l'année. Beaucoup d'entre eux sont marchands et boutiquiers dans les autres villes de la Crimée. Balaclava est par elle-même dénuée de toute importance commerciale. Il faut, sans doute, attribuer en grande partie ce fâcheux résultat aux ravages destructeurs du ver dont les eaux du port sont infestées, et qui finit par perforer complétement les coques des navires.

Tandis que nous approchions de Sébastopol, je sentais se mêler un peu d'anxiété à mon ardent désir de visiter une place dont les Russes ne parlent qu'avec une sorte de crainte respectueuse. Un tournant subit de la route nous découvrit une vaste étendue de la côte occidentale de la Crimée, et nous fûmes saisis de voir Sébastopol apparaître, avec ses hautes maisons blanches, ses batteries menaçantes et les dômes verts de ses églises. Au loin, dans l'intérieur des terres, et longtemps après que les maisons avaient disparu, on voyait au-dessus des collines les mâts effilés des navires ; leurs voiles tombaient paresseusement le long des mâts. Bientôt après, nous pûmes distinguer les larges carènes des vaisseaux de ligne, à flot dans les rues mêmes. Nous allions donc entrer dans Sébastopol. Il ne paraissait pas que nous eussions sujet de craindre quelque mésaventure. Nos vêtements avaient été réduits, par une série de longs voyages à travers les steppes, à un état plus déplorable que ceux des Richter et du conducteur. Une couche épaisse de poussière grise rendait im-

perceptibles les différences secondaires de costume, et, penchés en arrière, à demi cachés au milieu des bottes de foin, nos chapeaux rabattus sur nos yeux, comme pour nous préserver du soleil, nous nous flattions de ressembler complétement aux paysans flegmatiques de quelque colonie voisine. Notre complice fumait d'un air impassible; le conducteur animait ses chevaux. Ce fût ainsi que nous pénétrâmes dans la ville, sans souci des sentinelles vigilantes qui en gardaient l'entrée. Une demi-heure après, nous mangions des beefsteaks à la table d'un digne Allemand, qui se montrait enchanté de nous recevoir.

CHAPITRE XIX

Le port de Sébastopol. — La flotte russe. — Adjudications de la marine. — La visite de l'empereur. — La revue navale. — Fortifications de Sébastopol. — Péculat des commissaires des vivres. — L'armée russe. — Châtiment sommaire. — Corruption. — Inkerman. — La ville des cavernes. — La vallée de Balbeck. — Troupes de chameaux. — Arrivée à Bagtchê-Seraï. — Au lit sans souper.

Notre visite illicite à Sébastopol nous obligeait à beaucoup de réserve. Nous prîmes l'air de mystère et de défiance qui domine tout dans cette ville étrange. Le regard soupçonneux de chaque officier que nous croisions, glaçait dans nos veines un sang depuis longtemps accoutumé à circuler librement au milieu des steppes sans limites ou sur les flancs abruptes des montagnes. Je n'avais pas fait dix pas dans la rue principale que ma conscienee coupable s'alarma. J'entrevis avec effroi la fin du roman. Une sentinelle porta tout à coup les armes au gouverneur, qui

passait par hasard. A Sébastopol, je ne trouvai pas de vieille tour en ruines, perchée sur le pic d'un roc vertigineux, pour me reporter en pensée aux jours de la grandeur italienne. On n'y voyait ni femmes voilées, ni chameaux immobiles. Rien, dans cet arsenal de la Russie, ne rappelait à mon imagination vagabonde l'Orient voluptueux. Le regard avide de contrastes ne pouvait errer que de la bouche d'un canon de trente-six à celle d'un canon de soixante-quatre. La crainte d'être reconnu pour Anglais me tourmentait sans cesse. Il me semblait que les groupes de soldats postés au coin des rues complotaient notre arrestation. Au propre et au figuré, nous marchions sur une poudrière qui pouvait éclater à tout moment.

La population de Sébastopol, les militaires compris, s'élève à quarante mille âmes. En réalité, la ville n'est qu'une immense garnison. Les casernes, les établissements de l'État, dont elle est remplie, lui donnent un aspect imposant. Je fus néanmoins très-frappé de l'apparence aisée de beaucoup de maisons particulières. Depuis Moscou, je n'avais rien vu d'aussi beau que la rue principale de Sébastopol. Cette ville doit son extrême propreté aux nombreuses bandes de prisonniers militaires qui s'y trouvent condamnés au balayage perpétuel. Des habitations nouvelles s'élevaient sur tous les points ; les travaux du gouvernement étaient poussés avec non moins de vigueur. Grâce à cette activité, Sébastopol tend de plus en plus à prendre un rang élevé parmi les cités russes. Le magnifique bras de mer sur lequel elle est située, mérite bien les millions qui ont été prodigués pour en faire le principal refuge de la marine russe.

En m'arrêtant sur les larges degrés qui conduisent au

bord de la mer, je comptai treize vaisseaux de ligne, à l'ancre dans le grand bassin. Le plus neuf d'entre eux, un noble trois-ponts, était mouillé à une portée de pistolet du quai. Mille verges environ mesurent l'entrée du port, dont les deux anses partagent la ville dans la direction du sud, et où se pressent des vapeurs, des barques, ainsi qu'une longue rangée de carènes converties en docks et en prisons flottantes.

Huit ou dix ans de repos dans les eaux dormantes du port ont suffi pour réduire à ce triste état un si grand nombre des plus beaux vaisseaux de la marine russe. Après ce laps de temps, les bois de pin ou de sapin qui ont servi à leur construction, et qui n'ont pas subi une préparation convenable, sont complétement détériorés. Les vaisseaux russes portent dans leurs flancs la cause de leur ruine, activée d'ailleurs par les ravages d'un ver qui pullule dans les eaux fangeuses du Tchernoï-Retcha. Ce ruisseau traverse la vallée d'Inkerman, et se jette dans la partie supérieure du bassin principal. On dit que les pernicieux insectes du Tchernoï-Retcha, aussi destructeurs dans l'eau douce que dans l'eau salée, coûtent par leurs dégâts des sommes considérables au gouvernement russe, et qu'ils sont un des plus sérieux obstacles à la formation d'une marine puissante dans la mer Noire.

Toutefois, si les quilles des vaisseaux russes sont doublées de cuivre, il est difficile d'expliquer par les ravages des vers du Tchernoï-Retcha le triste état de la flotte de Sébastopol. On est autorisé à penser que les employés de la marine sont autrement redoutables au trésor. Le ver du Tchernoï-Retcha est, en quelque sorte, le bouc émissaire auquel on impute tous les désastres. Il est vrai que la

flotte de la Baltique, où l'on n'a pas signalé la présence de ces insectes, est infiniment supérieure à celle de la mer Noire; mais on doit remarquer aussi qu'elle est à proximité de la capitale, et toujours placée, pour ainsi dire, sous l'œil du maître.

La solde des marins est si minime, — environ seize roubles par an, — qu'ils ne reculent, on le conçoit, devant aucun moyen pour accroître leurs misérables ressources. Depuis les membres du conseil d'amirauté jusqu'aux garçons qui enflent les soufflets de forge dans l'arsenal, chacun prend part aux déprédations. Le vol est érigé en système. S'agit-il d'une fourniture de bois de chêne, le gouvernement ouvre une adjudication, et les offres des soumissionnaires sont appréciées par une commission spéciale, dont le choix est déterminé moins par la valeur des propositions que par celle des pots-de-vin. L'heureux élu de la commission traite aussitôt en sous-ordre avec quelqu'un de ses concurrents, et il lui commande les bois de construction qu'il s'est engagé à livrer pour la moitié du prix qu'il touchera lui-même. De semblables marchés se répètent de l'un à l'autre jusqu'à sept et huit fois, et la fourniture du gouvernement finit par échoir à quelque pauvre diable, qui ne l'obtient qu'à prix coûtant.

Cet homme a, dans les provinces centrales, des agents qui lui expédient des bois verts par le Dnieper et le Bog. Les livraisons se succèdent à Nicolaeff; les divers contractants prélèvent leurs différences; en acceptant la livraison, la commission reçoit un dernier pot-de-vin. Enfin, un vaisseau de cent vingt canons est mis à flot dans la mer Noire; mais, au bout de cinq ans, le gouvernement est

fort étonné de reconnaître qu'il est tout à fait impropre au service.

Les constructeurs, à leur tour, se livrent à de semblables malversations. Pendant longtemps on a dû interdire l'entrée du port aux navires marchands : les employés, les ouvriers de l'arsenal y puisaient à pleines mains et trafiquaient ouvertement des matériaux de l'État. Après avoir obtenu ces détails intéressants sur la moralité des employés russes, j'appris sans surprise qu'au milieu de l'appareil imposant qui s'étalait sous nos yeux, il y avait à peine deux vaisseaux en état d'entreprendre le voyage du Cap.

En résumé, si l'on retranche de l'effectif de la marine russe tous les vaisseaux qui ne pourraient sérieusement tenir la mer, on verra que la flotte de la mer Noire, naguère l'épouvantail de la Porte, se réduit à une force que les Turcs ne sauraient craindre, même sans le secours d'une puissance européenne. On dit que toutes les grandes institutions de la Russie sont artificielles : la marine ne fait pas exception à cette règle. Il n'en est pas ainsi de l'empereur et de l'armée. Cette dernière, toutefois, ne serait pas fâchée que l'occasion s'offrît de faire oublier ses échecs dans le Caucase et les incroyables mésaventures d'une de ses divisions, qui mourut presque de faim, dans la campagne de Hongrie, faute d'un commissariat des vivres sérieusement organisé.

La plus grande animation régnait à Sébastopol pendant notre séjour. Des populations entières y affluaient de toutes les parties de la Russie méridionale pour voir l'empereur. La garnison avait blanchi ses casernes; les soldats s'étaient astreints à la discipline avec une persévé-

rance digne d'éloges, et on avait fait appel à toutes les ressources de l'arsenal pour mettre les vaisseaux sur un pied présentable.

Il paraît que, dans le port, les vaisseaux sont confiés à un petit nombre d'hommes, tandis que la majorité des équipages est employée à terre. C'est un assez mauvais système, on l'avouera, pour créer des marins.

Mais, comme on annonçait une inspection de l'empereur en personne, et comme Sa Majesté Impériale a la réputation d'apporter à ces sortes d'affaires un œil tout à fait exercé, il fallut des travaux infinis pour balayer la poussière de l'arsenal. On ne saurait demander à des hommes, qui peut-être n'ont jamais navigué au delà du Bosphore, de se montrer aussi bons matelots que ceux qui doublent le cap Horn une fois par an. Les marins, formés à l'école de notre marine marchande, doivent être d'une tout autre trempe que ceux de l'arsenal de Sébastopol. Les mauvaises langues prétendent que, dans les rares occasions où la flotte russe est sortie du port, la plus grande partie des officiers et des hommes ont eu le mal de mer à chaque coup de vent. Ce qui est positif, c'est qu'il leur est arrivé maintes fois de ne pas savoir où ils étaient. On raconte qu'en une occasion, l'amiral se trouva si complétement dérouté, entre Sébastopol et Odessa, que le lieutenant chargé des signaux, apercevant un village sur la côte, proposa d'aller à terre pour demander le chemin de l'escadre.

Je regrettai de ne pouvoir assister à la revue navale, à laquelle la présence de l'empereur donnait un intérêt particulier. Mais c'était nous exposer à courir de nouveaux risques d'être découverts. Nous jugeâmes à propos de

faire une prudente retraite, et nous quittâmes Sébastopol la veille de la fête, au grand désappointement de Richter, condamné à se représenter en imagination les manifestations enthousiastes des Russes. Nous avons su depuis que l'empereur n'avait pas accompagné la flotte dans sa courte promenade en mer, mais qu'il s'était montré fort mécontent de ses évolutions.

Rien ne paraît plus formidable que l'aspect de Sébastopol du côté de la mer. Dans une autre circonstance, nous nous donnâmes ce spectacle du pont d'un steamer, et nous reconnûmes que sur un seul point, nous étions commandés par douze cents bouches à feu. Heureusement pour une flotte ennemie, on assure que cette terrible artillerie, à la première décharge, ferait éclater les ais pourris de ses batteries, dont la construction, sans doute, a été confiée à des entrepreneurs. Quatre des forts montrent trois rangées de batteries. Nous ne pûmes prendre qu'une idée très-imparfaite de ces fortifications fameuses, et nous ne saurions dire s'il est vrai, comme on le prétend, que l'étroit espace réservé aux pièces en rende la manœuvre impossible, attendu que les artilleurs ne pourraient faire feu sans être asphyxiés. Mais, quelle que soit la force de résistance de Sébastopol du côté de la mer, il est certain qu'un corps de troupes, en débarquant à quelques milles au sud de la ville, dans une des six baies qui découpent la côte jusqu'au cap Kherson, pourrait défaire les Russes en bataille rangée, prendre Sébastopol et incendier la flotte.

Malgré les forces immenses dont peut disposer le czar, les plus grandes difficultés s'opposeront longtemps encore à une rapide concentration des armées dans la Russie

méridionale. Au delà de Moscou, il n'y a plus de chemins de fer, et les communications fluviales n'existent pas. Le climat, pendant huit mois de l'année, est à lui seul un obstacle presque insurmontable à des mouvements de troupes. Les routes sont impraticables pendant le printemps et l'automne, et, en hiver, la rigueur du froid ne permet pas de traverser les steppes désolées de l'empire. Mais une autre cause concourt puissamment à la faiblesse des armées russes : c'est la corruption que nous avons déjà signalée dans l'organisation maritime.

L'administration de la marine ne saurait prétendre au monopole de la concussion. Des officiers qui avaient fait la guerre dans le Caucase, m'ont raconté des particularités presque incroyables sur l'état misérable de l'armée russe. On assure que la mortalité s'y élève annuellement à vingt mille hommes. La plupart périssent victimes de la coupable rapacité de leurs chefs, qui, pour faire plus rapidement fortune, leur refusent, en quelque sorte, le nécessaire : ils sont emportés par des épidémies, conséquence naturelle d'une mauvaise alimentation, ou meurent littéralement de faim. En Russie, les commandants d'expédition ne sont soumis à aucun contrôle ; il n'y a pas de surveillance qui vienne mettre un frein à leur avidité. On cite de simples colonels qui ont trouvé le moyen, pendant la guerre du Caucase, de prélever sur la caisse de leur régiment soixante-quinze à cent mille francs par an.

Quelle que soit la force numérique de l'armée russe, il paraît évident qu'en Angleterre on en a singulièrement exagéré l'importance. Ce n'est pas dans le champ de Mars de Krasnœ-Selo ou de Vosnesensck, au milieu de l'éclat d'une grande revue de l'empereur, que l'on peut juger de

la puissance militaire de la Russie : il faut visiter quelque corps de garde perdu dans les steppes voisines du Caucase. A peine pouvais-je reconnaître des soldats dans ces Cosaques, hâves et déguenillés, qui gisaient sur le sol, exténués de fatigue et de faim, après quelque combat ou quelque course inutile à la poursuite d'un ennemi indomptable.

C'est ici le lieu de rappeler que la position de la Russie dans le Caucase est encore aujourd'hui ce qu'elle était, il y a vingt-deux ans, malgré les vastes ressources qui ont été employées pour soutenir cette interminable guerre. Que conclure de ce fait, sinon que la brillante tenue du soldat russe dans les parades officielles, ne saurait donner la mesure de sa valeur sur le champ de bataille? Il n'est plus permis de douter de la corruption et du désordre administratif qui président aux opérations de l'armée russe dans le Caucase, quand on voit que depuis vingt-deux ans, une force de deux cent mille hommes est tenue en échec par un petit peuple qui combat vaillamment pour ses montagnes couvertes de neige et pour sa liberté.

Du sommet de la montagne où est située la maison du gouverneur de Sébastopol, le regard découvre un panorama splendide. D'un côté, les rues s'étendent parallèlement jusqu'au bord de la mer; de l'autre, elles descendent à la vieille ville que l'on nomme Achtiar, et dont les ruelles boueuses servent de refuge à cette population impure que fait toujours surgir une grande concentration de marins et de soldats.

Lorsque nous revînmes, peu de temps après, à Sébastopol, nous apprîmes que l'empereur avait laissé aux troupes un souvenir vraiment fait pour causer parmi elles une

impression profonde. Il avait à peine terminé sa visite, et la fumée du vapeur qui l'emportait à Odessa se montrait encore à l'horizon, lorsque les prisonniers du port se confièrent à l'oreille que leurs rangs s'étaient ouverts pour un nouveau compagnon de captivité. On nous dit que le gouverneur, revêtu de l'infâmante casaque blanche, balayait ces mêmes rues que nous lui avions vu traverser, quinze jours auparavant, avec toute la pompe de sa haute position. Aucun procès n'avait été intenté à cet homme ; il avait suffi du *fiat* impérial pour faire du général commandant un convict, voué au balayage à perpétuité.

J'eus la curiosité de chercher à découvrir par quel crime il s'était attiré ce châtiment si sévère ; mais je n'obtins pas deux fois la même réponse : le motif de la colère du czar était évidemment un secret pour tout le monde, et pour le condamné plus que pour personne. Suivant l'opinion générale, le malheureux, endormi dans une trompeuse sécurité, et se croyant à l'abri de toute surveillance dans cette province éloignée de l'empire, aurait négligé, dans la réception de ses pots-de-vin et autres revenant-bons, cette prudence dont un homme ne doit jamais se départir en Russie, lorsqu'il occupe un rang élevé; sans cette qualité indispensable, on doit renoncer à occuper un grade supérieur dans l'armée, ou à remplir longtemps les fonctions de gouverneur. Il faut ajouter que les dépenses inhérentes à cette charge sont exorbitantes, et que les titulaires ne sauraient jamais se montrer trop timides ou trop dédaigneux. M. de Custine, je crois, prétend que les Russes ne connaissent pas de demi-mesures en fait de dilapidation. Si un administrateur, pendant la durée de ses fonctions, n'a pas eu l'adresse de s'enrichir

suffisamment pour acheter les juges qui doivent prononcer sur son sort, il peut être certain d'aller finir ses jours en Sibérie. Le général *** avait compté sur la cour ordinaire d'enquête, et il ne s'attendait point à la justice sommaire du maître.

Cependant nous reprîmes place sur nos bottes de foin, et fûmes cahotés hors de Sébastopol. Nous laissâmes derrière nous les docks célèbres qui ont été construits sous l'habile surintendance du colonel Upton, et nous ne tardâmes pas à descendre dans la charmante vallée d'Inkerman, avec laquelle ces docks sont mis en communication par un canal de douze milles de longueur. Le seul tunnel d'Inkerman a trois cents verges de long. Les montagnes qui environnent la vallée fournissent les pierres de taille avec lesquelles la ville et les docks de Sébastopol ont été bâtis ; les carrières sont situées de telle sorte qu'elles commandent le cours d'eau dans toute son étendue. Mais les curiosités d'Inkerman, — « la Ville des Cavernes, » — sont plutôt dans les ruines qui nous parlent des races depuis longtemps disparues, que dans les constructions où se déploient la persévérance et le génie des temps modernes.

Les rochers suspendus sur le cours du Tchernoi-Retcka, et que partagent de nombreuses cellules, ressemblent tout à fait à des ruches. On ne connait pas exactement l'origine de ces cavernes singulières ; on suppose qu'elles ont été creusées par des moines sous le règne des derniers empereurs. Lorsque les ariens qui habitaient la Chersonèse furent persécutés par l'Église grecque, ils vinrent chercher un refuge dans ces réduits inaccessibles, qui semblaient leur promettre la sécurité.

La plus grande de ces chambres porte tous les caractères de l'architecture byzantine; elle a environ vingt-quatre pieds de long sur douze de large. On a trouvé des sarcophages dans la plupart des cellules. Parfois elles sont contiguës l'une à l'autre, et communiquent entre elles par des escaliers taillés dans le roc.

Sur ce même rocher, sapé à sa base par les cavernes dont nous venons de parler, sont perchées les murailles d'un vieux fort, qui appartiennent à une époque plus rapprochée de nous. Sont-ce les ruines du Ctenus des anciens, bâti par Diophantes, général de Mithridate, pour fortifier le rempart Héracléen? Est-ce le débris du Théodori des Grecs, ou quelque forteresse génoise? C'est une question qui n'est pas résolue. Il est hors de doute que le siége de la principauté de Théodori se trouvait dans la vallée d'Inkerman, mais madame Guthrie s'est trompée, je pense, en imaginant que cette principauté était peuplée de Circassiens. Le centre de la colonie circassienne était Tcherkess-Kermen, la ville des Circassiens, dont les ruines se trouvent à l'est d'Inkerman. Si, comme le suppose madame Guthrie, les forteresses de Théodori (Inkerman) et de Gothie (Mangoup) avaient gardé leur indépendance jusqu'au seizième siècle, les Génois ne les auraient jamais possédées, car ils ont été, avant cette époque, expulsés de la Crimée par les Turcs. Or il y a des preuves incontestables de l'occupation génoise à Mangoup. Selon toute probabilité, la population de ces deux forteresses se composait de Grecs, qui dépendaient, à un certain point, de la fameuse colonie de Soudagh ou Soldaya, et lorsque les Génois, au quatorzième siècle, possédèrent à leur tour cet entrepôt commercial, il n'est pas vraisemblable que deux

petites principautés aient été capables de résister aux aventuriers italiens, alors au zénith de leur puissance.

Ces rochers, percés de souterrains, ces forteresses en ruines, donnent au paysage un caractère singulièrement pittoresque lorsqu'on monte de la vallée d'Inkerman à Bagtchè-Seraï. Sur le premier plan, un vieux pont traverse un ruisseau qui serpente à petit bruit au milieu d'une végétation luxuriante.

Les plaines de Baidar ne sauraient être comparées soit à la vallée d'Inkerman, soit à celle de Balbeck, où nous entrâmes peu après, et dont la richesse est sans égale. La route suit le cours du Balbeck pendant quelques milles sous des ombrages touffus, à travers des jardins dont la plume serait impuissante à rendre la beauté.

Nous rencontrâmes un grand nombre de voitures, remplies de loyaux sujets du czar, qui se hâtaient vers Sébastopol. Quelques-uns étaient amis de Richter. Dans leur stupéfaction de lui voir suivre, avec des étrangers, une direction opposée à la leur, ces gens oubliaient de lui rendre son salut. A peine eûmes-nous dépassé les amis de Richter, que nous vîmes venir à nous plusieurs de nos connaissances de Nijni. Une longue file de *télégas*, attelés de chevaux et conduits par des mujiks russes, traversait lentement la vallée. Les maîtres de ce convoi rapportaient de la foire de Nijni des fruits secs et des vins. Leurs figures nous étaient familières, mais nous jugeâmes prudent de garder l'incognito.

Nous sortîmes de la vallée au grand village de Davonkoi, et ne tardâmes point à passer devant la maison d'un seigneur tartare dont la fortune est célèbre dans le pays. Ses richesses font penser au temps des patriarches : d'immen-

ses troupes de chameaux erraient dispersés dans toute la campagne; des pâtres les réunissaient par groupes, et les ramenaient à l'étable pour la nuit. C'était un intéressant spectacle, dans le calme et le silence de la soirée, de contempler ces informes créatures, à la démarche maladroite et pesante, errant avec une sorte de fierté sauvage au milieu de prairies dont les gras pâturages s'étendaient à l'infini. Elles se mêlaient à des troupeaux de moutons, qui se distinguent des espèces ordinaires par leur toison courte et frisée,-d'une couleur grise tirant sur le bleu. La race de ces moutons est très-estimée en Crimée, où on ne les rencontre que dans certaines parties du territoire. Elle fournit chaque année de grandes quantités de peaux d'agneaux, appelées *shumski*, que l'on exporte de Crimée en Pologne et dans les contrées voisines. On les vend sur place de dix à quinze shillings la pièce.

Il faisait nuit lorsque nous pénétrâmes dans l'étroite vallée où est située l'ancienne capitale tartare de Bagtchè-Seraï, et nous eûmes grand'peine à trouver l'arc tombant en ruines, sous lequel il faut passer pour entrer dans la rue principale. Longtemps nous entendîmes le roulement sonore de notre voiture retentir sur le pavé inégal de la ville, entre des maisons basses qui nous parurent désertes. A la fin, Richter et le conducteur, après avoir vainement cherché un rayon de lumière, seul indice auquel on puisse reconnaître, dans une ville tartare, une maison ouverte au public, descendirent pour explorer la ville, et nous laissèrent au milieu d'une rue étroite et silencieuse. Nous fîmes là une halte si prolongée, que mon imagination, fatiguée par les excitations de la journée, eut tout le loisir de s'abandonner aux visions les plus fantastiques, et de peu-

pler la cité endormie des âmes voilées des femmes tartares; je me les représentais hantant les sombres allées qui s'ouvraient à droite et à gauche autour de nous, en compagnie des moines dont les os blanchissent dans les souterrains d'Inkerman.

Un cahot soudain me rappela au sentiment de l'invraisemblance des visions qui obsédaient mes esprits. Nos émissaires étaient de retour; ils rapportaient un rayon d'espérance aussi faible que le rayon de lumière qui l'avait provoqué. Cependant nous entrâmes bientôt dans la cour d'un *khan* véritable et authentique. Elle était encombrée de véhicules; un balcon de bois, sur lequel s'ouvraient un grand nombre de petites portes, régnait tout autour de la cour à une faible élévation, au-dessus d'une file de chevaux établés. Les chambres étaient proportionnées à la dimension des portes; on nous donna l'appartement le plus somptueusement garni, dans lequel il y avait à peine de la place pour trois traversins crasseux..

Comme nous n'avions goûté à rien depuis notre départ de Sébastopol, et que le khan n'était pas approvisionné de vivres, nous fîmes une expédition en ville, dans l'espoir vague et mal assuré de trouver quelque chose à manger ailleurs. Ce fut en vain que nous allâmes frapper chez les boulangers et chez les bouchers, on nous répondit, derrière les volets fermés, par des fins de non-recevoir, et force nous fut de retourner à notre auberge, pour y souper d'un café épais et d'un pain noir, plus aigre encore que de coutume. Après quelques chibouks de consolation, nous nous étendîmes sur des châssis de bois, et ne tardâmes pas à nous endormir, bercés par la voix grave et monotone d'un vieux moullah, qui, dans la salle du café contiguë à

notre chambre, racontait, au milieu d'un cercle de fumeurs, une histoire au récit de laquelle ils durent bientôt s'endormir aussi, à en juger par leur contenance imperturbable.

CHAPITRE XX

Bagtchè-Seraï. — Une population indescriptible. — Boutiques. — Un restaurant tartare. — Un repas improvisé. — Juives karaïtes. — Le palais des khans. — Vue de la cour — Intérieur du palais — Chapelle de Marie Potoski. — Fontaine de Selsabil. — Le mausolée des khans.

Entre Sébastopol, la ville des casernes et des arsenaux, et Bagtchè-Seraï, le Sérail des Jardins, le contraste est aussi agréable que soudain. Dans un étroit vallon, et séparée du monde par les rochers aux formes bizarres qui la dominent, l'ancienne capitale de la Crimée tartare repose à l'ombre d'une végétation splendide. Les aiguilles des minarets, qui se mêlent à une forêt d'ondoyants peupliers, trahissent seules l'existence de Bagtchè-Seraï.

La population est la même qu'aux siècles passés. On ne rencontre dans Bagtchè-Seraï aucune trace du grand changement qui s'est opéré dans la condition des Tartares; rien n'y rappelle la puissance dont ils subissent la domination. Le croissant et la croix ne s'y dressent pas l'un à côté de l'autre. Les antiques mosquées n'ont pas vu s'élever auprès de leurs minarets les dômes verdâtres et constellés de l'Église orthodoxe. L'appel du muezzin ne s'y perd pas dans le tintement monotone des cloches. Le voyageur n'a pas à redouter dans la petite ville tartare

l'imprévoyance des conducteurs de *droskies*, les obsessions fatigantes de quelque mujik ivre, ou les bruyantes importunités des marchands russes. Si l'on n'apercevait les sentinelles cosaques qui se promènent silencieusement sous les arcades du palais des khans, on pourrait croire que les salles désertes sont peuplées de turbans, et que le harem abandonné s'éclaire encore des yeux noirs des houris.

Nous nous estimâmes heureux d'échapper pour quelques jours à la sauvage rudesse des hommes du Nord, pour contempler les débris d'une civilisation orientale. Mais comment se faire à l'idée que ces nobles Tartares, qui nous saluaient en disant : « Sabani khair, » étaient les compagnons de servitude des pygmées de la Laponie, et qu'à trente milles à peine, le maître commun de tous ces hommes, entouré de ses sujets moscovites, paraissait ignorer jusqu'à l'existence de cette ville, autrefois la capitale d'un royaume dont les princes ont fait trembler ses ancêtres. Un mot du czar à sa flotte de Sébastopol pouvait changer les destinées de l'Europe. Mais, dans leur superbe indifférence, qu'importent aux Tartares de Bagtchè-Seraï et les destinées de l'Europe et le czar?

La rue principale de la ville était pleine de mouvement et d'activité. Longue de près d'un mille, elle est si étroite, que deux chariots peuvent à peine s'y croiser. Le cas est rare heureusement, car la foule de Tartares, de juifs karaïtes et de Bohémiens, qui se pressaient dans la rue à cette heure du jour, en auraient été singulièrement incommodés. Nous nous engageâmes au milieu de cette population indescriptible, admirant tour à tour la variété des types, des costumes, et les curieuses marchandises étalées

dans les larges ouvertures des boutiques. Ces établissements n'ont pas de devanture, et, la nuit venue, on les ferme en relevant la table qui, pendant la vente, a servi de comptoir. C'est sur cette table que le marchand, les jambes croisées, fabrique gravement quelque objet de son commerce, jusqu'à ce qu'un chaland vienne le distraire de son travail et de sa rêverie.

Les boutiques nous parurent disposées de telle façon, que les ouvriers de chaque métier se trouvent réunis. A l'angle de la rue principale et près du palais, nous passâmes d'abord devant un bazar où l'on fabrique spécialement des bonnets de peau de mouton. Si l'acheteur n'en trouve pas à son goût, il n'a qu'à choisir une peau et à faire son marché; au bout d'une heure, la coiffure est terminée. Les plus pittoresques sont faites de peau d'agneau, d'une laine courte et frisée, et de couleur grise tirant sur le bleu. Non loin des marchands de bonnets, se tiennent les fabricants d'ouvrages en cuir, au milieu de pyramides de selles, de ceintures richement historiées, de poches à tabac et de fouets de forme étrange, avec un large morceau de cuir au bout de la lanière et un couteau caché dans le manche. En face des selliers, sont les fabricants de pantoufles et les tailleurs. Plus loin, les couteliers occupent un vaste espace, où ils se livrent à la fabrication de ces excellents couteaux tartares, renommés dans tout l'Orient. Les chalands prennent beaucoup d'intérêt à voir confectionner les objets qu'ils achètent, et les marchands y trouvent, eux aussi, un grand avantage. Comment, en effet, ne pas payer un bonnet que l'on a fait confectionner sous ses yeux?

Nous dépensâmes de longues heures auprès de ces mar-

chands, allant de l'un à l'autre, et les trouvant tous d'une affabilité extrême : la journée était déjà avancée lorsque je songeai à m'étonner de n'avoir pas encore rencontré le quartier des vivres. Depuis Sébastopol, nous n'avions satisfait que nos yeux, et Richter ne s'était soutenu que par un usage immodéré du tabac. Il nous fit observer que nous ferions bien de chercher un restaurant. Nous adoptâmes cet avis, et bientôt nous découvrions au coin d'une rue une boutique d'où s'échappait par bouffées une odeur prononcée de mouton. Des groupes nombreux stationnaient devant le comptoir, et chacun, plongeant au hasard dans d'énormes chaudrons, en retirait des quartiers de gras qu'il dévorait de grand appétit en se promenant parmi la foule. Cette façon de dîner *al fresco* n'était point de mon goût. Nous pouvions courir la chance de perdre beaucoup de temps à la poursuite d'un bon morceau ; aussi fûmes-nous enchantés d'apprendre qu'il n'était pas nécessaire de présenter un billet pour être admis à la cuisine de Bagtchè-Seraï. Nous pénétrâmes dans l'intérieur de la boutique, et prîmes place sur un banc étroit, devant une planche malpropre destinée à servir de table du festin. Nous faisions face à la rue, à la grande satisfaction des flâneurs, qui purent nous dévisager à loisir. Mais le plaisir fut réciproque, et nous restâmes fort édifiés les uns et les autres sur nos figures respectives.

Cependant notre attention fut bientôt détournée de la galerie par le chef de cuisine, qui d'une main nous apportait une tête de mouton bouillie, tandis que de l'autre il s'efforçait de recueillir sur un morceau de pain noir le jus qui dégouttait entre ses doigts. Il posa le tout sur la partie la plus propre de la planche devant laquelle nous étions

assis, et son visage exprima la conviction que tous nos besoins étaient satisfaits. Nous commençâmes aussitôt à découper avec nos canifs la tête de mouton, à laquelle il semblait qu'on n'eût laissé que les yeux, et nous parvînmes à compléter notre dîner avec quelques *kibaubs*, petits carrés de lard embrochés autour d'un roseau. Après tout, on ne mourrait pas de faim à Bagtchè-Seraï. Les monceaux de fruits délicieux, dont la rue principale est bordée pendant quelques centaines de verges, fourniraient toujours une nourriture abondante, sinon salubre. Raisins, figues, grenades, pêches, brugnons, abricots, excitent à chaque pas le promeneur à se rafraîchir; et, comme pour lui faire sentir sa gourmandise et son imprudence, d'innombrables fontaines de l'eau la plus pure descendent du penchant des collines et murmurent une sorte d'invitation irrésistible à l'oreille des pauvres altérés.

L'une de ces fontaines a dix orifices, par où s'écoulent de petits ruisseaux dont les gouttelettes étincellent en rebondissant sur des dalles de marbre. Leurs eaux limpides s'échappent dans toutes les directions avec un agréable murmure. On dirait qu'elles se hâtent de fuir les impuretés de la ville pour aller se perdre plus vite dans le Djurouk-Su, qui arrose les campagnes de Bagtchè-Seraï.

Je dois avouer, à notre honte, qu'après avoir dîné, nous ne sûmes pas nous contenter de l'eau rafraîchissante des fontaines. Notre avidité fut justement punie, car nous pensâmes être empoisonnés par la décoction étrange qu'on nous servit dans la boutique d'un débitant de *booza*. Cette liqueur est extraite du millet fermenté, et les Tartares l'ont en grande estime. Des barils de *booza* étaient rangés symétriquement autour de la chambre basse où nous

étions entrés. On nous apporta la liqueur tartare dans des cruches de terre. Son extrême acidité en fait une boisson qui n'est rien moins qu'agréable.

Nous avions suivi la rue principale dans toute sa longueur. Nous arrivâmes sur une petite place, et nous aperçûmes, à droite, le célèbre palais des khans. Toutefois, mon attention se porta d'abord sur un groupe de femmes aux physionomies les plus diverses. Il est fort heureux pour les dames tartares que leur religion les oblige à rester toujours voilées en public, car je doute peu qu'elles ne fussent complétement éclipsées par ces belles juives, dont le gracieux costume contrastait avec celui de leurs compagnes. Les jeunes filles karaïtes n'ont rien du type juif. Leurs nez grecs, leurs narines ardentes, leur lèvre supérieure légèrement orgueilleuse, leur bouche d'une forme exquise, semblent presque démentir leur origine hébraïque, et leurs grands yeux, profondément enfoncés dans les orbites, n'ont pas besoin du *fereedjè* blanc pour ajouter à leur éclat.

Ces jeunes femmes étaient réunies sous une vieille arcade; elles se livraient à de rieuses critiques sur les étrangers; passe-temps qui n'eût pas eu l'approbation de leur seigneur et maître; car les juifs partagent le préjugé des vrais croyants et veillent d'un œil jaloux sur la partie féminine de leur maison. Près des filles karaïtes rôdaient, sans jamais s'arrêter, des bohémiennes bizarrement accoutrées et les cheveux en désordre. Elles avaient quitté leurs caves de la montagne pour mendier ou voler, suivant leur habitude.

Je remarquai qu'il n'y avait pas à Bagtchè-Seraï d'autres Russes que les soldats chargés de la garde du palais.

On me dit que, par un ukase, l'empereur a défendu à ses sujets moscovites de s'établir dans la vallée de Bagtchè-Seraï. C'est une des preuves les plus rares de générosité et d'intérêt que le gouvernement russe ait données aux Tartares.

Nous regrettâmes presque, après avoir vu l'officier commandant, de n'avoir pas pris notre logement dans les salles du palais, qui sont mises à la disposition des étrangers? Mais valait-il la peine d'abandonner notre pittoresque hôtellerie, même pour des appartements royaux? Nous nous contentâmes de visiter l'ancien palais des Khans, sous la conduite d'un vieux soldat loquace.

Après avoir franchi le fossé et passé sous une porte cochère massive, protégée contre les injures du temps par un auvent en saillie, je ne fus pas moins surpris que charmé du singulier assemblage de constructions que mes yeux rencontrèrent de toutes parts. A droite d'une grande cour gazonnée s'élève le palais avec ses murailles aux couleurs éclatantes et tapissées de vignes. De petites fenêtres grillées s'ouvrent, de distance en distance, sur des jardins embaumés. Une tour octogone, en bois, et coiffée d'une toiture chinoise, domine l'édifice. A gauche, nous remarquâmes deux constructions dont les *verandahs* étaient portées sur des colonnes curieusement ornées, et, près de là, un mausolée et deux grands minarets, signes de la royauté. Une belle fontaine, ombragée par des saules pleureurs, fait face à l'entrée du palais, et derrière elle la cour est fermée par le mur d'un verger dont les plantations s'étagent sur des terrasses jusqu'au sommet de la colline. Si nous reportions nos regards vers la ville, la perspective ne nous paraissait pas moins attrayante. Nous aurions pu nous croire au milieu de l'arène d'un amphi-

théâtre immense, dont les gradins étaient figurés par les toits plats des maisons tartares. Çà et là, dans les flancs des montagnes, sont creusées des espèces de caves qui, de loin, ressemblent à des pigeonniers. Ce sont les nids des bohémiens. Rien de plus original que la vue de la ville du côté du palais. Des rocs gigantesques, qui affectent les formes les plus bizarres, sont suspendus dans les airs et semblent menacer d'une ruine inévitable les restes de cette capitale qui a eu ses jours de grandeur.

La grille de fer qui s'élève à l'entrée du palais porte cette inscription :

« Le maître de cette porte et de la province est le très-haut personnage Kadji-Ghiri-Khan, fils de Mingli-Ghiri-Khan. Puisse le seigneur Dieu daigner accorder la félicité suprême à Mingli-Ghiri-Khan, ainsi qu'à son père et à sa mère! »

En pénétrant dans le vestibule, nous nous arrêtâmes devant la célèbre fontaine des Pleurs, que le poëme de Nicolas Pushkin a immortalisée parmi les Russes. D'un côté, ce vestibule s'ouvre par des arcades sur les jardins du sérail; de l'autre, il conduit à un escalier où la lumière du jour ne pénètre jamais. Nous montâmes jusqu'à d'étroits passages qui aboutissent à des galeries spacieuses et splendidement décorées.

A force d'errer à travers les galeries, nous finîmes par nous perdre dans un dédale de petites pièces qui se ressemblaient toutes et communiquaient entre elles par des portières de brocart. Nous nous glissions de l'une à l'autre, nous avançant à petits pas sur de riches tapis de Turquie, et ne faisant pas plus de bruit que si nous marchions dans la chambre d'un mort. Notre silence, notre

mystérieuse démarche étaient en harmonie avec le luxe étincelant de fraîcheur dont nous étions environnés : on eût dit que les maîtres de ce palais venaient à l'instant de disparaître de la scène magique que leur magnificence avait évoquée. Là s'étendaient de larges divans rouges : ici des rideaux richement brodés étaient suspendus devant les fenêtres grillées. De magnifiques tentures de satin, où se jouaient les dessins les plus délicats, dissimulaient les murailles, ou formaient une sorte de dais élégant au-dessus du foyer. Ces richesses ne s'étaient pas évanouies avec leurs fragiles possesseurs, et l'éclat de leurs couleurs semblait insulter à la mémoire des maîtres efféminés de Bagtchè-Seraï.

Les souverains de la Russie ont daigné parfois s'arrêter dans l'antique demeure des khans, et notre guide s'imagina que nous ne pouvions rien voir de plus intéressant que le lit dans lequel avait couché l'impératrice Catherine. Nous le poussâmes dans la chambre de Marie Potoski, qui nous rappelait des souvenirs plus romantiques. Ce fut là, pendant dix ans, le séjour de l'enamourée comtesse, qui, dans l'espoir de concilier à la fois les lois de sa conscience et sa passion pour le khan, consacra sa vie à des pratiques religieuses, et se contenta de commander en souveraine dans le palais de l'infidèle. Les appartements qu'elle habitait sont décorés avec beaucoup de luxe. Un superbe vestibule, orné de fontaines coulant sur des dalles de marbre, porte son nom. A côté l'on voit une chapelle catholique romaine, que le khan, ardemment épris, fit bâtir expressément pour Marie.

Il devait y avoir quelque chose de l'indolence musulmane dans le caractère et dans les mœurs de ces khans.

Beaucoup de chambres du palais sont égayées de figures d'oiseaux, de bêtes, de reptiles, entrelacés de la manière la plus bizarre, et, comme pour compenser cette violation du Koran, des fragments de ce livre sacré sont inscrits sur les murailles. Une des chambres les plus singulières de ce singulier palais est une grande pièce d'été, entourée de glaces et décorée d'ornements peu orthodoxes; tout autour de cette vaste salle règne un divan circulaire, et au milieu une fontaine jaillit dans un bassin de porphyre. Ses portes s'ouvrent sur un jardin, à l'extrémité duquel se trouvent les bains de marbre que la discrète galanterie de Potemkin fit bâtir pour l'impératrice Catherine; cachés par l'épais feuillage d'une vieille et magnifique vigne, ces bains sont alimentés par les cascades de la fontaine de Selsabil. Pendant le séjour de sa royale maîtresse à Bagtchè-Seraï, le favori vivait enfermé, au milieu de ces jardins délicieux, dans le harem aujourd'hui abandonné; sa retraite communiquait avec celle de la czarine par une suite de pavillons. C'est dans cette partie du jardin que s'élève la tour octogone, sur la destination de laquelle les auteurs ne s'accordent pas : on ignore, en effet, si les khans en faisaient l'habitation de leurs femmes ou la demeure de leurs faucons. Elle ressemble à une grande cage de bois, et rien dans sa forme ne peut révéler l'usage pour lequel elle a été construite. Entre les barreaux de la tour, on découvre le magnifique panorama de la ville et du palais.

Nous entrâmes dans la mosquée royale par l'escalier royal, et nous descendîmes, — pour employer l'expression chrétienne, — au banc royal, derrière les grillages duquel on pouvait, sans être vu, être témoin de la danse

des derviches et des cérémonies religieuses. C'est un spacieux édifice dont la principale porte est surmontée de cette inscription caractéristique :

« Qu'est-ce qu'Hadji-Selim? C'est le plus illustre de tous les Khans, le favori de Dieu. Puisse le seigneur Dieu lui accorder toutes sortes de biens en récompense de l'érection de cette mosquée! Selim-Ghiri-Khan est comparable à un rosier. Son fils est une rose. Chacun d'eux, à son tour, a mérité les honneurs du sérail. Le rosier a fleuri de nouveau, et son unique rose est devenue le lion du padischah de la Crimée, Sehlamet-Ghiri-Khan. Dieu a comblé mes vœux. C'est au seigneur Dieu que cette mosquée a été consacrée par Sehlamet-Ghiri-Khan. »

Après avoir parcouru l'antique demeure des khans, nous crûmes devoir visiter le lieu où ils reposent. Nous laissâmes les fontaines jaillissantes dont le doux murmure anime les salles silencieuses; les divans somptueux qui embellissent les appartements abandonnés; les arbres dont les fleurs embaumées parfument les jardins déserts, et nous entrâmes sous la voûte des sombres caveaux où dorment les très-illustres khans. Un vieil hadjè répandait en tremblotant une pâle et vacillante lumière, et nous permettait d'apercevoir les tombes surmontées d'un turban. En sortant des caveaux, nous traversâmes le cimetière, où des vignes croissent sur des ruines chancelantes qui parlent encore de leur grandeur déchue. Hélas! tout semblait prendre le même chemin qu'avaient déjà suivi les morts couchés sous la pierre sculptée de ces tombeaux.

CHAPITRE XXI

Annexion de la Crimée. — Politique astucieuse de la Russie. — Le dernier des khans — Nos repas. — Scènes d'auberge. — Un bain tartare. — La vallée de Jehoshaphat. — Tchoufut-Kalé. — La Synagogue — Juifs karaïtes. — Leurs croyances. — Le fort juif. — Le monastère d'Uspenskoï. — Le Sérail des Jardins.

Le Sérail des Jardins possède d'autres attraits que ceux qu'il doit à son site poétique, à sa population tartare et à son palais oriental. Les souvenirs historiques qui se rattachent à la capitale de la petite Tartarie ne manquent pas d'intérêt. Depuis la chute de l'empire du Bosphore, au quatrième siècle, jusqu'à l'occupation de la Crimée par l'avant-garde de la *Horde d'or*, dans le treizième, l'histoire de ce pays ne présente qu'une suite d'invasions de barbares qui, partis pour venir occuper les plaines fertiles de l'Europe orientale, faisaient leur première halte dans la Péninsule taurique, puis étaient poussés vers l'Occident avec une violence irrésistible par d'autres envahisseurs.

Ainsi le royaume du Bosphore venait à peine d'échapper aux ravages désastreux des Goths, des Alains et des Huns, que ces peuplades barbares furent remplacées par les Khazars, les Petchenèques et les Comanes, qui, tour à tour, occupèrent la Crimée jusqu'au jour où le petit-fils de Zengis-Khan parvint à établir un empire plus durable. En errant au milieu des ruines de cet empire, nous songions tristement que l'étrange et fatal destin de

la Crimée n'était pas encore accompli, et que, tandis que d'autres contrées de l'Europe orientale se réchauffent et s'éclairent au bienfaisant soleil de la civilisation, elle est devenue, il y a soixante-dix ans à peine, la proie d'une nouvelle puissance, plus oppressive et plus rapace qu'aucune de ces hordes asiatiques qui l'avaient autrefois dévastée.

La condition de la Crimée ne s'est point améliorée sous la domination d'un gouvernement qui a la prétention d'être, en fait de progrès moraux et intellectuels, plus avancé que les Mongols, ses prédécesseurs. La Russie n'a montré cette supériorité, fort contestable, que par les moyens qu'elle a mis en œuvre pour s'emparer de la Crimée. Elle a su s'appuyer tour à tour, pour parvenir à ce but tant désiré, sur la force barbare et sur des intrigues politiques plus en harmonie avec les idées des temps modernes. Les khans de la Crimée tartare avaient transporté le siége du gouvernement des rochers sur lesquels était bâtie la forteresse de Tchoufut-Kalé dans la charmante vallée de Djurouk-Su; tributaires de la Porte, ils régnaient depuis près de trois siècles dans leur palais de Bagtchè-Seraï, quand la guerre sanglante, poursuivie à outrance entre la Russie et la Turquie, et dont la Crimée avait été en partie le théâtre, se termina par le traité de Kaïnardji. Devlit-Ghiri, investi en ce moment de la dignité de khan, fut déposé, et l'impératrice Catherine mit à sa place sur le trône son frère Jehan, détenu depuis quelque temps comme otage à Saint-Pétersbourg, où on l'avait décoré du titre de capitaine dans la garde impériale. Cet acte de Catherine était une violation flagrante de l'article principal du traité de Kaïnardji, qui stipulait expressément

l'indépendance de la Crimée et lui laissait le libre choix de ses souverains.

Mais ce n'était pas assez qu'un prince fût ainsi imposé à un pays, contrairement à la volonté des populations. Cette marionnette, dont la Russie tenait les fils, devait montrer une préférence marquée pour la puissance à qui elle devait sa couronne. Jehan s'entoura de Russes, leur remit tous les emplois, et ne tarda pas à provoquer parmi ses sujets une explosion de haine et de dégoût. Les émissaires de la czarine stimulèrent si bien leurs sentiments de désaffection, qu'un jour les Tartares se soulevèrent. La révolte prit bientôt un caractère si sérieux, que le khan se vit forcé de fuir à Taman, où il resta jusqu'au moment où une armée russe envahit la Crimée et le rétablit sur le trône. Pendant l'occupation du pays par les Russes, les plus atroces cruautés furent exercées contre les malheureux que l'on avait poussés à la révolte. La Russie paraissait avoir tellement à cœur de prévenir le retour d'un semblable événement, qu'elle proposa au khan d'abdiquer moyennant une pension annuelle de cent mille roubles. Cette offre méritait quelque considération en présence d'une armée formidable. Le malheureux prince refusa d'abord; pendant son séjour à la cour de la czarine, il avait appris à connaître la valeur des promesses du gouvernement russe; mais, à la fin, il dut se soumettre, et, comme il le redoutait trop justement, on le retint prisonnier à Kaluga. Il n'était plus question, on le conçoit, de lui accorder une pension.

Après avoir vainement imploré la clémence de l'impératrice, ce prince infortuné fut abandonné, sur sa demande même, à la merci des Turcs. La Porte l'exila à Rhodes, où

peu après, il fut étranglé. Ainsi se termina la carrière sans gloire du dernier des khans. Un ukase impérial de Catherine II annexa cette magnifique province de la Crimée à l'empire moscovite, qui grandissait rapidement. On ne s'étonnera pas que l'impératrice ait cru devoir féliciter le prince Potemkin, ainsi que le rapporte un historien russe, « sur l'habileté et le bonheur avec lesquels il avait conduit cette opération importante. »

Comme mon ami était repris de temps à autre par ces accès de fièvre et ces frissons dont nous avions souffert sur le Volga, nous nous arrêtâmes quelques jours à Bagtchè-Seraï. Je me félicitai de cette halte, tout en regrettant la cause qui l'avait amenée. Notre logement n'avait rien du *comfort* nécessaire à un malade. Bien que la saison fût très-avancée, la chaleur était encore excessive, et des nuées de mouches rendaient presque impossible le repos du jour. Cependant nous avions introduit des perfectionnements notables dans notre manière de vivre. Après un premier essai de la cuisine tartare, nous résolûmes de pourvoir nous-mêmes à notre nourriture. Nous fîmes d'abord une visite au boucher, et choisîmes, sur sa recommandation, la plus belle pièce de l'étalage. Chez le boulanger, nous finîmes par découvrir un pain à peu près mangeable, après avoir goûté à toutes sortes de pains de fantaisie tartare. De là, nous allâmes au marché des légumes, dont l'approvisionnement ne laissait rien à désirer. Nous nous bornâmes à acheter quelques pommes de terre, et revînmes déposer toutes ces emplettes devant le cuisinier tartare, qui paraissait se perdre en conjectures pour deviner nos intentions. Il nous promit cependant de suivre nos instructions à la lettre et d'essayer de faire rôtir à

souhait le mouton. Vers le soir, après nos visites aux curiosités de la ville, nous trouvions notre dîner servi sur un vaste plat de fer-blanc, que nous portions triomphalement jusqu'à notre auberge à l'extrémité de la grande rue de Bagtchè-Seraï. Pendant toute la durée de notre séjour, nous n'eûmes qu'à nous applaudir de notre innovation culinaire.

Notre petite chambre touchait à la salle commune de l'hôtellerie, et nous n'avions qu'à ouvrir notre porte pour être spectateurs de scènes qui se renouvelaient sans cesse. On voyait réunis en ce lieu de vieux Tartares, à la tournure pittoresque. Assis les jambes croisées dans de petits compartiments en bois, ils fumaient incessamment des chibouks ou des narghilehs, et buvaient un café épais dans des tasses semblables à de grands dés de cuivre. Entre eux, ces hommes s'adressaient rarement la parole, ils restaient impassibles sur le divan, couvert de tapis, où j'allais parfois m'asseoir. On n'entendait que le bruit de leurs aspirations.

Toutes les habitudes orientales sont empreintes d'un sentiment de vague rêverie qui exerce insensiblement son influence sur l'étranger lui-même. Je regrettai que les Tartares eussent converti le bain turc, d'une action si délicieuse, en une série d'ablutions infiniment moins agréables. Cependant je les préférais encore au traitement extravagant des Russes. A la verge de bouleau, avec laquelle ces derniers vous fustigent le corps pour appeler le sang à la peau, les Tartares ont substitué des gants de laine. A Bagtchè-Seraï, on nous lavait avec un tampon de coton trempé dans de la mousse de savon, au lieu d'employer ce violent traitement hydropathique, ces douches alterna-

tives d'eau bouillante et d'eau glacée, qui font du bain russe une épreuve si rude pour un novice. Jusqu'ici le bain tartare ne diffère pas de la méthode turque. Mais, en Crimée, au milieu de l'étuve, ne se trouve pas le bassin rempli d'eau dont la température augmente graduellement, et dans laquelle le baigneur se repose voluptueusement des heures entières dans une sorte de demi-cuisson. On l'étend sur une table de marbre d'une chaleur insupportable et sur laquelle on le roule, on le frotte et on lui jette de l'eau. En somme, la différence entre le bain turc et le bain tartare consiste en ce que l'on est bouilli dans l'un et frit dans l'autre. Je préfère donc le bain turc au bain tartare, surtout si l'on vous masse ensuite et si l'on vous sert du café, ce qui n'arrive pas toujours chez les Tartares.

La vallée, au milieu de laquelle Bagtchè-Seraï est presque cachée, se termine par une gorge étroite qui contient des cavernes habitées seulement par des Égyptiens. Cette gorge est un précipice au fond duquel la lumière arrive à peine, interceptée presque complétement par les rochers; de sorte que nous passâmes d'une obscurité profonde dans un vallon mystérieux, ombragé par l'épais feuillage des hêtres et des chênes majestueux. Un sentier tortueux plongeait dans ces retraites sombres, et bientôt nous nous perdîmes dans un labyrinthe de tombeaux, construits en forme de sarcophages et couverts d'inscriptions hébraïques. C'était la vallée de Jehoshaphat. Pendant des siècles, cette vallée a été le cimetière des juifs karaïtes, qui aiment encore à déposer leurs cendres auprès de celles de leurs pères. Ainsi la vallée de Jehoshaphat se trouve plus peuplée de karaïtes qu'aucune des villes de la Crimée.

Nous suivîmes, l'espace d'un mille, le petit sentier qui serpente à travers les sépultures d'une race qui, dans quelque partie du monde qu'elle soit répandue, conserve toujours la plus profonde vénération pour l'asile des morts. Le bois s'arrête tout à coup au bord d'un affreux précipice, d'où la vue s'étend sur un panorama splendide.

Quelques milles plus loin, le rocher conique de Tepèkerman s'élève abrupt au milieu d'un pays inculte et bouleversé; de tous côtés, la base de cette énorme masse est percée de nombreuses cavernes et de grottes mystérieuses. Le Tchatiz-Dagh et la plage montueuse à laquelle il se rattache bornent l'horizon.

En suivant la ligne des rochers calcaires, nous gagnâmes un point où la vue, dans la direction opposée, était encore plus saisissante. A droite, le fort vieux et ruiné de Tchoufut-Kalé et le monastère de Uspenskoï, creusé pour ainsi dire dans le roc même, couronnait la montagne la plus proche. Là aussi, resserrée dans des limites étroites, gisait l'ancienne capitale des Tartares, presque voilée par les jardins qui couvrent la vallée d'un splendide manteau de verdure. Plus bas, les précipices se changent en pentes adoucies, et le pays devient cultivé sur une grande étendue qu'arrose le Djurouk-Su, jusqu'à ce qu'il se jette dans la mer Noire, dont les nappes s'étendent à l'ouest.

Lorsque les khans tartares abandonnèrent Tchoufut-Kalé pour la charmante vallée qui verdoie à ses pieds, cette singulière place forte devint de nouveau la résidence des juifs karaïtes, qui y avaient vécu de temps immémorial, et auxquels elle inspire des sentiments de respect et d'affection. Tchoufut-Kalé a été le berceau de leur secte et

le rocher sur lequel ils ont toujours trouvé un refuge dans les temps de persécution.

Comme on nous avait dit que la population était entièrement juive, nous nous attendions à trouver à Tchoufut-Kalé des groupes pittoresques d'hommes richement costumés et de belles jeunes filles; mais, à notre grand étonnement, nous passâmes sous une porte cintrée et le long des rues, auxquelles le roc même sert de pavé, sans rencontrer une âme. Quelques chiens se jetèrent sur nous et nous forcèrent de nous armer de pierres pour explorer le reste de la ville. Tchoufut-Kalé paraissait tout à fait abandonnée : non-seulement nous trouvâmes les rues désertes, mais nous ne pûmes obtenir de réponse à aucune des portes auxquelles nous frappâmes. Je commençais à soupçonner que le dernier habitant avait trouvé quelqu'un pour se faire enterrer dans la vallée de Jehoshaphat, quand une voix rauque fit entendre un murmure inarticulé derrière la fente d'un volet. Bientôt un vieillard aveugle et décrépit, qui pouvait bien être le fossoyeur, sortit en boitant, appuyé sur un bâton, et m'offrit de me conduire à la synagogue. En chemin, nous fîmes rencontre d'un groupe formé par deux autres vieillards et un jeune garçon qui s'attachèrent à nous. Nous entrâmes avec eux dans un mausolée contenant le tombeau d'une princesse tartare qui avait été séduite par un noble et entraînée dans un fort génois; sa triste histoire était le sujet de la longue inscription qui couvrait la pierre du tombeau.

Le rabbin vénérable qui nous conduisait à la synagogue était la plus haute autorité ecclésiastique de l'Eglise karaïte. C'était une chose étrange de trouver perché sur ce rocher inaccessible le quartier général d'une secte dont

les membres sont répandus par toute la Russie, la Pologne et l'Égypte. La synagogue, dans la simplicité de sa construction, ne me parut différer en rien des lieux affectés ordinairement à l'exercice du culte israélite. Nous examinâmes quelques livres de l'Ancien Testament, dont la reliure était magnifique. Les seuls livres de Moïse sont imprimés et enseignés dans les écoles. Les karaïtes déclarent posséder l'Ancien Testament dans sa pureté primitive.

Richter me dit que le nom de ces juifs vient de deux mots arabes *kara*, *ite*, qui signifient *chien noir*. J'acceptai cette étymologie. Il est permis de supposer, en effet, que des mahométans pouvaient se servir de cette qualification à l'égard d'une race méprisée. Cependant l'étymologie la plus généralement reçue, et peut-être la plus exacte, fait dériver le nom des juifs karaïtes du mot *kara*, écriture: ces sectaires s'attachant seulement à la lettre de l'Écriture, sans admettre l'autorité du Talmud ou les interprétations des rabbins. Les talmudistes accusent les karaïtes de continuer les erreurs des Sadducéens. Cette imputation ne mérite pas beaucoup de créance, venant d'une secte ennemie. Il n'est pas douteux que les deux sectes ne diffèrent sur plusieurs points importants, par exemple, touchant les divers degrés de parenté qui sont un empêchement au mariage, à l'égard des règles sur les successions, et surtout dans l'admission de la polygamie. Suivant les rabbinistes, le schisme des karaïtes est d'une date relativement récente; suivant le dire des karaïtes eux-mêmes, leur séparation de la tige principale se serait accomplie avant le retour de la captivité de Babylone. Comme tous les juifs, ils donnent un soin extraordinaire à l'éducation de leurs

enfants, qui sont instruits publiquement dans les synagogues.

Cinq mille karaïtes environ résident en Pologne, et reconnaissent le vieux rabbin de Tchoufut-Kalé pour leur chef spirituel. On assure qu'ils sont originaires de la Crimée, d'où ils ont émigré.

Mais la différence qui existe sur les points de doctrine et de discipline civile entre le karaïte et le talmudiste n'est pas ce qui les distingue aux yeux du voyageur : il est surtout frappé du contraste étrange que présentent invariablement les mœurs et le caractère des membres de ces sectes opposées. Le négociant karaïte jouit partout d'une si haute réputation de probité, que, dans toute la Crimée, sa parole vaut un acte authentique. Comment les karaïtes ont-ils mérité cet honneur? Ne serait-ce pas par leur attachement inébranlable à la lettre même de l'Ancien Testament? Leurs principes sévères interdisent ces interprétations rabbinistes que leurs frères se plaisent à substituer à l'autorité du livre sacré.

Les juifs karaïtes sont presque tous engagés dans le commerce ou l'industrie, et, grâce à la probité la plus scrupuleuse, leur communauté est arrivée à un haut degré de prospérité. Il semble qu'une exception ait été faite en faveur de cette fraction d'un peuple dont l'infortuné destin s'est accompli d'une façon miraculeuse. Tchoufut-Kalé est probablement la seule colonie juive qui existe encore. Dieu semble, dans sa providence, avoir donné un refuge à ceux-là seuls qui lui rendent, comme leurs ancêtres, un pur hommage. La population de Tchoufut-Kalé s'est pourtant réduite à des proportions minimes, depuis que le développement du commerce a donné naissance à

des établissements plus convenables et plus accessibles que le sommet d'un des plus hauts rochers de la Crimée. La population du port d'Eupatoria se compose en majorité de karaïtes; ils y résident aujourd'hui au nombre de deux mille environ, et quelques-uns sont de très-riches négociants.

Je ne m'étonnai plus de la grande quantité de tombes éparses dans la vallée de Jehoshaphat, du silence qui régnait dans les rues de Tchoufut-Kalé, en apprenant que tous les juifs karaïtes de la Crimée s'y font porter pour mourir lorsque les infirmités viennent les avertir de leur fin prochaine. Il y a je ne sais quoi de touchant dans ce suprême témoignage d'affection que les karaïtes rendent à leur pays natal, et il ne me vint pas à la pensée d'accuser de sentimentalité affectée ces hommes qui désirent coucher leurs os à côté de ceux de leurs ancêtres dans la belle vallée de Jehoshaphat.

Le fort n'a que deux entrées, dont les portes massives sont fermées chaque nuit. Nous descendîmes par un long escalier taillé dans le roc au puits qui alimente d'une eau limpide les habitants de Tchoufut-Kalé. Un homme est chargé de remplir les outres qui sont portées à dos d'âne dans la forteresse. Trop âgés sans doute pour accompagner ces sagaces animaux, l'homme qui puise l'eau et celui qui la reçoit les laissent accomplir seuls leurs continuelles pérégrinations, si nécessaires au *comfort* des habitants.

En suivant le côté gauche du ravin, nous arrivâmes au monastère de Uspenskoï ou de l'*Assomption de la Vierge Marie*, dont les galeries sont suspendues sur le gouffre d'un profond précipice, au-dessous de rochers vertigineux; les cellules et l'escalier qui y conduit sont taillés dans la

pierre vive. On n'a creusé encore que dix cellules et une petite église; mais les travaux continuent, et le nombre des moines qui composent aujourd'hui la communauté s'augmentera sans doute avec l'agrandissement du monastère. On dit que cette fondation date du temps des persécutions de l'Église grecque par les mahométans. Les grecs n'avaient pas alors d'édifices consacrés à leur culte. Dans quelques endroits, les fenêtres ne sont autre chose que des trous percés dans les parois du rocher; sur d'autres points, au contraire, la façade présente une solide maçonnerie. Devant l'église, une verandah en bois abrite les cloches massives. Vingt mille pèlerins environ visitent Uspenskoï chaque année, au mois d'août. C'est, après tout, un lieu intéressant et bien en harmonie avec l'étrange mise en scène qui l'entoure. Ainsi on ne peut refuser aux moines le mérite d'avoir su embellir un site qui possède déjà tant d'attraits par lui-même, et c'est là, j'imagine, le seul bienfait qu'aura produit leur présence en Crimée.

Nous montâmes sur le rocher escarpé qui domine la ville, pour jeter un dernier regard sur le Sérail des Jardins avant de lui dire adieu; les rayons du soleil couchant embrasaient le ciel et coloraient de tons chauds le palais des khans; de leur gloire si courte, mais si éclatante, il ne reste d'autre témoignage que ce palais et les sites enchanteurs dont nous avions, à loisir, admiré les magnificences.

CHAPITRE XXII

Ascension dans un fort abandonné. — Mangoup-Kalé : son histoire. — Le cap des Vents. — Ruines pittoresques. — Un chemin agréable. — Voyage à la tartare. — Ferrage d'un bœuf. — Avenir de la Crimée tartare. — Le défilé d'Oesembasb. — Descente à Yalta.

Ce n'était pas chose facile de quitter Bagtchè-Seraï. Nous étions entrés en pourparlers avec plusieurs Tartares : il nous fallait des chevaux pour traverser les montagnes qui nous séparaient d'Yalta. Mais, en véritables Orientaux, ces Tartares ne faisaient aucune concession sur le prix qu'ils avaient d'abord fixé, et nous ne dûmes qu'à une concurrence, venue fort à propos, de pouvoir nous arranger avec un homme qui nous montra de petits chevaux de belle apparence, et nous promit de les amener devant notre hôtellerie d'assez bonne heure pour nous permettre d'accomplir en une journée le long trajet que nous avions à faire.

Comme nous revenions à Yalta, nous crûmes pouvoir nous passer désormais des services de Richter : il partit alors pour Simpheropol en même temps que nous quittions la ville pour nous diriger sur Mangoup. Nous avions rencontré en lui un auxiliaire utile ; quoique sujet russe, il était d'un caractère bon et honnête. Issu des provinces allemandes de la Baltique, il n'avait aucun des caractères distinctifs de sa nationalité, si ce n'est l'habitude de ne jamais changer de vêtements en voyage : défaut presque inévitable qui me consola de notre séparation,

Nous partîmes par une belle matinée, et traversâmes pour la dernière fois la rue principale, assis sur nos selles incommodes, nos sacs de bagage attachés derrière nous. La route courait à l'est de celle que nous avions suivie en venant de Sébastopol. En quelques heures, nous nous retrouvâmes dans la vallée solitaire de Balbeck, juste à l'endroit où elle quitte les montagnes. Nous cheminions, sur le bord du fleuve, à travers de riches jardins, entre de profonds précipices, et nous finîmes par nous arrêter au pied du mont altier qui ferme la vallée. En portant nos regards vers les murs en ruine dont il est couronné, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître la célèbre forteresse de Mangoup-Kalé. Nous découvrîmes sous nos pas, au poétique petit village de Karolez, une source d'eau délicieusement fraîche, et nous nous y désaltérâmes avant de commencer notre ascension. Il y avait impossibilité de passer à cheval par les chemins de traverse que nous préférions suivre, et bientôt nous fûmes tous cramponnés au flanc escarpé de la montagne, négligeant les sentiers tortueux et seulement préoccupés des ruines majestueuses qui se dressaient au-dessus de nos têtes. Quand nous fûmes parvenus au pied des remparts, nous restâmes quelque temps sans pouvoir trouver une brèche qui nous permît de pénétrer dans la forteresse; enfin nous montâmes à l'assaut sur des monceaux de pierres entassées, et nous finîmes par pénétrer dans l'enceinte du fort, où tout respirait la ruine et la désolation.

L'incertitude qui plane sur le passé de ces débris leur donne un air de mystère qui ajoute à leur intérêt. Ils occupent un si grand espace sur les flancs du rocher, qu'on ne saurait douter de l'importance de la ville qui couron-

nait cette montagne. Mangoup-Kalé a gardé la trace du passage de presque toutes les races qui ont habité la Crimée. Les Tartares lui portent une vénération profonde et bien méritée. Ces murs renversés sont leurs propres historiens. Ils rappellent les vicissitudes de leurs divers possesseurs, et un jour peut-être quelque antiquaire déchiffrera le langage muet de ces pierres elles-mêmes. Aujourd'hui les autorités diffèrent sur le passé de la forteresse. On prononce souvent *Mangoute*. La dernière syllabe, qui signifie Goths, peut nous amener à supposer que cette ville a emprunté son nom aux anciens maîtres de la principauté dont elle fut autrefois la capitale. Les Goths furent expulsés par les Huns du littoral, vers le quatrième siècle ; mais ils n'en continuèrent pas moins à vivre indépendants, et à se défendre, dans les lieux où ils se retranchaient, contre les attaques des barbares, qui s'emparèrent successivement de tout le reste de la péninsule taurique.

Suivant d'autres auteurs, Mangoup resta la capitale de la principauté gothique jusqu'au jour où elle fut prise par les Turcs, au seizième siècle. Il en est enfin qui supposent qu'après la conquête de la Crimée par les Khazars, elle devint une forteresse grecque, puis tomba dans les mains des Génois en même temps que les colonies grecques de la côte. Cette opinion est probablement la meilleure, car on ne rencontre guère, à Mangoup-Kalé, que des ruines grecques. Le professeur Pallas dit que « c'est une ancienne ville génoise qui paraît avoir été le dernier refuge des Liguriens, lorsqu'ils furent chassés du littoral. » On pourrait objecter que le style de la chapelle, taillée dans le roc, et les images des saints,

peintes sur les murs, et que décrit Pallas, mais que je n'ai pas observées, ont été l'œuvre des Goths chrétiens. Toutefois l'assertion me paraît peu fondée.

Après 1745, Mangoup fut occupée par une garnison turque pendant vingt ans, puis devint la possession du khan de la Crimée. Nombre d'années, elle avait été occupée presque exclusivement par des juifs karaïtes. Ceux-ci disparurent peu à peu. Il n'en restait plus, il y a environ soixante ans. Les karaïtes n'ont pas laissé d'autres souvenirs dans Mangoup-Kalé que les ruines de leur synagogue et un vaste cimetière semé de tombeaux semblables à ceux de la vallée de Jehoshaphat.

Il n'existe guère aujourd'hui que les fondations des édifices qui ornaient autrefois cette ville fameuse de Mangoup-Kalé. Ce n'était pas chose facile de choisir son chemin à travers le dédale des ruines. Le promontoire pierreux sur lequel est perchée la forteresse, a environ un mille de longueur et un quart de mille de large. De toutes parts s'ouvrent d'effrayants précipices, et, du seul côté par où le fort était accessible, des tours crénelées, placées de distance en distance, en défendaient les abords. La construction la mieux conservée est une tour carrée, bâtie sur le rempart, d'une hauteur de deux étages, et percée de meurtrières. Après avoir franchi une autre brèche, nous arrivâmes au point le plus oriental de la ville, et, pour la première fois, nous découvrîmes que le bord le plus élevé du plateau était percé dans toute sa longueur de petites chambres taillées dans le roc, auxquelles on arrivait par des escaliers.

Nous descendîmes dans une de ces chambres, placée à l'extrémité du promontoire que l'on appelle le cap des Vents. J'approchai, en tremblant, d'une ouverture qui

avait servi autrefois de fenêtre, mais qui se trouvait déchirée jusqu'au niveau du sol. De cette hauteur vertigineuse, nous contemplâmes des ravins abrupts, des vallées paisibles, des forêts ondoyantes. Enfin j'aperçus le port de Sébastopol. De petits points noirs, que l'on distinguait à la surface des flots, nous firent songer aux changements survenus dans les destinées de ce singulier pays, où un fort imprenable a été remplacé par une flotte, *invincible Armada*, et les murailles crénelées des Génois par les batteries à triple étage d'un arsenal russe.

Plusieurs des chambres que je visitai sont des carrés de quinze à vingt pieds qui communiquent entre eux par des escaliers. Mais, pour les explorer, il eût fallu des muscles plus robustes que n'en possèdent d'ordinaire des gens qui habitent des maisons et non des nids d'aigles. Les marches, taillées sur les flancs des rochers, étaient plus pittoresques à voir qu'agréables à parcourir. Il serait difficile de dire quels ont été les habitants de ces singulières cellules, mais leur passage en Crimée paraît avoir précédé la construction de la ville qui a été bâtie sur le sommet du mont.

Les ruines de Mangoup-Kalé ont au moins le mérite, si toutefois on ne leur en reconnaît pas d'autres, de vous engager à gravir les rochers au milieu desquels elles gisent éparses, et le point de vue suffit pour vous faire oublier les difficultés de l'ascension. Tandis que, isolés sous les voûtes mystérieuses de ces chambres désertes, nous contemplions entre les fissures du roc, comme à travers les barreaux d'une prison, les beautés du magique paysage qui se déroulait à nos regards, nous sentions en nous-mêmes que les souvenirs de l'homme, cette cité

en ruines, ces demeures primitives, cette vieille tour qui porte les débris de la synagogue et qui est abandonnée depuis des siècles, ajoutaient encore à notre émotion, et donnaient un charme irrésistible à la grandeur du tableau. Pourquoi dûmes-nous si vite nous éloigner de ces beaux lieux !

Nous descendîmes par un autre chemin, et nous passâmes sous une porte cintrée qui était autrefois l'entrée principale de la citadelle. Du haut de la forteresse de Mangoup-Kalé, j'avais pu me faire une idée plus exacte de la configuration de cette partie de la Crimée. La chaîne des roches calcaires s'étend à peu près, de l'est à l'ouest, parallèlement à la mer, et sur la crête de ces masses énormes sont perchés les forts de Tchoufut-Kalé et de Mangoup-Kalé. Entre la chaîne de montagnes et le rivage de la mer, le pays que nous allions traverser est entrecoupé de vallées charmantes et arrosé par de limpides ruisseaux s'échappant des montagnes, dont les flancs sont bien cultivés et où des bosquets touffus ombragent de modestes hameaux. Les Tartares sont les seuls habitants de cette contrée ; ils semblent attachés à leurs vallons avec la ténacité qui caractérise les montagnards. C'est une race hospitalière, endurcie à la fatigue, et ne ressemblant en rien aux tribus des plaines.

Bien que le soleil fût encore ardent, nous suivions un étroit sentier, sous un berceau de verdure qui laissait à peine pénétrer jusqu'à nous quelques faibles rayons. Parfois, notre marche était embarrassée par les branches des arbres qui s'entrelaçaient au-dessus de nos têtes. Nous engageâmes nos chevaux dans le lit pierreux d'un ruisseau dont l'onde limpide et petillante nous serait venue à

la cheville, mais qui se change, l'hiver, en torrent furieux. Les montagnes se dessinaient de plus en plus à mesure que nous approchions de leur base.

Nous traversâmes peu de villages. A peine rencontrâmes-nous pendant la fin du jour un ou deux cavaliers qui, par curiosité, joignirent notre guide et cheminèrent avec lui en glosant des étrangers sans doute. Un Tartare ne songe jamais à sortir de son village ; mais quand la nécessité l'oblige à se rendre au hameau voisin, en vrai gentilhomme campagnard, il voyage toujours à cheval. S'il n'a pas une aussi bonne monture qu'un *squire* anglais, il peut jouir du moins d'un paysage qu'il serait inutile de souhaiter dans les plaines de la Grande-Bretagne. Aux voyageurs qui portent un ordre du gouvernement, les Tartares doivent, d'un village à l'autre, fournir des chevaux. Ce sont, la plupart du temps, des bêtes de pauvre mine, mais actives et d'un pied sûr. Ces chevaux tartares sont admirablement propres à voyager dans les montagnes. En vérité, on ne saurait en faire un trop grand éloge, car ils sont ferrés d'une faible plaque de fer, échancrée à la fourchette, qui pourrait protéger le sabot dans des déserts de sable, mais qui doit exposer l'animal à plus d'une glissade sur la roche polie.

Non contents de ferrer ainsi leurs chevaux, les Tartares traitent les bœufs de la même façon. Je vis faire cette opération à Bagtchè-Seraï, et j'eus d'abord quelque peine à me rendre compte de ce dont il s'agissait. La bête était couchée sur le dos, les quatre jambes en l'air et nouées ensemble. Un homme assis sur la tête du bœuf le maintenait dans cette position en lui comprimant fortement les naseaux, tandis que le maréchal-ferrant remplissait son

office. Il y avait je ne sais quoi de bouffon dans toute cette scène, quoique, à en juger par les gémissements étouffés du pauvre animal, il ne dût pas le moins du monde trouver la chose risible.

Il est triste de penser que les habitants de ces délicieuses vallées disparaissent graduellement sous l'influence pernicieuse de la Russie. Dans ces dernières années, la population tartare a rapidement décru : elle n'est plus aujourd'hui que d'environ cent mille âmes. C'est à peine la moitié de toute la population de la Crimée. L'énergie de ces hommes paraît aussi décliner avec leur nombre. De grandes étendues de terrain, qui produisaient autrefois des récoltes magnifiques, sont maintenant abandonnées sans culture. Les manufactures tartares sont en décadence ; les nobles familles sont éteintes ; les paysans ont été ruinés par le fisc russe. Les cabanes aux toits plats, qui se cachent encore au milieu d'une végétation merveilleuse, tomberont bientôt en poussière, et avec elles disparaîtront les derniers vestiges d'un peuple qui, jadis, a occupé une place importante parmi les puissances de l'Europe orientale.

L'après-midi était avancée quand nous arrivâmes au romantique village d'Œsembash, situé au pied des montagnes, et notre guide prétendit qu'après les fatigues de la journée, il était impossible d'aller plus loin. Cependant. malgré l'air de propreté du village, nous nous étions promis de nous rapprocher davantage de la civilisation. Nous redoutions plus les attaques des puces tartares que les dangers du passage de l'Œsembash par une nuit obscure. Nous sommâmes notre guide de tenir ses engagements, et poursuivîmes, en dépit des instances des paysans, fort

désappointés de perdre des hôtes aussi distingués. Notre guide se consola du départ en cheminant avec un vieux Tartare, qui voulut profiter de notre compagnie pour continuer son voyage pendant la nuit.

Le passage de la vallée de l'Œsembash à Yalta est, à coup sûr, le plus beau de la Crimée. Les sites des environs de Bagtchè-Seraï se trouvent surpassés par le panorama sublime que le regard découvre en atteignant le sommet de l'OEsembash. De tous les côtés, nous nous voyions environnés de pics et de rochers grandioses, audessous desquels s'étendaient sur les flancs du mont d'épaisses forêts de pins. Plus bas encore, dans la plaine, s'épanouissaient au sud de beaux vignobles, et la petite ville d'Yalta mirait ses maisons blanches sur la surface unie de la mer. Au nord, enfin, le vallon semblait séparé du reste du monde par une haute muraille de rochers et par les forteresses inaccessibles qui gardent l'entrée de cette terre enchantée. Ces pins, aux couleurs sombres, et les rochers grisâtres qui les dominent, ces vignes riantes au penchant des coteaux, la mer dans cette baie favorisée d'Yalta, aussi azurée que le ciel, réunissaient les aspects les plus divers de la nature. C'était un paysage de la Norwége éclairé par le soleil de l'Italie.

Cependant la soirée s'avançait; les ombres des bois de pins se perdirent dans les ténèbres de la nuit. Il fit bientôt si noir que nous dûmes conduire nos chevaux à la main, en obéissant aux appels de notre guide que nous ne pouvions plus apercevoir. Nous compatissions aux fatigues de nos pauvres bêtes, qui nous avaient portés treize heures sans débrider. Nous finîmes pourtant par arriver à Yalta, et je ne doute pas que nos chevaux n'aient éprouvé un

meilleur traitement dans l'écurie du Tartare que nous-mêmes à l'hôtel d'Odessa.

CHAPITRE XXIII

Yalta. — Le grand hôtel. — Départ. — L'ancienne cité de Chersonèse. — Nos compagnons de voyage. — La guerre du Caucase: son but, ses effets sur nos possessions des Indes. — L'agression russe en Orient. — Eupatoria. — Nouvelle façon de subventionner un théâtre. — Arrivée à Odessa. — Premières impressions.

Yalta a la prétention d'être une sorte de petite capitale. Malheureusement, ses constructions ne répondent nullement au site délicieux au milieu duquel elles s'élèvent. Comme Londres même, Yalta a ses *cockneys*, et il n'est pas sans intérêt pour le touriste de comparer les badauds russes à ceux de son pays.

On trouve à Yalta des bains russes qui paraissent n'avoir jamais servi. C'est, pour ainsi dire, une usurpation des habitants sur les droits de la baie, dont nous avions admiré les beautés en y nageant des heures entières. Nous remarquâmes dans les rues nombre de *ponies*, dont les propriétaires vous poursuivent avec opiniâtreté, en vous vantant les attraits d'Alupka et d'Orianda. Le soir, des groupes d'officiers flânent sur le quai, et, s'il y a un vapeur dans la baie, les passagers errent par bandes dans la ville, s'ébahissant sur toute chose, comme les curieux au Caire. De nombreux étalages de fruits vous tentent à chaque pas. Les prix en sont exorbitants pour l'étranger qui a l'imprudence de vouloir faire sa provision lui-même.

Une rue, dont les maisons étaient éclatantes de blancheur et au milieu desquelles notre hôtellerie se faisait remarquer, quelques magasins et les établissements publics, bâtis sur le bord de la mer, la plus fantastique église, pittoresquement située au-dessus de la ville, forment la physionomie d'Yalta. Elle semble cependant destinée à devenir bientôt une ville de bains *fashionable* pour les habitants de Sébastopol et d'Odessa. Des échafaudages sont dressés de tous côtés, et on construit sans cesse de nouvelles maisons.

Les prétentions de l'hôtel sont tout à fait caractéristiques de l'importance croissante de la ville. C'est un assez bon spécimen des hôtels russes. En débarquant, le voyageur s'engage dans un vestibule, puis monte un étage, dans l'espoir de rencontrer quelqu'un. Il est fort désappointé d'abord de ne trouver personne, et il finit pourtant par découvrir une sorte de valet, un domestique, et lui montre son bagage d'un air brusque et mécontent. L'inconnu prend alors la parole, et, avec une exquise politesse, d'une voix sympathique, il apprend à l'étranger qu'il est le prince Galitzin. (Il y a environ trois cents princes Galitzin en Russie.) Notre voyageur s'échappe en se confondant en excuses ; il ouvre les portes, monte et descend plusieurs escaliers, et rencontre un autre individu avec un cigare à la bouche. Décidé à ne pas renouveler son erreur, il s'adresse à lui respectueusement en français, en allemand, ou, s'il peut assembler quelques mots russes, il témoigne le désir de trouver le maître d'hôtel ou quelque garçon. Aussitôt le gentleman s'éloigne sans mot dire, mais évidemment offensé. Cependant, au bruit de pas qui résonne bientôt dans les longs corridors, l'étranger se retourne et

se trouve en face du maître d'hôtel en personne. La visite des appartements commence. Enfin, après maintes recherches, on vous installe dans une petite chambre sans tapis, avec un parquet très-sale. C'est le logis assigné au voyageur.

Une mauvaise couchette avec un matelas plus mauvais encore, que l'on a décorés du nom de lit, une table et une chaise, composent tout l'ameublement. Ce misérable gîte coûte trois shillings quatre deniers par nuit. Après des pourparlers infinis, on obtient, par-dessus le marché, une cuvette et un pot à l'eau; puis, comme un luxe extraordinaire, un drap, dont les déchirures attestent les longs services, est étendu sur le matelas.

Le lait et le beurre étaient des somptuosités tout à fait inconnues au grand hôtel de Yalta; on ne peut s'y procurer des œufs qu'à un prix exorbitant; quant aux légumes, il n'en est pas question. Pas de sonnette, bien entendu, pour appeler le domestique; on ne parvient à le faire venir, lorsqu'on a besoin de lui, qu'à force de crier à tue-tête dans les couloirs : *Chelaviek*. Naturellement le *chelaviek* est toujours dans une partie éloignée de l'établissement au moment où on l'appelle, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il est le seul domestique de l'hôtel.

En homme avisé, notre voyageur fera bien de cultiver la connaissance du prince Galitzin, qui n'est pas le moins du monde contrarié d'avoir été pris pour un valet, et qui désire avant tout maintenir la réputation des hôtels russes et le rang de son pays parmi les nations civilisées. Les étrangers, dit-il, se plaignent des hôtels parce qu'ils ne savent pas voyager; et, pour faire jouir son ami l'Anglais du bénéfice de son expérience, il l'introduit dans la

petite chambre occupée par *madame la princesse* et ses cinq enfants. La dame est à peine visible au milieu des coussins qu'un nombreux domestique est incessamment occupé à empiler. Le cuisinier farfouille au milieu des sacs de provisions qui obstruent le passage; les enfants se pressent autour de leur *somovar*. Il est évident que notre ami le prince n'a d'autre souci dans un hôtel que de s'assurer le couvert, et que, de cette façon, il est toujours satisfait.

Lorsqu'on voyage en Russie et particulièrement dans la Crimée, on doit s'attendre non-seulement à ce régime, mais encore à payer dans les auberges le prix des hôtels de premier ordre. On en vient presque à regretter le vernis de civilisation qu'a reçu la Crimée. Je préfère infiniment à ce luxe factice l'hospitalité vraie d'une cabane tartare, où nous recevions un accueil sincère, et menions une sorte de vie orientale.

La Crimée paraît dans une bien triste situation, quand on songe à ses ressources et aux curiosités qu'elle offre aux voyageurs. Le jour viendra probablement où l'OEsembash sera visité en été aussi souvent que le Grimsel, et où le village tartare qui se cache sous son ombre sera transformé en un autre Lauterbrun. Déjà, deux ou trois fois par mois, des vapeurs font le trajet de Taganrog ou de Redout-Kalé, en faisant relâche aux divers ports de Kertch, de Théodosie et de Yalta.

Un soir enfin, nous échangeâmes nos chambres sans *comfort* pour le salon encombré de passagers d'un de ces vapeurs; mais comme nous nous étions emparés de quelques pieds carrés en arrivant à bord, nous pûmes nous étendre sur le plancher au milieu d'une légion de ronfleurs.

Le lendemain matin, nous doublions le cap Chersonèse, le point le plus occidental de la péninsule héracléenne. Pendant près de douze siècles, a prospéré sur ces côtes la célèbre colonie de Cherson, rivalisant avec les colons du Bosphore, qui possédaient l'extrémité orientale de la Tauride. Une muraille puissamment fortifiée, dont on découvre encore les ruines, s'étendait d'Inkerman à Balaclava, et protégeait les habitants de ce populeux promontoire contre les incursions des barbares. Le cap, que les Tartares appelaient Aï-Bûrûm, ou le *saint promontoire*, est regardé par Pallas comme le Parthénium de Strabon. Ces rochers gardent le souvenir d'Oreste et d'Iphigénie.

Le monastère de Saint-Georges, avec son église au dôme vert, ses terrasses et ses jardins suspendus à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la mer, occupe à peu près la même position que l'ancien temple de Diane. Plus loin, vers l'ouest, sur la péninsule de Phanary, sont dispersées les ruines de l'ancienne cité de Chersonèse. Toute cette partie du littoral a été explorée par Pallas, qui était guidé dans ses recherches par les minutieuses descriptions de Strabon. L'illustre naturaliste donne un aperçu très-intéressant des ruines de la nouvelle cité de Chersonèse, qui florissait du temps de l'historien grec. Ces ruines ont existé jusqu'à ces derniers temps, dans un bon état de conservation. Le vandalisme moscovite a démoli les portes des forts et une grande partie de la belle muraille qui entourait la ville. Les blocs de pierre du rempart ont été employés à faire des voûtes dans la forteresse de Sébastopol, profanation devant laquelle auraient reculé les premiers envahisseurs de la Crimée.

Lorsque Rome eut conquis la Tauride, Cherson conti-

nua à prospérer sous le gouvernement de princes indépendants. Ceux-ci finirent par rechercher la protection des empereurs de Byzance, et, en 840, Cherson devint la capitale de la Khazarie, sous l'empereur Théophile. Elle conserva une certaine importance, jusqu'à la conquête de la Tauride par les Tartares, et fut alors incorporée à l'empire de la petite Tartarie.

Nous touchâmes à Sébastopol et y primes une cargaison d'officiers généraux et de ministres d'État qui avaient assisté à la grande revue. Nous avions à bord le plus curieux assemblage de passagers. De vieux gentilshommes hypocondriaques revenaient des bains fameux de Pettiagorsk, dans le Caucase, en compagnie de femmes délicates qui fumaient sans cesse. Des officiers cosaques se montraient bouffis d'orgueil en racontant les hauts faits de leurs régiments. Des Allemands qui avaient récemment visité la Circassie, et qui portaient encore le vrai costume lesghi, paraissaient aussi sceptiques que le leur permettait la politesse touchant ces histoires de la vaillance russe, tandis qu'ils faisaient les plus grands éloges des Circassiens et de leur chef intrépide, Schamyl-Bey, dont la résidence est l'imprenable forteresse de Dargo.

Ces témoins impartiaux de la guerre du Caucase paraissaient convaincus que la situation de la Russie dans ces contrées s'aggrave chaque année. Les pompeux récits des feuilles du gouvernement sur les triomphes des armes russes n'ont le plus souvent pour motif qu'un désastre qu'il est nécessaire de convertir en victoire. Selon ces bulletins véridiques, les Russes ont gagné, en moyenne, douze batailles par an, pendant les vingt-deux dernières années, et le nombre des Circassiens qui ont été tués dans

ces combats excède de beaucoup le chiffre de la population tout entière au commencement de la guerre. Il sera bientôt nécessaire de rechercher par quel miracle les montagnards sont toujours prêts à réparer leurs pertes, et quelle peut être l'intervention mystérieuse qui leur donne la puissance de résister victorieusement aux attaques multipliées de leurs ennemis. Pour nous, cependant, moins crédule, et qui d'ailleurs n'avons pas oublié les épreuves des armes anglaises dans la guerre des Cafres, nous n'avons pas besoin de demander à une cause surnaturelle l'explication des échecs de la Russie. Il est évident qu'un peuple chez lequel tous les hommes ont fait la guerre pendant vingt-deux ans, doit être des plus redoutables à son ennemi. Les montagnards ont pu éprouver la valeur des Russes et les convaincre de leur propre supériorité. Chaque année de résistance inspire à ces tribus une énergie nouvelle, tout en décourageant leurs agresseurs. Elles apprennent l'art de la guerre aux dépens de la Russie. On a enlevé aux Circassiens tout moyen de se procurer des munitions et des armes : ils ont appris à en fabriquer eux-mêmes.

Jusqu'ici les Circassiens ont été divisés par des dissensions intestines. Mais on dit (le fait est-il réel ?) que Schamyl est parvenu à un accord avec la plupart des autres tribus. Il n'y a pas de doute que si cette réconciliation est accomplie, une armée circassienne commandée par les officiers européens qui, depuis longtemps, ont pris part à la guerre, pourrait devenir fatale à la Russie. Un grand nombre de ces officiers sont Polonais. Un de mes compagnons de voyage, qui avait visité les mines de Sibérie, m'assura y avoir parlé à deux Anglais, faits prisonniers en combattant dans les rangs des montagnards. Nos malheu-

reux compatriotes sont condamnés aux chaînes à perpétuité. La mort des mains d'un Cosaque n'eût-elle pas été mille fois préférable ?

Si l'on demande à un Russe comment il se fait que cette énorme armée qui sert maintenant dans le Caucase n'a pas encore réduit cette petite province à l'obéissance, il vous répond que la guerre pourrait être finie demain, mais qu'elle est nécessaire à l'instruction des troupes impériales. C'est, pour ainsi parler, une institution d'État, où les nouvelles recrues apprennent leur devoir, où les soldats insoumis sont domptés. C'est une sorte de colonie disciplinaire absolument indispensable à la bonne organisation de l'armée. Sans m'arrêter à considérer si la Russie a besoin d'une guerre étrangère permanente pour le bien de ses forces navales et militaires, ce qui, pour le dire en passant, en ferait un voisin déplaisant à l'extrême, j'imagine qu'elle serait enchantée de terminer à tout prix la guerre du Caucase. N'a-t-on pas avancé que cette guerre avait absorbé pour beaucoup d'années le revenu presque entier de la Pologne? D'ailleurs, n'avons-nous pas vu le gouvernement russe faire maintes fois des ouvertures pacifiques aux chefs circassiens? Et cependant, pour la Russie, la guerre ne saurait être terminée d'une façon satisfaisante que par l'entière soumission du pays. Ce but, les armées russes ont été profondément incapables de l'atteindre.

Ce n'est pas pour l'importance territoriale des montagnes du Caucase que la Russie en souhaite l'annexion. Le revenu total de la province ne couvrirait pas la moitié des dépenses qu'exige annuellement la conquête. Ce n'est pas davantage en vertu d'un titre ou d'un droit quelonque.

On prétend que l'empereur ne sacrifie chaque année, dans les défilés du Caucase, des milliers de ses sujets que pour se venger d'une résistance si résolue et si obstinée. Nous ne lui ferons pas l'injure de supposer qu'il se laisse guider par d'aussi indignes motifs, tandis qu'il est, à cette guerre, des raisons plus solides. C'est, il faut le reconnaître, l'existence, au milieu de provinces si récemment soumises à la Russie, de tribus indépendantes et sympathiques aux populations vaincues, qui détermine la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Aussi longtemps que les montagnards auront le pouvoir de fermer les seuls défilés qui donnent accès à la Russie dans une partie de ses vastes possessions, la valeur des provinces transcaucasiennes se trouvera singulièrement amoindrie, et le czar sera déçu dans son projet longtemps caressé de porter plus au sud la frontière de l'empire. Dans l'éventualité d'un démembrement de la Turquie, le gouvernement russe ne saurait annexer avec quelque avantage les provinces asiatiques de la Porte qu'après avoir conquis la Circassie. L'agression russe rencontre donc aujourd'hui une barrière formidable dans l'indépendance circassienne.

Mais lorsque les troupes russes pourront impunément s'engager dans les étroits défilés du Caucase, et acquérir de nouvelles provinces au sud et à l'est; lorsque la frontière de la Russie touchera celle de la Perse sur une grande étendue du territoire qui est turc actuellement; lorsque Saint-Pétersbourg verra son influence s'accroître à la cour du shah, et le Caboul seulement attentif à servir ses desseins, les intérêts de la Grande-Bretagne dans l'Inde seront affectés de la façon la plus grave. Dans la crise pré-

sente des affaires d'Orient, on ne saurait considérer ces questions comme purement spéculatives.

On doit se rappeler que l'agression russe ne menace pas seulement la Turquie d'Europe. La frontière asiatique de la Russie est située à deux cents milles au sud de la latitude de Constantinople. Il n'y a pas une marche plus longue du Pruth à Orsova que de l'Araxe au Tigre. Les Cosaques postés aujourd'hui sur les bords de l'Aroxe ont fait plus de la moitié du chemin de Moscou à Peshawur. L'espace qui sépare la Russie de l'Inde anglaise, n'est pas si grand que le territoire dont la Porte a déjà été dépouillée en Asie, et la majeure partie de cet espace appartient à une puissance dont le destin est indissolublement lié à l'indépendance chancelante de l'empire ottoman. Quand on envisage de tels faits, on conçoit la possibilité du triomphe de l'influence russe à la cour de Perse; l'extension de la frontière méridionale de l'empire jusqu'à Hérat ne paraît plus une chimère, et alors, si l'on n'a pas à redouter une invasion, on doit songer du moins à l'action qu'exercerait sur les provinces septentrionales de l'Inde ce nouvel et puissant voisin. Les agents secrets du czar se répandraient dans nos possessions, fomenteraient la désaffection, troubleraient le gouvernement et accompliraient dignement enfin les insidieux desseins d'un maître aussi peu scrupuleux qu'eux-mêmes.

Un autre et plus immédiat résultat de l'agression russe dans la Turquie d'Asie serait le rude coup que porterait inévitablement à notre commerce de la mer Noire l'annexion des provinces de Khars et d'Erzeroum.

La Russie regarde d'un œil jaloux les affaires considérables que nous faisons actuellement par la voie de Trébizonde,

car le système prohibitif et la qualité inférieure de ses propres productions la rendent incapable de nous disputer le commerce de l'Orient. Mais si les provinces de Kars et d'Erzeroum étaient annexées à l'empire, la Russie essayerait de nouveau de monopoliser ce commerce que la politique aveugle qui a fermé les provinces transcaucasiennes, a laissé tomber en nos mains. C'étaient là cependant des sujets de conversation qu'il était presque impossible de toucher avec nos compagnons de voyage, qui ne se seraient jamais laissé entraîner à exprimer la moindre opinion politique.

Nous touchions à Eupatoria, ville sans intérêt, située au milieu des bas-fonds de la steppe, mais que l'on regarde comme le port le plus prospère de la Crimée. Eupatoria doit sa fortune au grand nombre de juifs karaïtes qui y résident. Ces heureux négociants forment la plus grande partie de la population, et la ville est ornée de la plus belle synagogue dont cette secte puisse se vanter.

D'Eupatoria à Odessa, la course est de dix-huit heures. Le vent, qui avait fraîchi vers le soir, avait chassé dans le salon la foule des passagers : ce n'était rien moins qu'un lieu de repos. Pourtant, trop bien accoutumé à de pareilles scènes pour en être incommodé, je m'endormis profondément, et mon sommeil ne fut troublé durant la nuit que par un murmure de voix confuses, de lourds piétinements à mes côtés, et un rêve des plus désagréables. En m'éveillant le matin, je m'expliquai facilement les vagues pensées de tristesse dont j'étais oppressé, et fus à peine surpris de lire sur la figure de ceux qui étaient debout, et qui probablement n'avaient pas dormi, des sentiments analogues aux miens. Quelqu'un dit que, pendant la nuit,

s'agitant sur le dur plancher du salon, il avait étendu la main et tressailli au contact de la face glacée de son proche voisin. Les gémissements étouffés que nous entendions à travers la porte entr'ouverte de la cabine des dames, venaient de la femme du malheureux qui était mort subitement, sans faire le moindre appel à ses nombreux compagnons de voyage. C'était un homme paisible et réservé ; bien qu'il fût à bord depuis trois ou quatre jours, il n'avait parlé qu'à un petit nombre de passagers qui se montraient très-fiers de la distinction, et s'empressaient à communiquer le résultat de leurs observations aux groupes de curieux impressionnables. Les Russes ne moralisent pas souvent ; toutefois, un vieux conseiller privé, infatué de sa personne, et qui, d'ordinaire, bornait le dialogue à une discussion de ses mérites, favorisa la compagnie de quelques réflexions appropriées à la circonstance, et rappela incidemment la mort du duc de Wellington.

L'avis de notre prochaine arrivée à Odessa changea bientôt le cours des idées à bord. La matinée était belle, et nos gens n'eurent pas de peine à secouer leur mélancolie quand nous entrâmes dans ce noble port, et jetâmes l'ancre sous les murs de la principale cité commerciale de l'empire. Les dames qui revenaient des bains, s'étaient réunies en groupes sur le pont ; elles trouvaient, disaient-elles, leur cabine et la société de la veuve tristes. Ces jeunes femmes devisaient gaiement de la saison prochaine. Le quai, seulement éloigné de quelques yards, était peuplé de figures joyeuses. On eût dit des amis qui se retrouvent après un long voyage. Bientôt il devint évident que les embrassades seraient renvoyées à un autre

moment, et, un à un, tout ce monde s'évanouit. Les jeunes dames en ressentirent un vif dépit, et réellement commencèrent à souhaiter du fond de leurs cœurs que le pauvre homme ne fût pas mort; car elles entrevoyaient que telle était la cause de notre détention à bord. Le conseiller privé déclara qu'il ne saurait être arrêté par une chose aussi complétement insignifiante. Un aide de camp du prince Woronzoff fit remarquer qu'après lui et ses dépêches, le conseiller privé seul serait autorisé à débarquer, car on ne pouvait admettre qu'un personnage de cette importance portât avec lui l'infection. Les autres passagers reconnurent que la chose allait de soi, mais ils n'avaient jamais pensé qu'il valût la peine de le dire. Un bateau chargé de médecins excitait alors, au plus haut degré, l'attention générale. On venait reconnaître la nature de la maladie à laquelle avait succombé notre compagnon.

Ma complète ignorance des circonstances véritables dont nos destinées dépendaient, m'empêchait de prendre part aux alternatives d'espérance et de désespoir qui agitaient les passagers. Ceux-là tremblaient pour notre sort qui savaient que la personne chargée des approvisionnements de la quarantaine a, en même temps, l'entreprise du théâtre d'Odessa. Des deux affaires, la première est excellente, la seconde fort chanceuse; de sorte que, par système de compensation, le gouvernement a entendu qu'elles fussent réunies dans les mêmes mains. Aussi aucune occasion n'est-elle perdue de découvrir quelque maladie contagieuse parmi les équipages des navires étrangers à leur arrivée à Odessa. Le nombre des personnes ainsi emprisonnées, la longue durée de la quarantaine, les prix

exorbitants des provisions qui leur sont fournies, rendent des sommes plus que suffisantes pour couvrir les pertes du théâtre d'Odessa pendant la mauvaise saison. On peut dire qu'à Odessa la composition de la troupe comique et les plaisirs de la société dépendent, chaque année, de la mortalité à bord des bâtiments qui entrent dans le port. En vérité, on m'a assuré que, si le choléra venait à sévir de nouveau à Constantinople, le directeur du théâtre se proposait d'engager Rachel.

La chance tourna en notre faveur, et nous ne fûmes pas peu satisfaits d'apprendre que le défunt était beau-frère du gouverneur d'Odessa. Naturellement il ne pouvait être question de mettre en quarantaine la veuve infortunée. Le conseil de santé déclara que le cas n'était pas pestilentiel (probablement son opinion était faite avant de monter à bord), et ceux des passagers auxquels la chose fut agréable purent, le soir même, honorer de leur présence le théâtre d'Odessa, et prendre leur part d'un plaisir aux frais duquel nous avions tous failli contribuer.

CHAPITRE XXIV

Odessa. — Aspect de la ville. — Le commerce intérieur de l'empire ; son influence sur les marchés étrangers. — Le chemin de fer d'Odessa à Moscou. — Aristocratiques cultivateurs de betteraves. — Le bureau de police à Odessa.

J'éprouvai en quelque sorte des sentiments de gratitude et de triomphe en gravissant la montagne escarpée qui conduit du quai à la ville d'Odessa. J'étais heureux d'avoir échappé à une quarantaine de trois semaines.

d'avoir traversé la douane sans qu'on eût visité nos bagages; enfin, après une route difficile et ardue, de pouvoir me retrouver au milieu des commodités de la vie civilisée. Je triomphais, parce qu'il me serait désormais permis de condamner les hôtels, de déprécier les boutiques russes et de critiquer la civilisation moscovite en général, sans qu'on pût me jeter à la face cette éternelle réponse: « Vous ne pouvez vous prononcer sur tous ces sujets sans avoir visité Odessa. »

On m'avait fatigué les oreilles d'allusions réitérées à la *Florence* russe. A bord du vapeur, pendant deux jours et deux nuits, des habitants d'Odessa, infatués de leur ville natale, m'avaient obsédé, à force de me répéter que rien de ce que j'avais vu, soit à Moscou, soit à Saint-Pétersbourg, n'avait pu me donner une idée, même affaiblie, des magnificences d'Odessa. A les croire, cette ville réunissait à elle seule les beautés de toutes les capitales de l'Europe. Ses statues et son Opéra étaient dignes de l'Italie; ses boulevards et ses magasins rivalisaient avec ceux de Paris; ses clubs avaient pris l'Angleterre pour modèle; quant à ses hôtels, ils n'avaient pas leurs pareils en Europe; enfin, les attraits d'Odessa surpassaient tout ce que mon imagination pouvait concevoir. Seulement je ne fus pas peu surpris d'apprendre qu'il n'y avait pas d'autre moyen de quitter ce séjour enchanteur qu'en achetant une voiture et des chevaux. Odessa, probablement, est la seule ville de l'Europe d'environ cent mille âmes où il n'existe, pour la locomotion, que ces *télégas* auprès desquels nos chars à bœuf du Cap seraient des équipages de luxe, et encore sont-ils exclusivement affectés au transport des *feldjagers* et des dépêches.

Il est clair que ces naïfs habitants d'Odessa ne se montraient si orgueilleux que par suite de leur parfaite ignorance des mérites des autres cités. Ils ne sauraient trouver étrange qu'une paire de draps coûte un extra d'un rouble dans les meilleurs hôtels, puisqu'ils n'en font presque jamais usage dans leur intérieur. Faut-il s'étonner que les cruches et les cuvettes soient traitées de superfluité par des gens qui suivent le mode d'ablution usité à bord des vapeurs? On se passe de mains en mains quelques gouttes d'eau qui s'épuisent de l'un à l'autre, et la toilette est terminée. Nos instances pour obtenir un bassin à bord nous firent considérer comme des voyageurs difficiles, qui ne voulaient pas se conformer aux usages du pays.

A notre arrivée à Odessa, nous fûmes frappés de la différence marquée qui existait pour le climat, les habitants et les costumes, entre les provinces de l'est et les bords de la mer Noire. Nous nous trouvions de nouveau entourés par les peaux de mouton et fouettés par un vent d'est qui mugissait sur les steppes désolées. Point de pics élevés pour nous abriter, point de soleil d'été pour nous réchauffer. Le jour où nous arrivâmes, l'hiver semblait redoubler d'intensité, comme pour nous chasser de la Russie. Cependant nous ne pouvions partir sans que notre intention eût été annoncée pendant plusieurs jours dans les feuilles, pour l'édification de créanciers imaginaires. Par bonheur, nous avions eu l'idée de publier l'avis de notre départ avant même de débarquer à Odessa, et cette précaution diminua la longueur de notre séjour. Au surplus, les distractions ne devaient pas nous manquer dans le plus grand entrepôt commercial de la Russie.

Odessa est cosmopolite ; presque tous les pays de l'Europe y comptent des représentants. On remarque dans les rues la plus grande variété de costumes. Il y règne un air d'activité et de vie inconnu aux autres cités russes, conséquence de son rapide accroissement et de sa population mélangée. Les habitants jouissent d'infiniment plus de liberté que ceux d'aucune autre ville de l'empire. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir que la police permettait de fumer et de converser dans les rues. La population vise évidemment à se montrer aussi peu russe que possible. C'est là une contradiction flagrante de la part des habitants d'Odessa ; car, d'un côté, ils vantent avec emphase l'excellence de la supériorité des mœurs nationales, et, de l'autre, ils cherchent à dissimuler leur nationalité, et s'efforcent, avec cette faculté d'imitation particulière au caractère russe, de s'assimiler aux autres peuples de l'Europe. Il en résulte que, en dehors de l'intérêt que donne à cette cité son importance commerciale dans un pays où le négoce n'est nullement encouragé, le touriste a peu d'observations à recueillir dans les larges rues d'Odessa. Les passants y sont d'ailleurs aveuglés par des tourbillons d'une poussière blanchâtre qui revêt d'une couleur uniforme les rangées d'arbres rabougris et les hautes maisons qu'ils bordent.

Odessa a prospéré, en dépit du régime russe, parce qu'elle a pour principal article de commerce la denrée dont l'usage est le plus général en Europe. Comme les exportations y excèdent les importations des deux tiers, on peut dire que la fortune de cette ville ne repose pas sur des fondements très-solides. Une guerre aurait de plus sérieuses conséquences pour les provinces

méridionales de la Russie que pour les pays qui en tirent leurs approvisionnements de céréales. Pour ces provinces, la ruine serait permanente et irremédiable; pour le pays en guerre avec la Russie, il en résulterait sans doute un inconvénient sérieux, mais temporaire; on trouverait bientôt une nouvelle source d'approvisionnements qui ne serait pas exposée à de violentes et soudaines interruptions. Quoi qu'il en soit, dans une question de paix ou de guerre, le gouvernement russe ne se laissera jamais influencer par les intérêts commerciaux de son empire.

Le commerce de la Russie est en grande partie entre les mains de négociants étrangers, et en expliquant l'indifférence du gouvernement, ce simple fait prouve combien les indigènes sont peu dignes d'un meilleur traitement que celui qu'ils subissent aujourd'hui. Mais la Russie ne souffre pas seule du despotisme du gouvernement et de l'apathie des sujets. Si ces deux influences sont fatales au commerce de la Russie, elles conspirent malheureusement pour le reste de l'Europe à élever le prix des produits russes au delà de toute expression. Il n'est pas difficile de remonter à la cause d'un tel résultat.

Les seuls négociants autorisés à commercer directement avec l'étranger sont ceux qui appartiennent à la première ou à la seconde corporation, et encore les membres de cette dernière ne peuvent-ils le faire que dans certaines limites. Les droits divers exigés par le gouvernement pour l'obtention du privilége sont si considérables, que les transactions internationales ne sont accessibles qu'à un petit nombre de personnes. On comprend combien un tel système est fait pour empêcher les marchands russes de se multiplier.

Malgré l'extension rapide du commerce de la mer Noire pendant ces dernières années, la corporation du premier ordre ne s'est augmentée que de quatre marchands depuis quinze ans, tandis que, d'un autre côté, le nombre des paysans qui ont obtenu des diplômes pour commercer dans l'intérieur de l'empire s'est accru d'un tiers durant la même période. Ainsi les relations commerciales de l'intérieur se sont développées à la faveur de ce commerce d'exportation qui n'a pas profité aux négociants d'un ordre plus élevé.

Il n'est pas moins préjudiciable aux véritables intérêts du commerce, qu'il puisse être exercé par des paysans ignares, à demi civilisés, qui ont obtenu des licences pour un an, et sont encore réduits à la condition de serfs. Cet état de choses aboutit à une absence totale de crédit, et livre les marchands des côtes à la merci de ces petits commerçants, qui ne se font scrupule d'aucune pratique déloyale pour réaliser un prompt bénéfice. C'est cette classe qui fréquente les nombreuses et vastes foires du pays, et qui exerce une influence indirecte sur les marchés étrangers. Avant d'atteindre le port d'exportation, les articles sont déjà surchargés d'une valeur supplémentaire, qui s'élève à soixante pour cent sur les productions du sol, et à vingt-cinq pour cent sur celles de l'industrie. Quels bons résultats pourrait-on se promettre dans un pays où le manque de capitaux, le manque d'initiative, le manque de liberté, le manque de routes, le manque de probité, se combinent pour comprimer tout essor commercial?

Aujourd'hui même il n'y a pas de route macadamisée qui conduise à Odessa. On n'a pas encore tenté d'utiliser les magnifiques fleuves qui offrent des voies de communi-

cation toutes tracées avec l'intérieur. Le Pruth, le Dniéper, le Dniester et le Bug sont navigables ou peuvent aisément le devenir. Sur ces grands cours d'eau, on ne voit flotter actuellement que des trains de bois. Il ne se rencontre pas de compagnie industrielle assez hardie pour tenter une entreprise que le gouvernement pourrait ruiner à tout moment. En Russie, presque toutes les innovations sont commencées sous les auspices de quelque étranger téméraire, qui n'a pas vécu longtemps dans le pays, et qui n'en connaît pas à fond les habitudes. Aussi je pense que le chemin de fer de Moscou à Odessa ne sera pas fait de sitôt, quoique le gouvernement ait offert une garantie de quatre pour cent. Ce sera une singulière anomalie de voir un chemin de fer relier deux aussi grandes villes avant qu'il n'existe entre elles aucune route macadamisée. On n'en trouverait d'exemple qu'en Amérique.

Toutefois, quand des hommes de marque se sont livrés à quelque spéculation, les frais en sont supportés par la communauté tout entière. Ainsi, dernièrement, dans le voisinage d'Odessa, de grands propriétaires voulurent donner une extension considérable à la culture de la betterave et à la fabrication du sucre. Malgré leurs louables efforts, ces aristocratiques producteurs firent de mauvaises affaires, et la plupart eussent été ruinés, si le gouvernement n'était pas venu à leur aide en prohibant la vente de tout autre sucre. Cette prohibition oblige les habitants à payer le sucre russe cent pour cent au-dessus du prix auquel il serait possible d'obtenir celui de nos colonies. Je n'appris pas sans quelque satisfaction, que, malgré ce règlement inique et le secours du travail forcé, les cultivateurs de betteraves sont incapables de faire leurs frais.

Et cependant les nobles eux-mêmes sont peu favorisés par le pouvoir. Si, au lieu d'essayer de protéger leurs spéculations par des mesures prohibitives, le gouvernement consentait à lever les lourdes taxes qui pèsent sur la noblesse, la situation de cette partie de la société russe se trouverait aussitôt singulièrement améliorée. La taxe des passeports, par exemple, serait intolérable dans tout autre pays. Un Russe, quel que soit son rang, n'obtient qu'avec la plus grande difficulté une autorisation de voyager ou un permis d'absence pendant deux ans, et ce permis ne coûte pas moins de quatre-vingts livres par tête.

Heureusement pour les voyageurs étrangers, le gouvernement ne montre pas avec eux de semblables exigences. Toutefois les mille formalités qui leur sont imposées ne laissent pas d'entraîner beaucoup de tracas et d'ennuis. L'administration est plus sévère en Russie que dans aucune autre contrée de l'Europe. La vénalité et l'insolence des employés viennent encore accroître les inconvénients du système. Ces bureaucrates, en vertu de leur charge, sont des nobles de la quatorzième classe, et ils se croient autorisés à traiter tous les étrangers comme des serfs.

Le bureau de police d'Odessa est bien fait pour préparer le touriste aux épreuves qui l'attendent dans les autres grandes villes de l'empire. En haut d'un obscur escalier est une antichambre peuplée de gens qui attendent, tête nue et dans le maintien le plus humble, qu'on leur ouvre une barrière où se tiennent deux soldats. Si le voyageur est Anglais, son air résolu en impose aux deux cerbères, et il est sur-le-champ introduit dans une salle d'une malpropreté extrême. Quelques pauvres diables, en guenilles, écrivassent tristement en ce lieu, sans se soucier de vous ou

de votre passe-port. Cependant vous suivez l'indication qui vous est donnée au bout d'une plume, et vous passez dans une autre chambre où les habits des rédacteurs montrent un peu moins la corde. Un homme prend alors votre passe-port, le lit à loisir, et se livre à maintes recherches dans les cartons placés près de lui. Le voyageur attend avec patience le résultat de cette enquête. D'ordinaire, le passe-port circule de mains en mains. Celui-ci prend une note, cet autre consulte un dossier. Le temps s'écoule. Vos instances restent vaines : vous tentez de séduire tout ce monde. On empoche complaisamment vos largesses, et l'on vous dit de revenir dans trois heures. Si vous doublez la somme, on vous répondra par le mot *sichass*, « *immédiatement.* » Mais ne vous réjouissez pas trop : pour les gens un peu initiés aux mœurs russes, le mot a, dans les deux langues, une signification tout opposée.

Ce manége se répète jusqu'à trois ou quatre fois. Les conférences se succèdent entre les employés. On dirait que votre affaire présente des difficultés tout exceptionnelles. Enfin, en désespoir de cause, vous refusez tout nouveau pourboire, et, laissant votre passe-port, vous vous déterminez à aller vous plaindre au gouverneur. Ce fonctionnaire, qui s'est enrichi par de semblables pratiques, montre néanmoins la plus vertueuse indignation, et il ordonne qu'aussitôt le passe-port soit délivré. Sans la bienveillante intervention du consul d'Angleterre, M. Yeames, les trois jours de notre passage à Odessa auraient été uniquement employés en démarches pour obtenir le moyen d'en sortir.

Nous avions encore à entreprendre une traversée sur

un vapeur russe, perspective non moins triste que celle d'avoir à résider dans un hôtel russe, car on ne saurait jamais prévoir la durée du voyage. Le trajet d'Odessa à Galatz s'effectue d'ordinaire en vingt-quatre heures. Nous pouvions donc raisonnablement espérer de naviguer sur le Danube au point du jour. Cependant, à sept heures du matin, en sortant d'une cabine on ne peut plus déplaisante, je m'aperçus que nous jetions l'ancre en vue de l'île des Serpents, exposés à la violence d'une mer tempêtueuse. Nous étions à trente milles des bouches du Danube et destinés à contempler le roc aride qui se dressait devant nous, jusqu'à ce que la mer se calmât ou que le vent vînt à changer. Personne ne paraissait avoir songé à une telle occurrence. Quand les vents d'ouest soufflent, il n'y a que neuf pieds d'eau à la barre de Sulina. Le tirant de notre vapeur était de neuf pieds et demi, et nous nous trouvions ainsi condamnés à attendre, à trente milles des côtes, que les eaux fussent assez hautes pour nous porter.

Nous passâmes vingt-quatre heures à déplorer notre mésaventure et à songer qu'avec un bâtiment plus léger, on n'aurait pas à craindre de semblables retards. Nos vivres étaient épuisés, et, si les vents contraires avaient persisté, nous aurions dû retourner à Odessa pour satisfaire notre faim et reconnaître qu'il est absolument impossible d'accomplir un voyage de vingt-quatre heures sur un vapeur russe.

La vue des bouches du Danube n'offre rien d'intéressant. Au milieu des rives plates et marécageuses du fleuve, est située la triste ville de Sulina, véritable Éden américain. Toutefois le nombre des navires et la variété

des costumes des équipages donnent du mouvement et de la vie à ces plages. Il y avait une foire dans la grande ville d'Ismaïl, en Bessarabie, lorsque nous y arrivâmes. C'était la troisième dont nous étions témoins en Russie. Nous retrouvâmes à peu près la même population. Des bazars couverts regorgeaient de Moldaves, de Cosaques, d'Allemands, de Bulgares, de Bohémiens, de Grecs et d'Arméniens. Les marchandises les plus diverses encombraient les comptoirs. Des pyramides de raisins étaient étalés aux coins des rues, car la Bessarabie est riche en vignobles, et des cultivateurs suisses s'y sont établis en grand nombre. La ville d'Ismaïl paraît triste et déserte, bien qu'elle renferme environ quarante mille habitants; mais elle s'enorgueillit d'une forteresse imposante occupée par une garnison considérable, et de nombreuses chaloupes canonnières sont mouillées sous ses murs.

Port principal d'une fertile province, Ismaïl fait avec l'étranger un commerce important. Seulement les ressources de la Bessarabie sont faiblement développées, et cette province se trouve dans une situation de beaucoup plus misérable que celle des pays qui l'avoisinent. Les économistes russes prétendent que ce triste résultat est uniquement dû à la brusque émancipation de tous les serfs, et ils veulent y voir la triomphante justification du servage. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur les circonstances qui ont accompagné cette libération pour montrer combien l'argument est peu fondé. En affranchissant les serfs de la Bessarabie, le gouvernement russe n'a pas songé aux intérêts moraux de la population agricole de la province; il s'est proposé seulement de ruiner les possesseurs de serfs, les boyards moldaves ou la vieille aris-

tocratie foncière. La mauvaise administration du gouvernement local, les intrigues des *employés* russes, l'introduction du système prohibitif dans un pays qui jouissait précédemment d'une grande liberté commerciale, forment une conjonction d'influences fâcheuses plus que suffisantes pour expliquer le pauvre état de la Bessarabie.

Il est intéressant d'observer la condition présente de la Bessarabie pour se faire quelque idée des résultats qu'entraînerait, pour les principautés danubiennes, une annexion par la Russie. Quand on oppose l'état de ces provinces à celui de la Bessarabie, on ne doit pas s'étonner que les habitants de la Moldavie et de la Valachie redoutent le jour où l'influence détestable de l'administration russe se fera sentir sur les bords du Danube jusqu'à la frontière autrichienne. Dans le passé de la Bessarabie, ils entrevoient le triste avenir qui leur serait réservé. Si le czar leur accordait une constitution, ils pourraient la comparer à celle que l'empereur Alexandre avait donnée aux boyards de la Bessarabie. L'une et l'autre auraient même durée sans doute. Si des *priviléges spéciaux* leur étaient concédés, ils seraient capables de les apprécier à leur juste valeur et de calculer exactement combien de temps il faudrait pour réduire leur pays à la triste condition de la Bessarabie.

CHAPITRE XXV

Commerce de la Moldavie. — Jalousie de la Russie : sa politique à l'égard des bouches du Danube. — Intérêt de l'Angleterre. — Canal projeté de Rassova à Kustendji. — Galatz. — Le *Boreas*. — Voyage sur le Danube. — Herr Sippel se distingue. — Nous arrivons à Orsova, et sommes mis aux arrêts. — Délivrance triomphale. - Le *Livre noir*.

D'Ismaïl, nous rentrâmes dans le Danube par la bouche de Kilia, et nous nous dirigeâmes sur la pittoresque ville turque de Tultcha. Tous les trois verstes, nous rencontrions des corps de garde solitaires où des Cosaques se tenaient à demi cachés parmi les roseaux. Ces soldats regardaient passer notre vapeur, et la sentinelle était satisfaite, à coup sûr, de l'occasion qui s'offrait de présenter les armes.

Le matin, de bonne heure, les marais qui avoisinent le Danube étaient couverts d'une couche de glace. Une semaine avant, nous rôtissions à Yalta, avec quatre-vingts degrés à l'ombre. A la fin, nous atteignîmes Galatz. Je me félicitai de n'être plus sous le joug impérial, et d'être entré sur le territoire d'un prince quasi indépendant, où je pouvais avec impunité allumer mon cigare dans les rues. Le rude Cosaque avait fait place au Moldave indolent. Nous n'avions plus à subir les interrogatoires des gens de la police. Nos bagages n'étaient plus visités. On ne nous demandait plus nos passe-ports. Tout enfin semblait inspiré par des principes plus libéraux qu'en Russie.

Toutefois, si, dans la principauté, le touriste se sent

délivré des ennuis inséparables d'un voyage en Russie, en Autriche, ou même en Turquie, le gouvernement local ne s'y montre pas aussi facile avec ses sujets. Le commerce, auquel la Moldavie doit une certaine prospérité, et qui devrait la rendre une des plus riches, comme elle est une des plus fertiles contrées de l'Europe, ne rencontre pas, chez les hospodars de Jassy, tous les encouragements désirables.

Traversée par de nombreux cours d'eau qu'il serait facile de rendre navigables, la Moldavie a été favorisée d'un sol magnifique, qui peut porter tous les fruits de la terre. Malheureusement jusqu'ici la plupart de ces éléments de prospérité sont restés inactifs entre les mains de l'homme. La Moldavie ne profite même pas du voisinage du grand fleuve qui l'arrose au sud. Par un aveuglement presque incroyable, l'administration a prohibé l'importation du blé étranger à Galatz, et c'est le port d'Ibraïla, à seize milles plus loin, qui est devenu l'entrepôt de ce commerce important.

Aujourd'hui les principautés danubiennes exportent surtout du maïs, dont l'Irlande a été jusqu'ici le principal consommateur. Il est évident que ces provinces font chaque jour une concurrence plus redoutable au sud de la Russie. Les céréales des bords du Danube sont plus estimées, et obtiennent de meilleurs prix sur le marché de Londres que les blés polonais d'Odessa. A coup sûr, si leurs produits continuent à jouir de la même faveur à l'étranger, la Moldavie, la Valachie et la Roumélie partageront bientôt avec la Russie le commerce des blés de la mer Noire. C'est pour prévenir un tel résultat, que le gouvernement russe a envahi les principautés, et s'il lui

faut maintenant renoncer à leur annexion, du moins, en promenant la guerre sur les rives du Danube, il aura la satisfaction d'avoir porté un coup fatal à la prospérité de ces contrées.

On sait à quel abandon est livrée la navigation du Danube. Avant le traité d'Andrinople, la profondeur des eaux, à l'embouchure du fleuve, était d'environ seize pieds; aujourd'hui, elle n'est plus que de neuf. La barre est formée principalement d'alluvions, et non pas de sables rejetés par la mer : rien ne serait donc plus facile que de dégager les bouches du Danube. Toutefois, comme le traité d'Andrinople n'avait pas déterminé à quelle puissance ce devoir était dévolu, l'Autriche, en 1840, fit une convention avec la Russie pour l'entretien de la navigation du fleuve. Il fut stipulé que la Russie aurait le droit de prélever une taxe sur tous les navires qui entraient dans le Danube par la bouche de Sulina, mais qu'elle serait obligée à maintenir le passage libre de tous obstacles. Depuis cette époque, la taxe a été prélevée avec rigueur, et le commerce anglais en a beaucoup souffert; mais le gouvernement russe a négligé de remplir ses obligations. Non-seulement la barre de Sulina n'a pas été déblayée, mais il semble qu'on ait tout mis en œuvre pour en hâter la complète obstruction. On comprend que la Russie voudrait contraindre le commerce à reprendre le chemin du bras septentrional de Kilia. Ce canal était autrefois le plus profond, et les navires le fréquentaient presque exclusivement. Entre les mains des Russes, la bouche de Kilia s'est obstruée peu à peu, et les eaux se sont rejetées dans celle de Sulina, qui est devenue navigable à son tour. Si cette dernière se fermait aujourd'hui,

il est probable que le cours du Danube se reporterait dans le bras de Kilia, et la citadelle d'Ismaïl commanderait la navigation et le commerce du fleuve, tandis que, par la convention austro-russe de 1840, il est interdit de fortifier la bouche de Sulina.

A l'époque où l'embouchure de Sulina était en la possession de la Turquie, les navires qui descendaient le Danube et passaient la barre, devaient traîner après eux une sorte d'énorme râteau. Cet appareil suffisait pour écarter la vase, et la puissance du courant faisait le reste.

Depuis la domination russe, les équipages ont offert de continuer ce système ; mais on le leur a formellement interdit. Vraiment, il est absurde de supposer que la Russie, simplement parce qu'elle s'y est engagée par traité, voudra favoriser le commerce de pays rivaux en améliorant la navigation du fleuve dont leur prospérité dépend. Il en résulte que la difficulté d'entrer dans le Danube est beaucoup plus grande que naguère, et que nombre de vaisseaux anglais se perdent chaque année sur la barre.

Mais la Russie ne se satisfait pas de l'aide que lui prête la nature pour activer l'œuvre de destruction du commerce du Danube : elle a élevé une barrière artificielle qui est encore plus ruineuse que celle de la bouche du fleuve. La quarantaine rigoureuse imposée par la Russie rend impossible sur ce point le transit des produits des provinces ottomanes, qui s'arrêtent à Varna et dans les autres ports du littoral de la mer Noire.

Galatz et Ibraïla n'ont pas seulement à souffrir de la négligence et de la jalousie de la Russie ; une autre puissance, l'Autriche, exerce son contrôle sur la navigation du grand fleuve. Aussi longtemps que la compagnie de

la navigation à vapeur du Danube gardera son monopole, la prospérité des principautés rencontrera des obstacles insurmontables. La Moldavie et la Valachie seront les victimes des deux puissances qui les enserrent, et qui sont si contraires, l'une et l'autre, à tout système de liberté commerciale.

Mais les influences fâcheuses qui compriment aujourd'hui l'avenir des provinces danubiennes, ne sont pas moins nuisibles aux pays qui en tirent leurs approvisionnements. L'Angleterre ne peut devenir indépendante de la Russie, pour ses importations annuelles de céréales, qu'avec le secours des principautés Il est certain que si les côtes occidentales de la mer Noire jouissaient d'une entière liberté commerciale, elles pourraient satisfaire à toutes les demandes de la Grande-Bretagne. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et tandis que les bouches du Danube sont bloquées par la Russie, et la navigation à vapeur du fleuve, monopolisée par l'Autriche, la contrée qui consomme, comme celle qui produit, se trouve à la merci des gouvernements intéressés à faire obstacle au commerce actuel.

Les intérêts de l'Europe demanderaient encore qu'un canal fût creusé de Rassova, sur le Danuve, à Kustendji, sur la mer Noire. L'œuvre ne présente pas de difficultés sérieuses et elle rendrait un double service : la voie du commerce se trouverait éloignée de la frontière russe, et un circuit de plus de deux cents milles, de la navigation la plus pénible, se trouverait évité. Au surplus, ce canal n'aurait pas plus de quarante milles, et il arroserait la contrée la plus fertile.

Le jour ne paraît pas éloigné où de nouveaux traités

viendront modifier la situation de cette partie de l'Europe. Il faut espérer qu'alors on remédiera aux vices du traité d'Andrinople, et que la libre navigation d'un des plus beaux fleuves de l'Europe sera assurée au monde.

Galatz est pittoresquement située sur le flanc d'une montagne escarpée qui se dresse brusquement du bord de l'eau. Elle renferme une population mixte d'environ trente mille habitants. On trouve à Galatz un établissement fait pour appeler l'attention d'un touriste anglais. C'est la fabrique de viandes conservées qui a donné à M. Goldner une notoriété si peu enviable, et qui est encore dirigée aujourd'hui par deux Anglais Il n'y a probablement pas de ville en Europe où les provisions coûtent moins cher et où le prix de la main-d'œuvre soit plus élevé. Un simple portefaix peut, la plupart du temps, gagner, à Galatz, un rouble d'argent par jour, et après en avoir vendu la peau et le suif, la viande que M. Goldner achetait pour le compte de l'amirauté ne lui revenait pas à plus de cinq centimes la livre.

J'aurais été moins impatient de l'arrivée du vapeur sur lequel nous devions remonter le Danube, si j'avais pu prévoir tous les ennuis qui m'attendaient à son bord. Dans mon heureuse ignorance, je saluai avec joie le retour du vapeur qui faisait le service de Galatz à Vienne. De nombreux passagers attendaient comme nous l'arrivée du *Boreas*. La compagnie s'y trouva des plus piquantes. Des représentants de onze nations diverses se coudoyaient dans le salon du vapeur. C'était une autre Babel, où, du matin jusqu'au soir, toutes les langues se confondaient. J'entendis tour à tour du grec, du moldave, de l'italien, de l'allemand, du français, du russe et de l'arabe.

La vie à bord du *Boreas* était aussi différente de celle que nous avions menée à bord du *Samson*, que les deux fleuves eux-mêmes, du Danube et du Volga. Sur ce dernier, nous avions régné en maîtres. Le capitaine était affable et dînait avec nous. La vieille gouvernante nous prodiguait ses soins. Sur le Danube, au contraire, nous étions perdus au milieu de la foule des passagers. L'officier autrichien qui commandait le *Boreas*, les valets autrichiens, qui nous faisaient l'honneur de servir à table, nous traitaient tous avec un égal dédain.

Au-dessous de la Porte-de-Fer, le Danube offre peu d'intérêt. Comme toujours, une des rives semble avoir le monopole de la beauté. Les pittoresques villes turques, avec leurs mosquées perchées sur les flancs des collines, ou cachées à demi au milieu des bois et des vignobles, inspirent des émotions fugitives aux voyageurs qui en sont susceptibles.

Il en est peu cependant qui aient le temps ou l'inclination de se préoccuper des beautés du fleuve. Les scènes continuelles du salon, le mode de navigation de la compagnie à vapeur du Danube suffisent pour absorber l'attention du touriste.

Chacune des villes valaques auxquelles nous touchions, ajoutait quelques nouveaux passagers à notre compagnie.

Bientôt la petite cabine triangulaire du *Boreas*, qu'à tort on avait décorée du titre de salon, se trouva trop étroite. Il n'y avait que deux ou trois cabines particulières dont l'occupation coûtait un prix énorme, et le temps était trop froid pour qu'on pût se permettre de dormir sur le pont. Aussi, à la nuit tombante, le salon était-il envahi. Ceux qui désiraient s'assurer quelques pieds d'un *infect*

divan, devaient en prendre possession vers six heures du soir. Ceux qui préféraient fumer un cigare au clair de lune, pouvaient s'estimer heureux, en rentrant dans la cabine, d'y découvrir un coin du parapet inoccupé.

Pendant deux heures environ, la confusion était inexprimable. Les uns s'escrimaient pour trouver un lit, les autres pour le faire ; quelques passagers ronflaient paisiblement au milieu de ce pêle-mêle. Il y avait des gens qui ne croyaient pas nécessaire de se déshabiller ; d'autres tombaient dans l'excès contraire, et s'exposaient inutilement à attraper un rhume.

Lorsque, après avoir joui de l'air frais du soir aussi longtemps que possible, je quittais le pont vers minuit, je croyais entrer plutôt dans quelque salle d'hôpital que dans le salon d'un bateau à vapeur. J'étais certain de retrouver ma place vide, car nous avions formé à trois une petite association de services mutuels, et nous montions la garde tour à tour. La plupart du temps, je partageais la couche de mon ami Sippel, brave fermier prussien, le plus accommodant et le plus aimable des hommes, dont j'avais fait la connaissance à Odessa, dans le bureau de police où nous avions été victimés l'un et l'autre. Une nuit cependant, Sippel trouva le coin auquel il se croyait un droit de prescription, envahi par un gros Autrichien auprès duquel les observations et les instances demeurèrent inutiles. Tout à coup nous vîmes notre ami se baisser comme pour murmurer un dernier mot à l'oreille de l'usurpateur, puis le saisir, le soulever dans une étreinte irrésistible et le lancer violemment au milieu de la cabine. Le gros homme à la longue moustache ne dit mot, et nous ne revenions pas de son manque de courage.

Au milieu des félicitations chaleureuses que nous adressions à Sippel, par magie, se montrèrent deux gendarmes, la baïonnette dirigée sur la couche que notre ami avait si bravement reconquise. Cette apparition fut suivie d'un profond silence, interrompu par les ronflements de quelques dormeurs qui semblaient ne devoir se réveiller jamais. Nous ne laissions pas d'être inquiets de l'aventure. Seul, Sippel se montrait impassible, et, couché sur le dos au milieu de sa conquête, on l'eût dit résolu à entrer en lutte avec toute l'armée autrichienne. Cependant, après avoir examiné son passe-port, les deux gendarmes s'évanouirent aussi soudainement qu'ils nous étaient apparus. Bien que nous fussions depuis quelques jours à bord, rien ne nous avait fait soupçonner la présence de ces agents de l'autorité. A partir de ce moment, les conversations furent finies. Nous ne nous parlions plus que par monosyllabes et par signes. On me donna même le charitable conseil d'éviter la compagnie de mon ami Sippel ; mais je n'en fis rien. Assez d'autres n'y manquèrent pas.

Il était encore plus difficile de se laver que de dormir à bord du *Boreas*. Dès neuf heures du matin, le maître d'hôtel réclamait, pour y laver sa vaisselle, l'unique bassin mis par la compagnie au service des passagers. Quelques-uns devaient commencer leurs ablutions avant l'aube. A peine avait-on fini de se disputer le bassin, qu'il fallait se battre pour s'emparer d'une place à la table du déjeuner. La chère était atroce à bord du *Boreas*. En désespoir de cause, nous dûmes nous résoudre à consigner nos plaintes sur le livre de bord. L'audace ne s'était jamais vue. Mais, comme tous les passagers, à l'exception d'un seul, signèrent cette pièce importante, chacun se flatta

de ne pas porter la peine d'une aussi monstrueuse nouveauté. L'unique opposant était un gai jeune homme que l'on menait à Pesth pour y subir un emprisonnement de cinq ans. Il avait, disait-il, parlé politique dans un café de Bucharest. Ce grand criminel se montrait très-convaincu de son importance, et plaisantait sans cesse. On le soupçonnait d'être un espion.

Nous venions de subir à la douane d'Orsova un sévère examen qui n'avait pas duré moins de trois heures, et je regagnais le vapeur, un peu après minuit, en compagnie d'un noble Hongrois qui voyageait avec nous depuis la Crimée. Il revenait dans son pays natal après une absence de cinq années. Un terrible changement s'était accompli dans la condition de ses malheureux concitoyens ; mais il se gardait d'y faire allusion : il avait trop vu le monde pour donner cours à ses pensées. Un moment, j'avais cru, en le voyant tourmenter sa longue moustache, que son sang magyare allait se révolter tandis que les douaniers visitaient sa garde-robe. L'épreuve était passée, et nous cheminions en silence le long des quais, par un paisible clair de lune ; je cherchais à me figurer les sentiments qui devaient l'assaillir, lorsqu'une remarque qu'il fit m'amena à supposer que ses pensées avaient pris la même direction. Peut-être était-ce imagination pure. Mais à peine les mots se furent-ils échappés de ses lèvres, que nous nous vîmes entourés de gendarmes. Le Hongrois, dans son indignation, semblait résolu à la résistance la plus énergique. Mais ces soldats ignoraient son crime. Ils avaient seulement pour instruction d'arrêter deux Anglais et le Hongrois leur ami. Il fallut obéir. Les gendarmes emmenèrent aussitôt mon compagnon et m'enjoignirent

de retourner au vapeur et d'y attendre de nouveaux ordres. La police avait retenu nos passe-ports; fuir était impossible : j'allai porter l'agréable nouvelle à mon ami et aux autres passagers, et parvins à calmer un peu la panique qui avait gagné plus ou moins tout le monde.

Personne ne se sentait disposé à dormir. Nous errâmes toute la nuit sur les quais, enviant le sort des nouveaux arrivants qui avaient pu, sans opposition, prendre possession des divans. Un peu avant le point du jour, le comte hongrois revint en triomphe. Le gouverneur, sur l'ordre duquel il avait été arrêté, était un de ses vieux amis et de ses compagnons d'armes. Il n'avait ordonné notre commune arrestation que sur la dénonciation du capitaine et de l'agent comptable. Ces dignes personnages avaient pris avantage de notre absence, et, tandis que nous nous débattions à la douane, ils étaient allés nous accuser auprès du gouverneur d'avoir tenu sur le pont du *Boreas* certaines conversations politiques des plus graves. Le comte assura son excellence le gouverneur que ces conciliabules étaient imaginaires, et il n'eut pas de peine à lui montrer les raisons de l'hostilité des employés du *Boreas*. Les trois noms placés en tête du fameux manifeste dans lequel se trouvaient exposés nos griefs à bord, n'étaient autres que ceux des trois conspirateurs. Cependant, il paraît que tous les passagers furent inscrits comme suspects sur le *Livre noir*. En fait, nous étions tous des factieux dont les opinions mettaient l'empire en péril : nous avions prétendu ne pas rester plus d'une semaine sans nous laver à bord d'un vapeur de l'État !

CHAPITRE XXVI

Orsova. — Son actualité politique. — Dangers de l'agression russe pour la Grande-Bretagne et les autres puissances européennes — La politique traditionnelle de l'empire. — La Russie maîtresse des Dardanelles. — Résultats probables de la prépondérance de la Russie à Constantinople.

A Orsova, le paysage est d'une grande beauté. Le Danube paraît avoir rassemblé toutes ses forces, et il se fraye un passage à travers la barrière de rochers qui forment la Porte-de-Fer. Baignant dans son cours rapide les remparts de la petite ville, le fleuve se développe et atteint une largeur grandiose ; de ses ondes, agitées par le remous, surgissent les créneaux des jolies tours d'une forteresse placée dans une île où les flèches des minarets signalent une mosquée cachée sous des rideaux de peupliers et de cyprès. De chaque côté, des rocs élevés semblent menacer l'antique et pittoresque château. Un petit ruisseau se jette dans le Danube un peu au-dessous de l'île, et au pied de la chaîne de montagnes où il prend sa source sont nichées les blanches maisons d'Orsova. Mais, quoique ce panorama du fleuve soit peut-être le plus beau qui existe en Europe, les mérites du paysage ne peuvent prétendre aujourd'hui à notre attention. Il est à propos de nous occuper des faits qui s'y rattachent et qui sont l'objet des préoccupations de tout le monde civilisé.

La forteresse de l'île renfermait une garnison turque. Les rochers que l'on voit au sud sont les montagnes, les

highlands de la Servie ; à l'ouest coule le ruisseau du Bagna, qui sépare la Valachie de l'Autriche, et la chaîne de montagnes d'où il sort est *la limite actuelle de l'agression russe*. Cette île aurait pu devenir le point de départ des Russes pour l'envahissement d'une province qu'ils n'ont jamais encore occupée. La vue, du sommet de ces montagnes, peut éveiller aujourd'hui chez les soldats moscovites un sentiment pareil à celui qu'ils ont éprouvé naguère, lorsque, après avoir gravi les défilés escarpés du Caucase, ils ont aperçu pour la première fois les belles campagnes qui s'étendaient à leurs pieds.

Il n'y a pas plus de soixante ans, le point le plus occidental de l'empire russe était encore à deux cents milles de la frontière autrichienne : aujourd'hui, les frontières autrichienne et russe sont contiguës sur une étendue de cinq cents milles, et si l'on permettait à la Russie d'accomplir ses desseins, longtemps caressés, sur les principautés danubiennes, cette étendue serait doublée, et sur un espace de mille milles, ou de plus d'un tiers de sa circonférence totale, la Russie étreindrait dans un embrassement gigantesque un empire presque égal à ce grand territoire de Pologne, que le dernier demi-siècle l'a vue absorber dans ses vastes possessions. Jusqu'ici la Russie a possédé seulement le Delta marécageux du Danube, et sa frontière touche à celle de la Turquie d'Europe pendant quatre-vingts milles environ ; mais, si l'annexion qu'elle projette a lieu, cette frontière s'étendrait le long des rives du fleuve, pendant près de cinq cents milles, jusqu'à cette petite ville d'Orsova, et les empiétements de la Russie sur la Turquie, depuis le traité de Kaïnardji, comprendraient une plus grande étendue de territoire

que tout ce qui reste en Europe du malheureux empire ottoman. Ce sont des faits que confirme un simple coup d'œil sur la carte ; ce serait la conséquence évidente, incontestable, de l'accomplissement des projets si ouvertement avoués aujourd'hui par le czar, projets poursuivis avec une résolution constante, par une politique toujours heureuse dans ses entreprises, qui, pendant une longue suite d'années, n'a jamais changé, et qui, après avoir été peu remarquée dans ses premiers efforts, a pris un caractère fait pour inspirer à l'Europe de sérieuses appréhensions.

Dans la violence de cette agitation universelle, excitée par les complications actuelles de l'affaire d'Orient, le continent tout entier semble s'unir pour prétendre que la Grande-Bretagne a ses intérêts plus étroitement engagés dans la question qu'aucune autre puissance. Le public anglais, comme s'il se glorifiait de cette distinction peu désirable, a accepté tout d'abord la situation dont on le gratifiait avec tant de sollicitude. Cependant, après avoir consenti à monopoliser la part du lion dans les conséquences malheureuses qui doivent résulter de l'agression russe, le public anglais cesse d'être unanime, et, tandis que d'un côté le parti de la paix soutient avec passion que les intérêts *domestiques* de la Grande-Bretagne intéressent également les autres nations ; de l'autre, le parti de la guerre ne cherche pas avec moins d'ardeur à prouver qu'une paix achetée aux dépens de l'indépendance de la Turquie aurait des conséquences infiniment plus désastreuses pour nous-mêmes que pour nos voisins du continent. L'importance de cette question, pour l'Angleterre, n'est pas contestable ; mais prétendre que, parce

qu'elle est la seule nation de l'Europe qui possède un empire dans l'Inde et un commerce étendu sur la mer Noire, elle est aussi la seule intéressée à maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, c'est presque aussi absurde que de dire que, parce qu'elle possède la plus importante marine marchande du monde, elle n'a pas besoin de s'émouvoir, et peut contempler en simple spectatrice cette lutte qui vient sérieusement entraver ses opérations commerciales.

Il serait très-imprudent à notre pays d'exagérer son enjeu aux yeux de l'Europe, et, en donnant une prééminence injuste à ses intérêts, d'assumer principalement sur lui la tâche de résoudre la question. Un très-rapide examen des faits suffira, je pense, pour démontrer combien les intérêts de toutes les nations sont engagés dans une question si essentiellement européenne.

L'histoire de l'Europe, pendant le siècle dernier, montre que, dans six occasions précédentes, la Turquie a été dépouillée, par la Russie, de quelques parties de ses domaines, et nous n'avons qu'à examiner de près le système que la Russie a suivi dans ses empiétements, non-seulement sur la Turquie, mais sur la Perse, pour reconnaître que ses vues actuelles sont dictées par une politique traditionnelle. Il est clair que ce n'est pas par la conquête que la Russie peut comprimer aujourd'hui l'indépendance des nations et s'emparer de leurs ressources, mais qu'elle cherche plutôt à dominer leurs chefs naturels et à peser sur leur faiblesse, jusqu'à ce que le temps soit venu d'annexer leurs possessions à ses domaines, et que, devenant souverain, elle réussisse à établir un *imperium in imperio*.

Il n'est pas encore question de la conquête matérielle

de la Turquie; il ne s'agit pas encore de cela. Il n'est pas nécessaire que les troupes russes tiennent garnison dans Constantinople, en vue d'assurer le passage des Dardanelles à une flotte russe. Le droit de passage dans le Bosphore sera obtenu par des moyens qui s'accordent parfaitement avec les desseins du czar, aussitôt que le sultan sera réduit à n'être que son coadjuteur. Le plan artificieux à l'aide duquel l'empereur Nicolas espérait accomplir son projet favori, s'est développé progressivement, et l'Europe est appelée à réprimer, avant qu'il soit trop tard, le dernier des empiétements qui ont sapé avec une certitude fatale les bases de l'indépendance ottomane. Les projets longtemps caressés par la Russie touchent à leur réalisation; sa politique traditionnelle peut encore être couronnée de succès. Le czar a pu faire prédominer son influence en Turquie par une succession de petits brigandages dont aucun n'a été assez important pour rappeler l'Europe au sentiment de son péril, ou provoquer l'indignation du continent à l'égard d'une puissance si inépuisable dans ses intrigues, si insatiable dans ses prétentions, si peu scrupuleuse dans ses desseins, et si infatigable dans leur exécution.

Laissez la Russie devenir une fois maîtresse des Dardanelles, et les avantages de sa possession sont incalculables. Les moyens de communication intérieure seraient améliorés par tout l'empire; les vastes ressources militaires et navales de la Russie pourraient être concentrées à Constantinople avec une rapidité prodigieuse. On utiliserait alors les nobles fleuves qui coulent dans la mer Noire et traversent l'empire en tous sens. La Russie, sans crainte derrière un boulevard où le génie moderne

viendrait seconder des avantages naturels uniques au monde, entretiendrait, dans cette position inexpugnable, des forces capables de lui assurer la domination de la Méditerranée et de la rendre l'arbitre suprême des destinées de l'Europe. Qui alors oserait prétendre que l'Angleterre est seule réellement affectée par l'agression russe?

J'ai déjà fait allusion à la situation de l'Autriche, dans l'éventualité de l'annexion des principautés danubiennes. Il est facile de voir comment elle se trouverait atteinte par le premier pas du colosse moscovite vers l'Occident. Si les ressources de la Turquie d'Europe étaient exploitées par la Russie, l'empire d'Autriche, au point de vue militaire, ne pourrait plus être défendu, et, avec ses nationalités hétérogènes, et même hostiles, il n'existerait plus que comme une dépendance de la Russie. Que l'esprit d'indépendance se rallume alors en Autriche ou en Italie, la Russie, ce constant champion du despotisme, éteindrait pour jamais toute étincelle de liberté dans ces malheureuses contrées. L'Espagne, à son tour, pourrait appeler au secours de l'oppression cette force redoutable.

Si la Sardaigne opprimée appelait de nouveau les aigles françaises sur les Alpes, l'Italie se verrait occupée par des troupes russes et autrichiennes. La Prusse et les États secondaires de l'Allemagne ne pourraient plus opposer une résistance efficace, soit aux armes, soit à l'influence du colosse, et si les révolutions de la roue de la fortune, la loterie des changements politiques, plaçaient une créature de la Russie sur le trône de France, l'Angleterre, seule de toutes les nations de l'Europe, pourrait espérer conserver son indépendance. L'Angleterre ne

saurait, tandis que la justice est foulée aux pieds, et la liberté écrasée, conserver une attitude passive, dans la crainte de voir tomber les consolidés à quatre-vingt-dix. Qu'elle arme donc aujourd'hui pour la défense d'une noble cause !

CHAPITRE XXVII

Dernières considérations.

En naviguant sur le Danube, si l'on n'a que de rares occasions d'observer les habitudes sociales ou les sentiments politiques des populations riveraines, on a du moins tout le loisir de se livrer à ses réflexions. On peut alors se retracer les scènes diverses du voyage. On oublie les petites contrariétés de chaque jour pour ne se rappeler que le bonheur, que l'irrésistible attrait d'une vie errante et libre.

Il paraîtra peut-être au lecteur que je me suis malignement étendu sur le peu de comfort de la civilisation russe; si je l'ai fait, c'est dans l'unique pensée de donner une idée fidèle du pays que nous avons parcouru. Quand tous les passagers à bord du *Boreas* eurent feuilleté mon album, il me fut permis de recueillir un peu mes souvenirs. J'essuyai néanmoins plus d'une interrogation. — Ah! monsieur fait ses impressions de voyage?—Je dus même laisser voir à quelques curieux quelques-unes de mes notes et de mes esquisses. Puis je me mis à repasser dans mon esprit tous les incidents de notre longue pérégrination depuis Saint-Pétersbourg.

Mes recherches et mes observations devaient porter plutôt sur le commerce de l'empire russe que sur sa puissance militaire. La tâche était plus facile, et, d'ailleurs, je n'avais pas de raison de supposer que les forces de terre et de mer de la Russie appelleraient prochainement l'attention du monde. Je m'aperçus bientôt que je m'étais proposé le sujet le moins important; car les ressources militaires de l'empire sont développées aux dépens du commerce et de la civilisation. C'est à peine si le gouvernement russe tolère les découvertes de la science et juge à propos d'encourager l'esprit d'entreprise. Il accorde sans doute sa haute protection au commerce d'exportation, qui remplit le trésor; mais on peut dire qu'il a toujours prohibé le commerce d'importation. Favoriser l'importation, en effet, ne serait-ce pas ouvrir la porte à ces tendances civilisatrices et libérales que le gouvernement russe redoute par-dessus tout, car son pouvoir n'est fondé que sur la barbarie et l'ignorance? Aussi le czar devait-il envisager avec anxiété la prospérité commerciale des principautés danubiennes et du littoral de la mer Noire, et peut-être faudrait-il chercher dans ce sentiment la véritable cause de la guerre actuelle.

Je sais qu'en Russie on a prêché la croisade et représenté la guerre avec la Porte comme une guerre religieuse et sainte. Mais il ne faut pas perdre de vue l'état intérieur de l'empire russe. La moitié de l'immense territoire que l'on appelle aujourd'hui la Russie d'Europe a été annexée dans les soixante dernières années. La moitié des habitants de l'empire se compose de vaincus, plus ou moins hostiles au gouvernement de l'autocrate. Parmi eux, seize millions ou environ, le quart de la population entière de

la Russie, ne professent pas la religion grecque. Le nombre des seuls sujets mahométans s'élève à deux millions et demi. Et cependant le czar n'a pas craint de proclamer que la guerre qui commence est entreprise pour la défense de la religion grecque!

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour reconnaitre que, dans l'empire russe, la désaffection est partout. Les luthériens et les catholiques romains des provinces de la Baltique pourraient-ils envisager sans indignation une guerre qui leur apporte la ruine et qui s'ouvre au nom d'une foi qu'ils méprisent? Les sentiments des Polonais ne sont pas douteux. Les fertiles provinces du littoral de la mer Noire, qui ont été successivement détachées de l'empire ottoman, n'ont pas encore appris à aimer le joug des czars, et la domination moscovite n'est pas moins odieuse pour les grecs de la Bessarabie que pour les musulmans de la Crimée. Toutes ces populations rentreraient avec joie sous le protectorat de la Porte.

A l'extrémité orientale de l'empire russe vivent, au milieu des steppes sans limites, ces Cosaques qui sont les meilleurs soldats du czar, mais qui regrettent encore leur ancienne organisation républicaine. De la Tauride et des bords fertiles de la mer d'Azof aux déserts salés de la Caspienne, errent, sans se fixer jamais, un demi-million de Kalmoucks et de Nogays, source continuelle d'inquiétudes et de craintes pour le gouvernement. Parlerons-nous de la Crimée, dont la population musulmane et guerrière a gardé souvenir de sa première indépendance, et supporte avec impatience un joug abhorré? La situation difficile du gouvernement russe dans les provinces transcaucasiennes a-t-elle besoin d'être signalée? L'indomptable

Schamyl ne peut-il pas se promettre aujourd'hui de ressaisir une complète indépendance? Telle est la situation de l'empire. Les éléments qui composent la nation russe n'ont pas plus de cohésion que le sable. On parle de la puissance d'un souverain qui commande à des millions d'hommes. Cette puissance va être éprouvée. Ne voit-on pas qu'en étendant leur domination sur des peuples si divers de religion, de mœurs, d'intérêts, les czars se sont condamnés à une irremédiable faiblesse?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.



LIBRAIRIE NOUVELLE

[illegible] ITALIENS, 15, EN FACE DE LA [illegible]

[illegible]

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE A 2 FR. LE VOLUME

Format in-18, imprimé avec caractères neufs sur beau papier [illegible]

VICTOR COUSIN

COURS DE PHILOSOPHIE, [illegible].

Tome Ier. — [illegible] Philosophie, 1 vol. [illegible] 2 fr.

Tome II. Histoire de la [illegible] — [illegible], 1 vol. [illegible] 2 fr.

Tome III. Histoire de la Philosophie [illegible] — [illegible], 1 vol. [illegible] 2 fr.

Tome IV. Histoire de la Philosophie morale au [illegible] de Kant, 1 vol., sous presse [illegible] 2 fr.

[illegible] de [illegible] quoique [illegible], et se [illegible].

ÉMILE DE GIRARDIN

LA LIBERTÉ DANS LE MARIAGE, [illegible] 1 vol. [illegible] 2 fr.

L'ABBÉ [illegible]

DE LA NATURE DES SOCIÉTÉS HUMAINES, [illegible] 1 vol. [illegible] 2 fr.

L. LÉOUZON LE DUC

L'EMPEREUR ALEXANDRE II, [illegible] 1 vol. [illegible] 2 fr.

EDMOND TEXIER

LA GRÈCE ET SES INSURRECTIONS, [illegible] 1 vol. [illegible] 2 fr.

IVAN ET CALLERY

L'INSURRECTION EN CHINE, 2e édition, [illegible], 1 vol. [illegible] 2 fr.

LAURENCE OLIPHANT

VOYAGE PITTORESQUE D'UN ANGLAIS EN RUSSIE ET SUR LE LITTORAL DE LA MER NOIRE ET DE LA MER D'AZOF, [illegible] 2 fr.

MAXIME DU CAMP

LE NIL [illegible] avec [illegible], 1 vol. [illegible] 2 fr.

THÉODORE PARMENTIER

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET STRATÉGIQUE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE TURCO-RUSSE, [illegible] 1 vol. [illegible]

STENDHAL

[illegible]

ŒUVRES POSTHUMES. — *Rom*[illegible] 1 vol. [illegible] 2 fr.

Paris. — Typ. de Mme Ve [illegible]